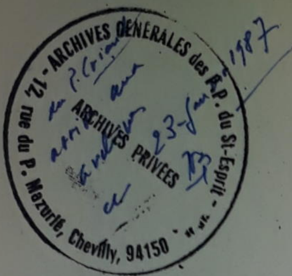
Jean-Pierre OMBOLO
Docteur en Ethnologie
Licencié en Philosophie
Licencié en Psychologie
Directeur des Etudes du Grand-Séminaire de Nkolbisson
Chargé de cours d'ethnologie à la faculté des Lettres
et Sciences Humaines de l'Université de Yaoundé.

LES
E T O N
DU CAMEROUN

Essai sur leur histoire, leur structure sociale, leurs généalogies et autres traits de leur culture tribale.
Etude accompagnée d'une recherche sur la proto-histoire générale du groupe Pahouin (Ensemble Fang, Beti, Bulu.)

Yaoundé, Septembre 1978.

Jean-Pierre OMBOLO
Docteur en Ethnologie
Licencié en Philosophie
Licencié en Psychologie
Directeur des Etudes du Grand-Séminaire de Nkolbisson
Chargé de cours d'ethnologie à la faculté des Lettres
et Sciences Humaines de l'Université de Yaoundé.



LES ETON DU CAMEROUN

Essai sur leur histoire, leur structure sociale, leurs généalogies et autres traits de leur culture tribale

Etude accompagnée d'une recherche sur la proto-histoire générale du groupe Pahouin (Ensemble Fang, Beti, Bulu.)

Yaoundé, Septembre 1978.

Jean - Pierre OMBOLO
Docteur ès Lettres (3ème Cycle d' Ethnologie)
Chargé de cours d' Ethnologie à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Yaoundé.

L E S
E T O N DU C A M E R O U N.

Essai sur leur histoire, leur structure sociale, leurs généalogies et autres traits de leur culture tribale.

Etude accompagnée d'une recherche sur la proto-histoire générale du groupe Pahouin (Ensemble Fang-Beti-Bulu).

Yaoundé, Août 1978

Du même auteur:

- Sexualité et Histoire en Afrique Noire:
  Essai sur la dynamique de modernisation
  du concept de sexualité chez les Pahouins.
  Thèse de Doctorat 3ème Cycle, Université
  de Lyon II, 1975

- Cours d'Ethnologie
  Théories et concepts fondamentaux.
  Fascicule I.

- Cours d'Ethnologie
  Théories et concepts fondamentaux.
  Fascicule II.
  Théories et Ecoles Anthropologiques
  (en préparation).

A mon grand-père

OMBOLO NGAH'MANA

qui

En me parlant quelque fois

Dès mon plus jeune âge

Le soir, au clair de lune

de choses

Du passé de la tribu,

A su insuffler dans mon âme

La Passion

Pour la culture ancestrale et

Le Culte

des valeurs d'autrefois.

Note sur la transcription des mots des dialectes Pahouins.

On trouvera dans le texte de nombreuses citations en Ewondo, Eton, Boulou et Fang. Nous avons signalé à l'occasion d'une citation, et quand cela s'imposait, le dialecte dont il s'agissait. Quel que soit du reste le dialecte concerné, la prononciation est toujours la même et suit les règles suivantes:

-Pour les voyelles:

o : lorsqu'il est sans accent dans le texte, est à prononcer comme le "o" dans le "lot".

ò : se prononce comme le "o" dans fort

u : se prononce toujours "ou".

-Pour les consonnes:

g : est toujours dur et doit se faire sentir à la fin des mots comme dans "Fang".

h : est toujours aspiré.

gb, kp...se prononcent d'une manière qui est sans équivalent en français.

ñ : remplace toujours le ng; ainsi "dzañ" se prononce "dzang".

s : est toujours dur, quelle que soit sa place dans le mot; ainsi "sesala" doit se prononcer "ssessala" et non "sezala".

Avant - Propos

Le petit ouvrage que nous présentons ici aux lecteurs est le résultat d'une recherche sur la tribu Eton du Sud-Cameroun.

Avant toutefois de commencer à exposer ce travail, il nous faut naturellement faire quelques remarques préalables et sur le genre d'étude dont il s'agit, et sur les conditions dans lesquelles nous l'avons réalisée.

Etudier un groupe social revient toujours à réaliser une oeuvre d'ethnographie. Mais dans le cas présent, la nature du groupe Eton en tant qu'entité socio-culturelle, a imposé à cette recherche une forme bien particulière. En effet, tandis que les travaux ethnographiques exposent leurs résultats sous forme de monographies dans lesquelles les autres, pour autant qu'ils veuillent donner une idée d'ensemble du groupe étudié, s'attelent à remuer tous les aspects de sa vie culturelle, nous avons voulu, quant à nous, limiter cette étude à quelques-uns seulement des aspects de la vie sociale des Eton.

La raison fondamentale en est que le groupe Eton, qui n'est qu'une tribu du complexe ethnique pahouin, ne constitue pas une entité culturelle autonome. De cette manière, l'on ne saureit à vrai dire réaliser une monographie des Eton, une telle étude devant forcément embrasser l'ensemble de l'ethnie pahouine qui magré la disparité des origines des tribus qui la constituent, témoigne cependant d'une foncière homogénéité culturelle. Aussi, l'on ne trouvera décrite, dans cet ouvrage, ni coutume, ni institution, ce qui ne nous empêchera cependant pas de traduire, le cas échéant, et sur la base d'exemples ethnographiques, les petites particularités socio-culturelles et la personnalité specifique des Eton face aux autres tribus du complexe ethnique pahouin dans lequel ils se trouvent insérés. Quant aux traits de la vie sociale des Eton que nous étudierons proprement : l'histoire, les généalogies, la structure sociale et le système de parenté, ils constituent les principaux aspects qui, au sein du système culturel pahouin, personnalisent relativement les diverses tribus les unes pa rapport aux autres.

Mais que l'étude de la tribu Eton soit forcément limitée en

raison de l'absence d'une specificité culturelle du groupe, voilà cependant un fait qui élargira compensatoirement les dimensions de cette recherche. En effet, le souci constant de replacer le groupe Eton dans le cadre culturel d'ensemble pour l'étudier et le comprendre sous tous les aspects, donnera assez souvent à ce travail le caractère d'une monographie de toute l'ethnie pahouine.

Par ailleurs, si la connaissance de certains modèles socio-culturels et de quelques éléments du passé de la tribu Eton se trouve ainsi être le but principal assigné à cette recherche, il s'y rencontrera cependant des éléments théoriques rélatifs tant aux problèmes d'ethnologie générale qu'à ceux de l'ethnologie spécialisée des sociétés négro-africaines. Il est normal en effet que de telles retombées épistémologiques doivent surgir au cours d'un travail de ce genre.

Si l'on se tourne d'abord du côté de l'ethnologie générale, on s'aperçoit rapidement que l'abondance et la rapide évolution des théories relatives aux grands problèmes anthrologiques traduisent l'extrême complexicité des réalités telles que le modèle socio-culturel, la personnalité individuelle et ethnique, l'intégration culturelle, la dynamique sociale.... Dès lors il devient difficile d'aborder l'étude des questions touchant à de telles réalités, même dans le cadre d'un travail empirique dont la seule visée serait pourtant l'observation, la mésure et la description des faits sociaux d'un groupe, sans un minimum de présupposés doctrinaux devant présider à l'analyse, à l'interpretation et à l'explication des phénomènes rapportés. D'un autre côté, l'étude des phénomènes socio-culturels des sociétés comme celles de l'Afrique Noire traditionnelle oblige les chercheurs qui s'y livrent à un effort théorique. En effet, l'échec des thèses évolutionnistes de la fin du XIXe siècle aura permis aux ethnologues de prendre conscience de deux grandes vérités anthropologiques, à la vérité fort reliées entre elles : les notions de relativisme culturel et de l'irréductibilité de la souplesse des sociétés humaines. On sait en effet que, partant de leur postulat de base qui était l'absolue identité de la nature humaine à travers le temps et l'espace(idée pourtant positive et féconde que l'anthropologie moderne devait redécouvrir et développer sous d'autres formes), et éblouis par les ressemblances superficielles entre les diverses sociétés(ce qui les avait conduits à rassembler sous la même étiquette des réali-

tés pourtant profondement différentes),Morgan,Tylor et leurs condisciples en concluaient que toutes les sociétés humaines évoluaient selon un schéma unilinéaire et s'avisèrent de présenter la civilisation occidentale euro-américaine comme l'expression la plus achevée du progrès de l'humanité.Ainsi,coulées dans un même moule,les cultures de toutes les sociétés du globe devaient présenter des caractères identiques suivant les étapes où elles se trouvaient encore dans leur marche vers la civilisation.

Les réactions contre ces thèses aboutirent d'abord,en ethnologie, à la création de la notion de relativisme culturel,en sociologie,à l'élaboration d'une nouvelle version de l'évolutionnisme,un évolutionnisme multilinéaire et polycentrique.Le concept de relativisme culturel,élaboré par les anthropologues culturalistes nord-américains (A. Kardiner,E.Sapir,R.Linton,R.Benedict,M.Mead...)qui,influencés par la psychologie,la psychanalyse et une certaine philosophie de l'histoire, s'attachaient à découvrir les caractéristiques d'une culture par l'étude de ses manifestations à travers les individus et de ses influences sur le comportement,implique fondamentalement l'idée que,chaque culture étant un ensemble original de réalisations humaines,toutes les formes d'organisation sociale se valent.De cette considération,il s'ensuit qu'il n'y a pas de culture inférieure ou supérieure à une autre.Certes, ceci n'était pas un refus de reconnaître ce fait bien réel qu'une société puisse être en avance ou en retard par rapport à une autre sur tel ou tel domaine,mais l'attention était désormais attirée sur le fait capital que tout groupe est à considérer avant tout du point de vue de sa situation globale:l'étude de son passé historique,du tempérament de ses membres,de la nature de son environnement géographique et de la nature des sociétés qui forment son voisinage immédiat doit, en permettant d'appréhender la société de l'intérieur,établir sa logique interne.De la sorte,l'élaboration de vastes fresques historiques de l'évolution des peuples tout comme la hiérarchisation des sociétés devenait une entreprise sans grande signification et sans valeur scientifique.

Par ailleurs,la sociologie a édifié,toujours sur les cendres de l'évolutionnisme unilinéaire,un néo-évolutionnisme dont tout le monde s'accorde à reconnaître l'importante contribution à une appréhension plus scientifique de la réalité sociale.En effet,ses recherches en matière de sociologie comparative et d'études diachroniques

ainsi que ses essais d'élaboration d'une typologie des sociétés globales ont projeté une lumière nouvelle sur la nature des phénomènes socio-culturels.Talcott Parsons,Sahlins et Service,les principaux représentants de cette école,renonçant à un déterminisme historique illusoire, rejettent toute philosophie de l'histoire comme toute idéologie du progrès continu.Il s'agit donc,dans le procès de la dynamique sociale,d'un refus de rechercher les tendances générales du developpement social à une échelle universelle,refus qui a comme corollaire l'élaboration d'une critériologie qui n'est plus particulière au moment historique d'un seul ensemble de sociétés,celles que l'histoire a poussées sur le devant de la scène mondiale.Evolutionnisme donc polycentrique.Mais les élaborations théoriques de cette même école font apparaître un autre aspect de ce néo-évolutionnisme,l'aspect multilinéaire;en effet,en comparant les processus de développement et de modernisation de diverses sociétés globales,elle fait apparaître des discontinuités,des ruptures dans chacun des niveaux constitutifs d'une même société,laquelle de ce fait ne se développe pas en bloc.

Ce rejet de l'ethnocentrisme du premier évolutionnisme fut poussé à un dégré tel que certains anthropologues occidentaux semblèrent adopter une attitude de "masochisme culturel",E.Sapir par exemple émit l'idée de l'infériorité des sociétés modernes occidentales par rapport à certaines sociétés traditionnelles;en effet,se refusant à admettre que le haut dégré de développement technique et de différenciation sociale qui caractérise les sociétés industrielles soit le critère absolu devant déterminer le niveau d'avance des sociétés dans le procès du progrès de l'humanité,l'anthropologue américain élabora le concept de "culture authentique"(genuine culture),auquel il opposa celui de "culture inauthentique" (spurious);la seule différence entre ces deux catégories de culture tient à la manière dont les individus s'insèrent dans leur groupe,tandis que dans les cultures authentiques,tous les modèles sont animés d'un sens et contribuent au fonctionnement harmonieux de l'appareil social sans provoquer un sentiment d'effort mal employé,de frustration et de contrainte,les cultures inauthentiques, au contraire sont frelatées ou de mauvais aloi.Mesurées à cette aulne de l'authenticité,les sociétés modernes,d'après Sapir,laissent voir facilement leur infériorité par rapport à certaines sociétés traditionnelles du fait que,en dépit de leur avance technique,elles n'ont jamais réussi à créer un mode de vie ...(à suivre)

satisfaisant.Aussi le savant américain se prit d'admiration pour les tribus indiennes nord-américaines où l'on observe une heureuse insertion des membres dans la civilisation de leur tribu et une grande intégration dans les liens qui unissent chacune des activités économiques,sociales,religieuses et esthétiques,à un tout signifiant dont l'individu est loin d'être un élément passif.

Il s'agit là certainement d'un point de vue assez extrême qui ne fait que mieux mettre en évidence le retournement radical de l'anthropologie.Mais il ne fait aucun doute que les anthropologues de notre siècle s'attachent tous à exprimer cette nouvelle orientation,chacun à sa manière et selon ses préoccupations immédiates.De cette manière,les travaux de ces deux écoles culturalistex et néo-évolutionniste ont convié toute l'humanité savante à regarder d'un oeil nouveau la culture des sociétés dites primitives;au lieu de continuer à voir en elles comme par le passé,un ensemble de matériaux et de curiosités archéologiques pouvant offrir une image exacte de ce qu'étaient les ancêtres de l'homme dans les temps les plus reculés de l'histoire humaine,au lieu de considérer les modèles culturels de ces sociétés comme de simples survivances témoignant de leur retard dans la marche des peuples vers la civilisation,et vouées à la disparition en raison de l'inexorable loi de l'évolution unilinéaire des peuples,on apprend maintenant à saisir ces sociétés pour ce qu'elles sont en elles-mêmes;c'est-à-dire des réalisations humaines complètes,vivantes et originales,n'ayant souvent en commun entre elles que le fait de différer de la civilisation occidentale et recelant des valeurs positives qui doivent contribuer au progrès total de l'humanité en marche.

Ces nouvelles orientations,qu'il est nécéssaire de faire apparaître dans toute recherche ayant trait au monde anciennement dit primitif,doivent interférer avec une autre préoccupation,celle de traduire la notion de l'irréductibilité de la souplesse des sociétés humaines;l'homme,dans toutes les parties du monde, a créex des types très différents d'organisation sociale; même si chaque type témoigne de quelque ressemblances et avec tous les autres types sur le plan général de la culture humaine mondiale , et avec quelques - uns seulement sur le plan plus restreint du groupe des sociétés qui participent à la même civilisation que lui (c'est tout cela

qui rend possible l'ethnologie comme discipline scientifique), il reste cependant que les systèmes culturels échappent à toutes les formules de la théorie évolutionniste comme à celles des autres typologies rigides. De la sorte, l'on ne peut validement, ni avancer des schémas unilinéaires d'évolution des sociétés, ni prétendre que des réalités comme l'animisme, la magie, la religion, l'organisation dualiste ou clanique, le totemisme, la parenté classificatoire ou à plaisanteries... apparaissent, là où elles se rencontrent, sous les mêmes formes, opèrent selon les mêmes modalités et revêtent partout la même signification. Il est même certain aujourd'hui que certaines formations sociales prétendûment typiques des sociétés archaïques n'ont jamais vu le jour que dans quelques religions seulement du globe. De la sorte, il importe que l'anthropologue qui étudie un groupe donné, et particulièrement dans le monde dit primitif (dans lequel on est tenté de considérer chaque société comme l'exacte réplique de toutes les autres), traduise sa relative spécificité culturelle.

Or, l'ensemble de ces efforts doit d'abord affecter l'ethnologie générale en apportant à l'étude de son objet extrêmement fuyant qu'est l'homme et ses productions sociales, la contribution fournie par la connaissance d'un groupe humain particulier; cette dernière permettrait en effet, le cas échéant, de nuancer ou de corroborer telle théorie générale, ou d'invalider telle autre. Ensuite, il s'impose un remaniement conceptuel dont le sens est de découvrir un appareil de concepts opérationnels qui, tout en respectant dans la mesure du possible l'usage anthropologique général, soit cependant de nature à traduire la spécificité des phénomènes culturels du groupe étudié. Un tel travail est éminemment souhaitable dans le cas par exemple de l'étude de la structure sociale des sociétés négro-africaines: il va de soi en effet que l'extrême complexité de ces dernières invite et à donner un sens particulier et précis aux concepts usuels sur la base d'une critériologie soigneusement établie, et en créer de nouveaux dans le but d'appréhender les réalités constituant l'apanage exclusif de ces sociétés.

Le travail que nous présentons ici est, par la force des choses et à plusieurs égards, une modeste contribution à l'immense effort que doivent déployer les chercheurs dans les disciplines les plus diverses, pour parvenir à une intelligence plus complète de l'ensemble des réalités du monde négro-africain.

D'abord il est un fait que l'état presque larvaire des études sur les aspects culturels des sociétés africaines traditionnelles n'autorise. la méthode comparative que dans un cadre extrêment réduit : de la sorte, le chercheur qui étudie un groupe donné et qui ne peut rien savoir de la présence, et éventuellement de la fonction et de la signification dans les sociétés environnantes des mêmes modèles qu'il y découvre, se trouve privé d'un précieux moyen d'analyse et d'interprétation; par le fait même aussi, il lui demeure interdit, jusqu'à un certain degré, de s'adonner à des considérations d'ordre général et théorique.

Par ailleurs, si l'histoire de l'ethnie pahouine dans laquelle sont insérés les Eton est connue scientifiquement dans ses grandes lignes, bien qu'il ait de nombreuses obscurités sur le détail des lieux, des événements et des dates, celle de la tribu Eton par contre relève, pour la plus grande partie, de la légende ; en effet, d'une part, les personnes qui la présentent oralement, outre qu'elles rapportent souvent des faits trop merveilleux pour être vrais, produisent à propos des mêmes événements, des versions parfois fort divergentes. Dès lors, le travail qui consiste à dérouler l'écheveau de ces récits pour en faire sortir quelque chose de vraisemblable est assez hasardeux, bien que l'on puisse compléter ces informations vagues et fragmataires par l'étude du vocabulaire, de l'ensemble de la tradition orale et des généalogies du groupe. Ceci signifie, non pas que l'histoire des Eton soit impossible à étudier, mais qu'elle demande à être reconstituée grâce à une variété d'approches et de chercheurs.

Enfin, il convient aussi de faire mention des difficultés inhérentes, dans nos pays de l'Afrique noire actuelle, à la documentation dans les services officiels. En effet, non seulement la plupart des documents qu'on espère trouver sont ou inexistants ou alors incroyablement difficiles à découvrir, mais encore ceux que l'on arrive à découvrir n'offrent la plupart du temps que de fort maigres informations sur le sujet de la recherche. C'est ainsi que les longues heures sinon les journées entières que nous avons passées et aux Archives Nationales et au ministère de l'administration territoriale à Yaoundé n'ont été suivies que d'un résultat fort en-dessous des légitimes espoirs que nous avons fondés sur ces deux services.

Sur le point maintenant de commencer à parler des Eton, nous nous devons de remercier les très nombreuses personnes qui, d'une manière ou d'une autre, nous ont aidé à réaliser cette petite recherche. Ce sont d'abord celles que nous avons interrogées et à ce propos, il nous est agréable de féliciter particulièrement, en même temps que nous les remercions, MM Ndzomo-Ngakolo, Ngah Bah, Nguémé et Ombédé : leur étonnante mémoire, leur souci de conserver et de transmettre la science des généalogies de la tribu et d'une manière générale le patrimoine culturel hérité de leurs pères, leur passion de se rappeler et de rappeler le passé ancestral de la tribu, tout cela nous a séduit au plus haut point. Nous devons aussi faire mention de M. Ndzomo Tsimi-Embolo qui, en raison des recherches minutieuses qu'il a autrefois menées sur la tribu Eton et dont il nous a généreusement fait part, mériterait d'être inscrit comme co-auteur de cet ouvrage. Nous dirons la même chose de Mr André-Marie Mbida qui nous a transmis lui aussi des documents qu'il avait amassés autrefois sur le groupe Eton. Ensuite nous nous faisons un plaisir tout particulier de penser à tous ceux qui, avec une gentillesse et une amabilité touchantes, nous ont aidé à chercher dans les services publics, la documentation dont nous avions besoin : M. Moïse Bengono, administrateur en retraite, qui nous a guidé vers les endroits où cette documentation pouvait être trouvée; MM. Raphaël Belinga et Emmanuel Ndedi du ministère de l'administration territoriale, qui, avec une rare bonté de coeur, non seulement se sont évertués à trouver cette documentation, mais aussi nous ont aidé à la dépouiller; ensuite M. Mathias Sack, directeur des Archives Nationales et ancien camarade du secondaire, qui nous a généreusement facilité la tâche de trouver dans son service les dossiers qui nous intéressaient. Nous pensons enfin à ces personnes de la famille des anciens chefs Supérieurs Eton : Albert Ateba-Ebé, Jean Tsanga Manga et Zogo Fouda Ngono, qui nous ont aimablement fourni tous les renseignements souhaités sur la biographie de ces derniers.

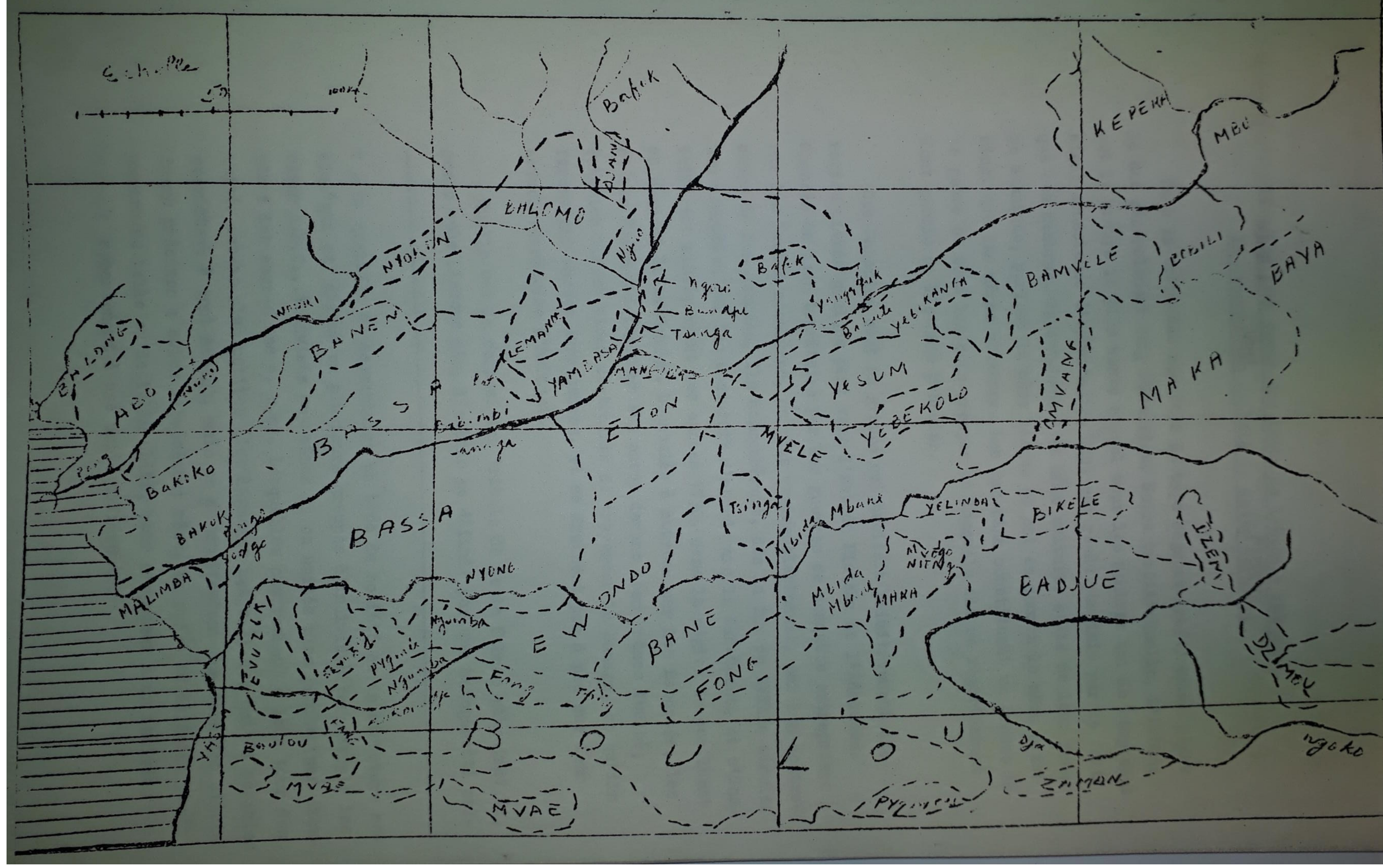
Que toutes ces personnes et toutes les autres que nous n'avons pas pu citer, trouvent ici l'expression de nos sincères et profonds remerciements.

! L'INSERTION DES ETON DANS LA CONFIGURATION !
! ETHNIQUE D'ENSEMBLE DU CAMEROUN . !

1 Idée générale.

La configuration ethnique du Cameroun présente une exceptionnelle complexité.Les classifications les plus récentes ont fait état de quelque 136 groupes ethniques dans le Cameroun Oriental francophone,et de 65 groupes du même genre dans le Cameroun occidental anglophone.Certes,il est probable,et même certain,que cette énumération est affectée de l'impact du problème ethnologique de la classification et de la terminologie des unités sociales;si l'on prenait le terme d'ethnie dans l'acception rigoureuse dans laquelle il est compris dans le vocabulaire ethnologique,et si l'on comptait uniquement les familles linguistiques proprement dites et non leurs variantes dialectales, on aboutirait assurément à des chiffres nettement moins élevés dans l'un et l'autre domaine.Mais il reste qu'il existe au Cameroun une mosaïque de groupes et de langues que l'extrême variété géographique du pays n'est plus faite pour réduire.

Quoi qu'il en soit,l'insertion ethnique des Eton ne fait pas problème,car ces derniers sont inclus tout entiers dans l'ethnie pahouine dont ils constituent une tribu.Ceci nous introduit déjà dans le débat sur la terminologie ethnologique propre à la structure sociale et aux systèmes de parenté des sociétés négro-africaines.Les différents aspects de cette question seront traités d'une manière plus ou moins systématique à travers cet ouvrage.Pour l'instant,nous nous contentons de décanter les concepts d'ethnie et de tribu,dans le but de montrer pourquoi les Eton sont à considérer comme une tribu de l'ethnie pahouine.



Echelle
100 km
Bafick
DJANI
EHLOMO
NYOKON
Njia
BANEN
WOURI
ELLONG
ABO
Ngoro
Bounou
Tsinga
LEMANA
YAMBASA
MANGUISSA
BASSA
ETON
BAKOKO
BAKOKO
BASSA
NYONG
MALIMBA
EWONDO
BANE
FONG
Fong
Tsinga
Mbam
YELINDA
BIKELE
BADJUE
DZEM
DZIMOU
KEPERE
MBO
BAMVELE
BAYA
YESUM
YEBEKOLO
MVELE
MVANE
MAKA
Mvele
Nitna
MAKA
BOULOU
Boulou
Mvae
MVAE
ZAMAN
Dja
Ngoko
EVUZOK
Pygmées

II Les Eton comme une tribu de l'Ethnie pahouine. la composition tribale de cette dernière.

Dans le cadre des sociétés de type segmentaire(1) comme c'est le cas généralement dans l'Afrique Noire traditionnelle, l'Ethnie est le groupe le plus vaste auquel tous les membres qui le composent aient conscience d'appartenir. Ceci est rendu possible par le fait que ces membres, appartenant à la même culture, celle de leur groupe ethnique, parlent la même langue et ont en commun le même passé ainsi que les mêmes coutumes. Les Pahouins constituent un groupe de ce genre et tous les sous-groupes en lesquels ils se répartissent font partie de l'ethnie pahouine.

Ces Pahouins sont un groupe qui habitait primitivement une région située quelque part vers l'Est du Plateau de l'Adamaoua. Chassés de leur territoire par les guerres de conquête entreprises par les Foulbé musulmans, ou plus vraisemblablement, par les contre-coups de ces guerres, ils commencèrent, dès la fin du XVIIIe siècle, une migration qui les conduisit d'abord vers le Sud-Ouest, et s'installèrent ainsi, avant les années 1790, dans la région du confluent du Mbam et de la Sanaga. Bousculés à nouveau par les Baboutés, les et les Mboum qui fuyaient eux aussi devant les mêmes Foulbé, les Pahouins furent alors contraints de traverser la Sanaga, ce qu'ils firent par vagues successives, et se fixèrent peu à peu sur leur actuel territoire d'habitat.

Quelle est la composition tribale de cette Ethnie pahouine? Si, comme nous l'avons dit, l'ethnie se définit par une homogénéité cul-

---

1 - On qualifie de segmentaire un type de sosiété ou de structure sociale qui est divisé en plusieurs groupes d'individus(par exemple les clans A.B.C...) divisés eux-mêmes en unités plus petites(par exemple : les sous-clans a, b,c). Lesquelles comprennent à leur tour des unités encore plus petites (les lignages a,b,c,); ces unités sociales coexistent à tout moment, mais ne se manifestent que dans des situations précises : selon l'événement vécu, un sujet se définira comme membre de telle ou de telle unité, pour s'opposer à un individu [illegible] appartenant à une unité différente.

turelle et linguistique à travers toute l'étendue de son territoire, il arrive cependant parfois qu'il s'y rencontre des régions nettement délimitées et caractérisées chacune par une variante dialectale et certaines particularités ethnographiques. Ces régions constituent les tribus de l'Ethnie. Ce phénomène de tribalisation de l'Ethnie a particulièrement affecté le monde Pahouin du fait qu'au départ, l'ensemble des Pahouins ne constituaient pas un groupe homogène : en dehors du petit noyau proprement et originellement Pahouin formé par les Fang, toutes les autres tribus apparaîssent comme des groupes primitivement étrangers et que les Pahouins se sont peu à peu assimilés.(1) Mais un phénomène qui serait assez particulier aux Pahouins consisterait en ce que leurs tribus se trouvent incluses dans des sous-groupes ethniques que l'on peut ramener à trois principaux : celui des Fang, celui des Boulou, et celui des Beti. Procédons à présent à l'inventaire tribal de ces trois sous-groupes.

1 Les Fang

Ils sont établis au Nord du Gabon, au Sud-Cameroun et en Guinée Equatoriale. Seuls les Fang qui habitent la région comprise entre le Sud-Cameroun et la Vallée de l'Ogooué sont à considérer comme une tribu proprement et originellement pahouine. Les autres tribus se sont pahouinisées progressivement depuis leur contact avec les Fang. Au Cameroun, les Fang occupent le bassin du Ntem et de ses affluents de la rive droite; Parmi les tribus pahouinisées on compte :

Les Ntoumou. Ils comptent environ 17.000 individus et sont établis au Sud-Ouest du Cameroun, sur les rives du Ntem; au Gabon, ils occupent la région du Woleu-Ntem et se rencontrent encore en Guinée Equatoriale. Ils ont pour voisins au Nord, les Boulou, à l'Ouest, les Mvaé et au Sud les tribus de la Guinée Espagnole. Les Ntoumou, dont l'établissement dans le bassin du Ntem ne peut être séparé de l'arrivée des Fang dans la région, sont les derniers, parmi les tribus qui les entourent, à avoir occupé le territoire; il est établi historiquement que leur migration s'est déroulée en deux branches : une première venant du Nord-Est, était passée par la région d'Ebolowa pour descendre ensuite au Sud; la deuxième branche, qui appartenait à l'invasion Fang Mvaé, était venue avec les Fang de la région de Sangmélima et avait gagné le Sud par Mimvoul, Bitam et Oyem; suivant toujours les Fang, elle

---

1 - Au Cameroun, les Bamilékés présentent un autre exemple de tribalisation, sans pourtant qu'il y ait, à la base du phénomène, des facteurs Historiques similaires.

avait repris les directions Nord et Ouest par les vallées du Woleu-Benito, du Ntem et de la Kyé. Entre 1905 et 1910, les deux branches se rejoignirent et fusionnèrent.

Les Mvaé. Au nombre d'environ 18.000. Ils habitent de part et d'autre du territoire des Ntoumou, à l'Est et à l'Ouest. D'après leurs traditions orales, les Mvaé, tout comme les Ntoumou, prétendent venir du Sud de leur actuel territoire d'habitat. Ils ne seraient donc qu'un rameau du groupe pahouin du Gabon, qui se serait détaché de ce dernier pour remonter un peu plus au Nord. Habitant primitivement le bassin du Ntem à travers lequel ils étaient disséminés, les Mvaé ont été disloqués par l'arrivée des Ntoumou.

A ces deux principaux groupes, l'on peut ajouter les Osyeba de l'Ogooué-Ivindo.

II Les Boulou : La compostion tribale des Boulou est liée à leur histoire. Après la traversée de la Sanaga, le groupe suit d'abord la haute vallée de la Sanaga, puis prend une direction Nord-Sud et ~~traverse~~ le Nyong. Au passage, les Boulou sèment des familles qui demeurent les témoins vivants de leur exode : telles les Yezoum et les Yebekanga. Après la traversée du Nyong, ils se heurtent aux Maka qu'ils chassent de leur territoire; cela leur permet de se répandre et vers l'Ouest jusqu'à proximité de l'Océan(seules quelques populations côtières les en séparent), et vers l'Est, du côté du Dja; cela veut dire qu'ils occupèrent les régions d'Ebolowa, d'Ambam et de Djoum; au cours de ces mouvements, les Boulou ont également délogé les Djem de leur lieu d'établissement.

De cette manière, les Boulou occupent principalement le Sud-Cameroun dans les régions de Sangmélima, d'Ebolowa et Kribi; ils comptent environ 106.000 individus.

Par ailleurs il existe de nombreuses tribus qui gravitent autour des Boulou. Ce sont principalement :

Les Zaman : Ils sont estimés à 1500 âmes et habitent les rives du Dja vers Ambam; ils seraient directement issus des Boulou eux-mêmes et plus précisément du groupe Boulou qui, lors de l'installation du groupe dans son actuel territoire d'habitat, avait pris la direction de l'Est; de là les Zaman poussèrent une pointe jusqu'au Dja.

Les Yezoum : au nombre d'environ 8000; ils sont établis dans les vallées de la Sélé de la Nia-Nia en leurs cours inférieurs, et dans celle de l'Assamba en son cours moyen. Les Yezoum se rattachent directement aux Boulou comme nous l'avons indiqué plus haut. Dans leurs tradtions d'ailleurs, ils déclarent provenir du Sud.

Les Yebekanga : comptent moins de 1000 individus et habitent comme les précédents, entre les fleuves Sanaga et Nyong. Nous avons parlé de la parenté qui rattache les Yebekanga aux Yezoum et aux Boulou. Ils vivent d'une manière éparse dans la vallée du Nyong et de la Tédé.

Un groupe de trois petites tribus qui habitent la vallée du Nyong et qui totalisent 13.000 âmes : les Yelinda, les Yembana et les Yengono.

Les Yebekolo : sont au nombre d'environ 23.000 individus et habitent dans le bassin du Nyong, au point où naissent ses affluents et ceux de la Sanaga; à ce qu'il semble, ce groupe viendrait de l'Ouest, au Nord de la Sanaga, probablement du pays Yambassa, vivait à près de 200 Km, vers l'Ouest, au Nord de la Sanaga. Dans leur marche vers l'ESt, les Yebekolo se sont heurtés aux Omvang et aux Maka et contribuèrent à refouler ces derniers dans leur actuél habitat.

Les Omvang: ils comptent 12.000 âmes et vivent sur la rive droite du Nyong. L'appartenance tribale de ce groupe fait problème. Il semble qu'ils ne connaissent eux-mêmes rien, ou presque, de leur passé. D'aucuns en font des Beti(autre sous-groupe Pahouin) descendant de Nanga et appartenant donc au grand groupe Pahouin. D'autres se basant sur la migration Omvang dont les postes avancés atteignent les bords de la Tédé à la ligne de partage des eaux du Nyong et de la Sanaga, refusent cette hypothèse et rattachent la tribu plutôt au groupe Maka. Les Omvang ont connu un état constant de guerre avec les Yebekolo, dont ils étaient tantôt les maîtres, tantôt les esclaves; après avoir refoulé les Maka d'une partie de leur territoire, ils furent disloqués en deux tronçons par les Yebekolo. Ce sont les Allemands qui, en 1904-1905, établirent la paix entre les deux groupes belligérants.

III **Les Beti** : Ils sont établis dans la région du centre-Sud du C... cameroun et comprennent une mosaïque de tribus. Parmi ces tribus il y en a qui sont établies au Nord de la Sanaga, d'autres qui vivent de part et d'autre de la Sanaga, et d'autres enfin qui ont traversé le fleuve. Avant de se pahouiniser, les Beti Parlaient une langue "ati"(1) et s'appelaient eux-mêmes "Beti", la composition tribale de ce sous-groupe comprend principalement :

1) Au Nord de la Sanaga, donc près du berceau d'origine.

- Les Bati :. minuscule groupe de 800 personnes.
- Les Ngoro : ils comptent quelques centaines d'individus et habitent les bords de la rivière Ngoro; un de leurs villages qui s'échelonnent sur près de 70 Km se trouve sur la rive droite du Mbam et atteint les environs immédiats de Bafia; dans leurs traditions, les Ngoro prétendent descendre des Mangissa, à une époque lointaine, sans doute celle où les Mangissa vivaient encore au Nord de la Sanaga. D'après d'autres traditions, le premier ancêtre Ngoro serait aussi l'ancêtre des Betsinga, des Kombé et des Bundju.
- Les Kombé - les Bundju : comptent 1.100 individus, ils habitent la vallée du Mbam, sur la rive droite du fleuve et le long de la grande route Bafia- Yaoundé. Les kombé formaient autrefois un assez grand groupe qui peuplait toute la rive droite du Mbam et occupait tout le territoire compris entre Bafia, le groupe Yambassa et le groupe Tsinga. Avec l'invasion des Babuté le groupe fut assujeti et dispersé.

- Les Bundju. Ils comptent environ 600 individus et sont installés entre le Mbam et la Makolo au Sud-Est de Kombé. Primitivement ils occupaient toute la grande région de forme triangulaire, comprise entre le Mbam et la Sanaga. Bousculés par les Babutés, ils durent traverser la Sanaga, mais une fois que les Allemands eurent repoussé les Babuté vers le Nord, ils repassèrent le fleuve pour retrouver leurs anciennes terres; Les Bundju se croient apparentés aux Mangissa.

Les Bavek : établis sur la rive gauche du Mbam, plus précisément sur la rive gauche du Mbam, près de Nguila et de la Sanaga, depuis le confluent du Long jusqu'à celui de la Tédé; ils sont au nombre d'environ 3000 et semblent avoir des affinités ethniques

---

1 - On peut encore entendre cette langue sur les rives de la Sanaga.

ethniques avec les Babuté.

Les Yangafuk : sont au nombre de 2500 et vivent principalement sur la rive droite de la Sanaga; une autre fraction du même groupe habite au Sud de la route de Toko et est séparée des premiers par une forêt dense. Les Yangafuk sont très apparentés à un autre groupe Beti, les Betsinga.

2) Les tribus habitant de part et d'autre de la Sanaga. On compte ici :

- Les Tsinga- Betsinga . Ces deux noms désignent un ensemble de populations [illegible] anthropologiquement homogènes, disposant de tradtions identiques, mais habitant des Zones territoriales discontinues; l'un de ces noms semble être d'ailleurs l'altération de l'autre. La tribu compte autour de 16.000 individus. Les Betsinga(ou Betchenga ou encore Batchenga) habitent à la fois sur les deux rives de la Sanaga jusqu'à son affluent Makolo au Nord et, vers le Sud, sur une profondeur de 12Km environ. Les Tsinga quant à eux se rencontrent au Nord-Ouest, de part et d'autre du Mbam en bordure de la région Yambassa; un autre tronçon des Tsinga est installé au Sud-Est de Yaoundé. Enfin quelques villages Tsinga se rencontrent au Sud du Nyong. Vivant primitivement au Nord de la Sanaga, les Tsinga- Batsinga, bousculés par l'invasion Babuté, traversèrent la Sanaga. Une partie d'entre eux avaient repassé le fleuve pour retrouver leur habitata originel lorsque les Allemands eurent fixé les Babuté sur leur actuel territoire.

Les Mvele. Ils habitent un haut plateau couvert de savane, au bord de la Sanaga et au Nord de Yaoundé, plus précisement entre la route Yaoundé - Nanga Ebogo et celle de Yaoundé - Akonolinga. Le chiffre de leur population s'élève à 37.000 individus, Toujours sous la poussée des Babuté, les Mvele auraient gagné la rive gauche de la Sanaga, laissant quelques noyaux sur la rive droite, l'habitat primitif.

3) Les tribus ayant traversé en totalité la Sanaga. On compte : Les Mangissa. Ils sont au nombre d'environ 15.000 et occupent la rive gauche de la Sanaga, dans une boucle au niveau du confluent du Mbam. Ils auraient traversé la Sanaga [illegible] bien avant les Eton et ont dû livrer des guerres à ces derniers qui voulaient s'établir sur leur territoire. Les deux groupes vivent en paix côte à côte et tendent à s'homogéniser.

- Les Etons, l'objet de cette étude.

- Les EWONDO. Ils habitent les plateaux valonnés du Centre-Sud Cameroun, au Sud-Ouest de Yaoundé. Sous la poussée de l'invasion Babuté, les Ewondo, comme les autres populations primitivement établies sur la rive droite de la Sanaga, traversèrent le fleuve vers le Sud certains d'entre eux marchant sur le Sillage des Fang et mus par les mêmes mobiles que ces derniers, traversèrent le Nyong en direction de l'Ouest pour atteindre les Zones commerciales. Ils sont au nombre de 95.000.

On rattache aux Ewondo le rameau Evuzok, qui compte près de 4.500 individus et qui habite à l'Ouest du territoire Ewondo entre les Bassa, les Bakoko et les Ngumba. D'après les traditions, les Evuzok seraient les derniers arrivés de la migration Ewondo, raison pour laquelle ils furent relégués dans la région la plus occidentale.

Les Bané. Ils habitent entre les Ewondo et les Boulou, dans un pays qui s'étire du Nord au Sud, depuis les environs de Yaoundé jusqu'à environ 25Km au Nord-Est d'Ebolowa et au Nord-Ouest de Sangmélima. Ils sont au nombre de 65.000 individus, habitant de gros villages sur la route Yaoundé-Ebolowa. Ils traversèrent la Sanaga à peu près en même temps que les Ewondo; se heurtant aux Eton qui les avait précédés, ils s'infiltèrent peu à peu du Nord au Sud jusqu'à leur actuel Habitat.

Les Fong : au nombre d'environ 33.000, les Fong n'habitent pas un territoire uni; ils constituent un groupe réparti en trois ilôts séparés, échelonnés d'Ouest en Est, entre les Ewondo, les Boulou et les Bané; comme tous les autres groupes de cette région, les Fong sont venus du Nord de la Sanaga dont ils auraient habité la région la plus méridionale.

Les Mbida-Mbane : ils comptent près de 20.000 âmes et habitent à l'Est des Bané entre les Fong, les Maka et les Tsinga, de part et d'autre du Nyong; en même temps que les Mbida-Mbané, il faut aussi citer les Mvogo-Nienge(8.000 âmes), leurs voisins établis au Nord-Est et au Sud de la Sanaga; leurs traditions font d'eux les descendants des trois esclaves d'un même homme qui, à la suite d'une querelle redoutable s'enfuirent et traversèrent la Sanaga. Les traditions ne disent rien sur la souche de ces trois ancêtres, mais rien n'indique que les deux groupes soient originellement et foncièrement étrangers aux Pahouins.

En dehors de ce trois sous-groupes ethniques et des tribus qui les composent, on inclut encore dans l'ethnie pahouine les groupes pahouinisés. Dans cette catégorie on distingue principalement les peuples qui occupaient la région avant l'arrivée des envahisseurs pahouins. Ce sont, en dehors des Pygmées.

Les Maka :au nombre d'environ 46.000 âmes, au Nord d'Abong-Mbang, donc du bassin du Dja, on les rencontre aussi plus au Nord, vers Bertoua et vers le Nyong dans la direction d'Akonolinga. Les Maka habitaient primitivement le Nord de la Sanaga; bousculés par les Baya au cours du XVIIe siècle, ils viennent se heurter aux autres populations du Sud, du Nyong; lorsque les Boulou arrivèrent dans la région, ils refoulèrent une fraction des Maka vers le Sud-Ouest lointain et asservirent le reste du groupe quis se trouve maintenant largement assimilé à l'envahisseur.

Les Mabéa : Ils habitent la côte, au milieu des Batanga et entre le bas cours de la Lokoundje et le Campo; leur population s'élève à 2.500 individus. Avec les Ngumba(10.000 âmes), qui habitent principalement entre Lolodorf et Bipindi, ils ont été repoussés par les Fong et les Boulou de leurs habitats du Nord-Est vers les territoires qu'ils occupent maintenant.

Le complexe Koziné : Koziné est le nom générique que donna le Dr Koch aux groupes Dzem, Dzimu et Badjué. Ces trois groupes, par leurs traditions, prétendent descendre d'un ancêtre commun : l'ensemble compte près de 22.000 individus. Une partie d'entre eux se sont heurtés et mélangés aux pahouins; les Djem en particulier semblent n'être qu'une fraction Boulou. Pour les Djem établis en pays Boulou, il est bien plus malaisé de les distinguer des autochtones.

Telle est la composition tribale de l'Ethnie pahouine. Relativement donc au problème de l'insertion des Eton dans la configuration ethnique du Cameroun, il apparaît ainsi que ce groupe constitue l'une des tribus du sous-groupe Beti de l'Ethnie Pahouine.

CHAPITRE II

LA GEOGRAPHIE PHYSIQUE ET HUMAINE DE LA TRIBU ETON

I Le Contexte Général.

1) Le Pays pahouin

L'ensemble de l'ethnie pahouine occupe une région dont la superficie est évaluée à 180. 000Km2 et qui est située entre la Moyenne Sanaga(4°30n'n) et l'embouchure de l'Ogooué(1°20S') en l'attitude et en longitude, entre l'Atlantique(9°30'E) et la moyenne-Sangha(140° E).

Au point de vue géographique, le territoire est constitué principalement par un vaste plateau de roches cristallines au Nord et métamorphiques du Sud. L'altitude moyenne varie entre 500 et 700m. La Moitié-Sud du pays baigne dans la forêt équatoriale caractérisée par une végétation luxuriante et l'alternance d'une saison sèche et d'une saison de pluies; dans les vallées, on trouve une terre noire à humus épais; dans la moitié-Nord le pays est occupé par une zone de savane avec des galeries forestières le long des cours d'eau et une terre rouge en cours rapide de latérisation.

2) La Culture et la langue Pahouines.

Les Pahouins, qui sont estimés de nos jours à un million d'âmes, forment un groupe culturel assez homogène dont l'habitat se trouve entièrement au sein du monde Bantou. Baumann et Westermann les situent dans le cercle culturel des Bantou du Nord-Congo. J. Macquet les place, quant à lui, aux côtés d'autres groupes comme les Amba(de part et d'autre de l'ancien Congo-Belge et l'Ouganda), les Bira(à l'Ouest du lac Albert) les Rega(dans l'ancien Congo-Belge), les Lokele et les Mongo, dans ce qu'il appelle la civilisation des Bantou équatoriaux.

Quoi qu'il en soit de ce problème de détail, il faut signaler que l'aire culturelle au sein de laquelle vivent les Pahouins se caractérise par une économie à prédominance horticole, avec, d'une part, des plantes d'origine asiatique(igname, taro, banane ...) et d'autre part, des plantes plus récemment importées d'Amérique(maïs, manioc, arachides, patates douces). Sur le plan socio-juridique, la caractéristique principale en est la place centrale qu'occupent les faits

de parenté. Par ailleurs il faut noter l'existence du principe patrilinéaire de descendance; à propos de cette particularité culturelle, si l'on en juge par le statut spécial dont jouit l'oncle maternel dans l'ensemble de l'aire culturelle et les nombreuses survivances matrilinéaires, on est porté à penser que le principe de filiation patrilinéaire du peuple Bantou connaissait la métallurgie et la poterie.

Au point de vue linguistique maintenant, malgré l'existence de trois zones dialectales correspondant aux trois sous-groupes Beti, Boulou et Fang, il y a une unité d'ensemble du groupe pahouin. La langue pahouine appartient à la famille linguistique Bantou, mais elle recèle des particularités qui font d'elle une catégorie à part au sein de cette famille: on lui reconnaît ainsi des affinités d'une part avec les langues des non-Bantou de l'Adamaoua et de la vallée de la Benoué, et d'autre part, avec celles des Bantou de l'ancien Congo Belge et du Congo Brazzaville ainsi que de l'ancien Oubangui-Chari. Par ailleurs, une empreinte soudanaise sur le parler pahouin est très vraisemblable. Signalons enfin que l'on ne sait pas très bien si les Pahouins ont apporté leur langue avec eux, ou s'ils ont adopté, en la déformant, celle des populations installées avant eux dans le pays.

3) L'anthropologie Somatique des Pahouins.

Les Pahouins sont estimés actuellement à un million d'âmes. Quelles sont leurs caractéristiques anthropométriques? On peut d'abord répondre à cette question du point de vue de l'appartenance des Pahouins au monde Bantou, le terme Bantou on le suit, a une origine et signification exclusivement linguistique. Les quelque 60 millions d'africains parlant les langues de la famille Bantou appartiennent à des types physiques spécifiquement Bantou. Tout ce qu'on sait à présent des caractéristiques physiques des pahouins par rapport à l'ensemble du monde Bantou, c'est que, suivant les calculs des distances biologiques effectués par l'anthropologue J. Hiernaux, sur plusieurs centaines de populations africaines, les Bassa et les Ewondo occupent une place centrale parmi les Bantou.

Quant aux Pahouins eux-mêmes, ils témoignent d'une assez grande diversité dans les données anthropologiques, mais, contrairement aux témoignages des premiers explorateurs selon lesquels les Pahouins étaient très grands, robustes et redoutables, les chiffres anthropométriques produits par I.Dugast(et d'autres anthropologues) à propos des Pahouins et les observations de P.Alexandre, font d'eux des indi-

vidus à taille tout simplement sur-moyenne; la majorité seraient même plutôt petits et très petits, surtout au Sud où cela s'expliquerait par le métissage des Fang et des Pygmées. P. Alexandre a donné des pahouins une description anthropologique générale " l'ensemble du groupe, écrit-il, serait mésaticéphale tendant vers une dolichocéphalie modérée, avec un facié à caractéristiques négroïdes peu accusées une peau brun chocolat assez claire et des groupes de peau tirant sur le [illegible] rouge et des yeux verts ... pilosité pectorale fréquente. Cas d'albinisme assez fréquents, quelques polydactyles(souvent réputés sorciers). Ceinture scapulaire forte, mollet assez développé, cambrure accusée, phalangettes non redressables vers le haut" (1).

Voici un tableau des principaux indices anthropométriques de quelques tribus pahouines(les calculs ontété faits par I.Dugast).

Tribus	Taille		Indice céphalique		Indice cormique	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
Mangissa	sur-moyenne		76,7	76,3	?	?
Eton	167,8	157,9	76,2	76,4	50,8	51,0
Ewondo	168,4	158,6	77,0	77,6	50,5	50,4
Boulou	165,4	157,6	77,2	79,2	51,2	52,2
Fang	surmoyenne		77,0	76,6	51,2	50,8

Tribus	Formule sanguins(en %)					Indice Facial			Envergure S/taille	
O	O	A	B	A B	Indice	H	F	H	H	F
Mangissa	52	21,9	10,2	15,2	1,44	?	?		?	?
Eton	55,7	13,8	17,5	12,9	0,878	85,1	85,2		104,4	102,2
EWONDo	55,5	14,1	11,5	0,885	85,7	85,6			105,3	104,0
Boulou	?	?	?	?	?	86,5	85,1		103,7	102,9
Fang	?	?	?	?	?	83,2	87,0		105,3	103,4

On peut complèter ce tableau avec de chiffres donnés par d'autres anthropologues. Ainsi d'après les calculs du Dr Georges Olivier

1 - Alexandre P. et Binet J. le groupe dit Pahouin(Fang, Boulou, Beti)

l'indice cormique des Mangissa est de 50,4 pour les hommes et 50,6 pour les femmes(ce dernier chiffre est fourni par Dr Aujoulat). D'après les mêmes auteurs, l'indice facial des Mangissa est de 81,4 pour les hommes et de 77,9 pour les femmes; quant à l'envergures/T, elle est de 104,8 pour les hommes et de 103,8 pour les femmes.

Pour les Boulou et les Fang, la formule sanguine est sans doute celle des africains typiques, c'est-à-dire : O=55,5%.
A= 18,4 et AB= 7,2; indice : 1,153.

II La Géographie Physique du Pays Eton

De cet ensemble territorial pahouin, la tribu Eton occupe 2.520Km2 (longitude : 11° 10 à 11°45 E. gr et latitude : 3°45 à 4°30 N). L'ensemble du pays se compose de [illegible] plateaux et de collines, et se présente comme une pente légère qui part des hauteurs du territoire Ewondo et s'incline doucement vers la vallée de la Sanaga. Du point de vue de la végétation, un peu plus de deux-tiers du pays sont occupés par la forêt, au Sud, à l'Ouest et à l'Est l'autre tiers étant couvert par la savane. La contrée des Etons est abondamment arrosée; outre la Sanaga qui la limite au Nord-Ouest et au Nord-Est, de nombreux cours d'eau la sillonnent, dont la Lékié, qui a donné le nom au département correspondant au territoire des Eton.

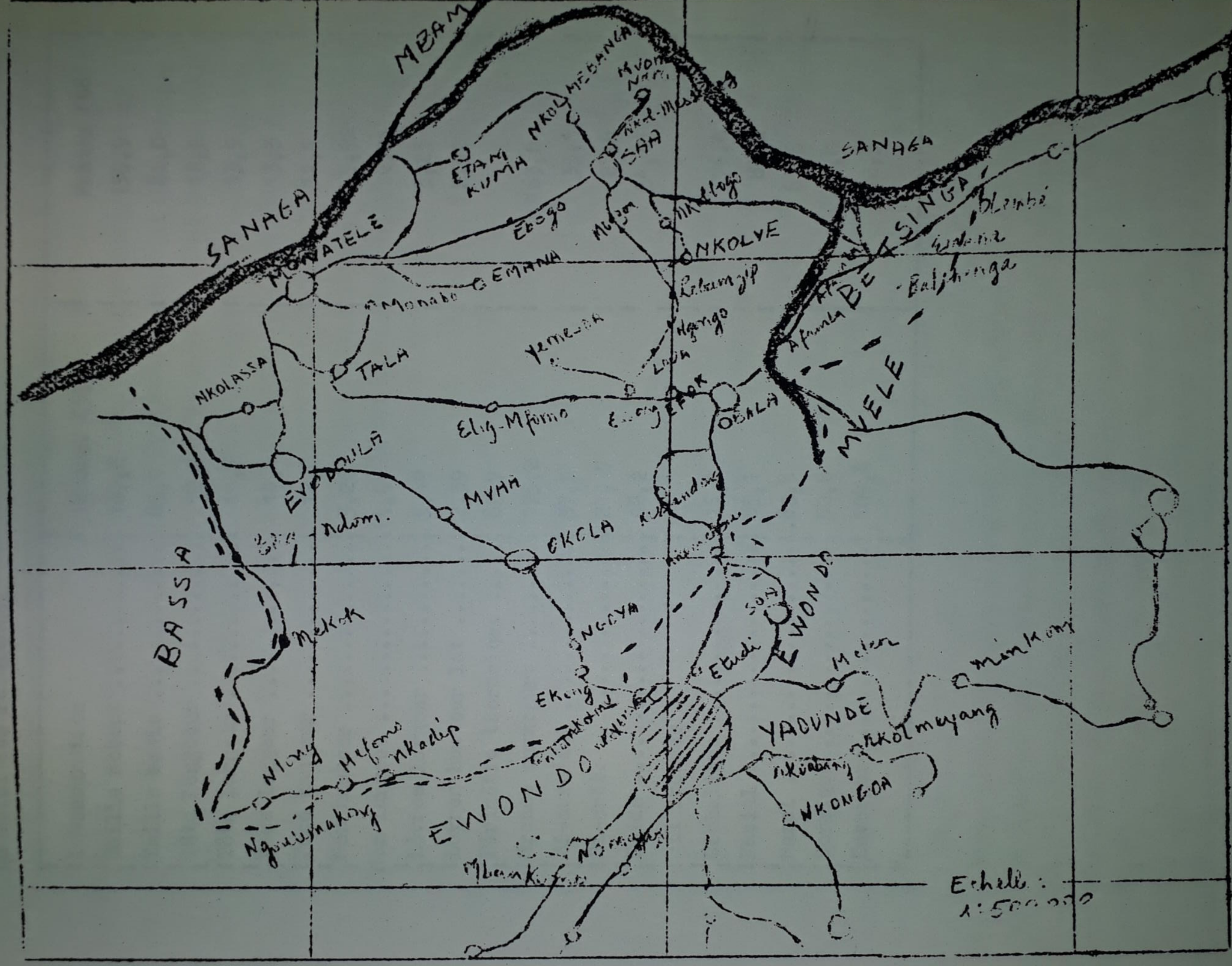
III Les Hommes

Les Eton sont au nombre d'environ 160.000, ce qui donne une densité moyenne de 55 habitants au Km2 . Ils forment donc la tribu la plus nombreuse du sous-groupe Beti. Leurs voisins sont au Nord : les Mangissa, les Sanaga et les Yambassa; à l'Ouest les Bassa; au Sud les Ewondo; à l'Est les Mvele.

Au point de vue physique, les Eton sont assez semblables au reste des tribus du groupe Beti. Comme l'ensemble des Pahouins, ils sont de taille sur-moyenne; par ailleurs, la plupart sont mésocéphales et platyrhiniens. On a enfin noté chez-eux l'absence d'apport évident de sang étranger : Namite, Sémite, Hottentot ou négrille. La formule sanguine établie par le Dr Georges Olivier sur 217 sujets, est la suivante(1) :

---

(1) Dr Olivier G: Documents anthropométriques pour servir à l'étude des principales populations du Sud-Cameroun. Bulletin de la Société d'Etudes Camerounaises n° 15-16, Sept-Déc 1946.



MBAM
SANAGA
MONATELE
ETAM KUMA
NKOLMEBANGA
SAA
Ebogo
EMANA
NKOLVE
Monabo
NKOLASSA
TALA
Elig-Mfomo
OBALA
EVODOULA
MVAA
OKOLA
BASSA
Mekok
NGOYA
Ekong
BETSINGA
MVELE
Afanda
Baljikinga
SOA
EWONDO
Etudi
Melen
minkom
YAOUNDE
Nkolmeyang
NKONGOA
Nlong
Mefomo
Nkadip
Ngoulemakong
Echelle :

O= 55,7%; A= 13,8%; B=17,5%; AB=12,9% indice : 0,878

le même Dr Georges Olivier a effectué des mensurations sur les Eton en voici les résultats.

I Mensuration	Hommes (53)	Femmes (48)
Taille debout	167,8	159,9
Taille assis	85,9	82,0
Tête longueur	19,3	18,2
Tête largeur	14,7	13,9
Face largeur	14,1	13,3
Face hauteur	12,0	11,1
Nez hauteur	5,26	4,92
Nez largeur	4,41	4,01
Lèvres largeur	5,49	5,25
Lèvres hauteur lat	2,39	2,52
Périmètre thoracique	82,7	
Grande envergure	175,2	163,6
Bi-acromial	37,5	35,1
Bi-crête	24, 7	25,4
Poids	58,2	54,0
II Indices		
Céphalique	76,2	76,4
Facial	85,1	84,2
Nasal	83,8	81,6
Cormique	50,8	51,0
Envergure	104,4	102,3

CHAPITRE III

L'HISTOIRE DES ETON.

I LE CONTEXTE GENERAL : PROTOHISTOIRE DES PAHOUINS.

A - L'Actuel territoire des Pahouins avant leur arrivée.

En dehors des Pygmées(1) qui sont à considérer comme les premiers occupants de la région, le Gabon, ainsi que l'a établi l'ethnologue Avelot(2), a été primitivement peuplé par deux grands courants de peuples : - les Ambou, comme les désignaient les auteurs anciens; venant du Nord, ils auraient achevé leur migration vers la région bien avant le XIIe siècle et seraient parvenus jusqu'à Kouilu-Niari; parmi ces Ambou, on compte principalement les Shekyani, les Douala, les Apindi, les Ivora, les Okanda, les Bakota, les Eshira ...
- L'autre courant était venu du Sud, par la vallée du KOwango; on lui attribue la fondation de l'Empire du Congo qui, s'étendant de plus en plus jusqu'à atteindre l'estuaire du Gabon, avait absorbé les Ambou. Dans ce second courant, on compte les Bawili, les Ka-Kongo, les Mayumbe, les Ba-Yaka, les Kabinda, Les Ba-Kongo(Basoundi et Buendé) les Bakoumi.

Aux environs de 1840, au terme d'une migration commencée à la fin du XVIIIe siècle, apparaissent au Nord du Gabon les avant-gardes de l'invasion d'une tribu inconnue. Les traitants gabonais qui en rapportèrent la nouvelle aux comptoirs de l'Estuaire les dénomment

---

1 - Les Pygmées(ou Baggielli) connus sous le nom de Babinga(hommes à la sagaie) par les Dzimou, sous celui de Baiagga par les Fang, et sous celui de Bekoé ou d'Akoa par les gens de la côte, occupaient autrefois le continent africain dans son ensemble; refoulés dans la forêt par les vagues d'envahisseurs, ils ne se rencontrent plus maintenant au Cameroun que dans les zones forestières du Sud et du Sud-Est; quelques groupes habitent la savane dans la haute vallée du Mbam.

2 - Avelot R. Recherches sur l'histoire des migrations dans le bassin de l'Ogooué, P 51 et "Bulletin et mémoire de la société d'anthropologie de Paris", 5e édition 1909.

"Mpangwen"; le terme déformé sur les lèvres européennes, devient "Pahouin" ou "Pamue". Il s'agit donc d'une dénomination impropre car le groupe en question, non seulement ne l'avait jamais employé pour se désigner soi-même, mais encore aux dires du Père Trilles, le trouvait injurieux parce que synonyme de sauvage. Il n'existe du reste aucun terme africain désignant l'ensemble ethnique constitué par les sous-groupes Beti, Boulou et Fang. De la sorte, le terme "Pahouin" bien qu'inapproprié, est très commode et a d'ailleurs déja acquis droit de cité dans les travaux ethnographiques; en effet, bon nombre d'auteurs l'ont utilisé, en particulier Tessemann, Mme J. Dugast, Largeau, Alexandre et Binet ... Quant au groupe lui-même, du moins la partie qui habite le Gabon, il se donne le nom de "Fang", qui est la simplification de "Mfang".

L'autre partie du groupe pahouin, celle qui habite le Cameroun, et qui, en plus de FANG est constituée principalement par le Boulou et les Beti, devait occuper plus tardivement son actuel habitat. Au moment où ils arrivent dans cette région au Sud de la Sanaga et du Nyong, ces derniers trouvent sur place un certain nombre de populations qui s'étaient installées depuis fort longtemps dans cette forêt du Sud-Cameroun. Parmi ces populations il y a principalement :

- Les Oloa; D'après E. Mohammadou, ces Oloa dont dérivent des groupes comme les Douala, les BAKOTA ET LEs Ngala, représenteraient un vestige de la première invasion Bantou, issue du Nord-Est. Ils vivaient de la chasse et de la cueillette.(1)

Les Maka et les Mvoumbo(que les Boulou appellent Ngoumba et les Beti les Mekouk; nous avons parlé d'eux plus haut).

Les Bassa et les Bakoko. Ils auraient occupé le Sud-Cameroun à peu près à la même époque que les Maka. On se pose un certain nombre de questions sur ces deux groupes; c'est d'abord au sujet de la spécificité ethnique des Bakoko par rapport aux Bassa; les Bakoko

---

1 - E. Mohammadou " A travers l'histoire des Eton, la traversée de la Sanaga" in Cameroon Tribune, n°579, P 2 (1976).

ne seraient-ils qu'une branche des Bassa,ou bien Bassa et Bakoko sont-ils essentiellement différents?Ensuite,quels sont les rapports de parenté de ces deux groupes avec les groupes voisins?Bassa etBaso (1) seraient apparentés?Les Bakoko seraient-ils des Beti?A l'heure actuelle,on n'a pas encore pu donner à ces questions des réponses définitives.Ce qui est sûr,c'est que Bassa et Bakoko habitaient,à une époque lointaine,dans la zone de la moyenne-Sanaga,c'est-à-dire dans les régions d'Obala,Yaoundé,Ngoulmakong, Mbalmayo,Ebolowa.D'où étaient-ils venus?Dans leurs traditions,les Bassa, tout comme les Bakoko,déclarent venir de "Pitiou Ngog Li tupa"(colline de peine).Ils se présentent cet endroit comme un défilé compris des rochers puissants et des montagnes élevées;ce défilé avait la particularité d'être très étroit;aussi tous ceux qui avaient une grosse tête ne pouvaient y passer;ils devaient donc chercher une autre route:c'est là que vient la formation des races (2).

A une époque assez lointaine,Bassa et Bakoko furent chassés de cet habitat de la moyenne Sanaga et s'installèrent dans le bas-pays:les Bakoko dans la région côtière,étirés en une bande peu profonde et discontinue du Nord au Sud;les Bassa à l'intérieur du pays par rapport aux Bakoko.A quelle époque remonte cette migration?On ne le sait pas avec certitude;tout ce qui est permis d'affirmer,c'est qu'elle est ancienne,car les Douala lors de leur migration,trouvent ces deux peuples déjà installés sur la côte.Aussi lorsque les Beti,au terme de leur migration,arrivent dans cette région du Sud de la Sanaga,ils la trouvent à peu près vide d'hommes,si l'on excepte des petits groupes comme les Maka et les Djem dont ils repoussent une partie vers la côte.

D'où venait l'ensemble du groupe Pahouin et comment s'effectuèrent sa migration et son installation dans les diverses régions de son actuel territoire?

---

(1)Les Baso habitaient primitivement avec toutle reste des Pahouins,au Nord du fleuve Sanaga.Protégés des grandes invasions par les Beti qui reçurent de front le choc de l'arrivée des Pahouins,ils se déplacèrent peu;ils occupent actuellement la région de Bafia et comprennent:les Banen, les Yambeta,les Lemande,les Yambassa,les Bafia,les Balom et les Djanti,ils sont environ 76.000 individus.

(2) Ce rocher bel et bien existant,est situé sur la rivière Lihua,entre N'gambé et Bafia;il mesure 400m de hauteur.

B. L'HABITAT DES PAHOUINS AVANT LEUR MIGRATION.

Au début du XIX° siècle, les Pahouins, comme nous l'avons dit, se fixent sur leur actuel territoire d'habitat, achevant ainsi une migration commencée environ un siècle plus tôt, en direction des côtes du Gabon. L'origine de cette migration, dont la localisation exacte de la région habitée par les Pahouins avant leur mouvement migratoire, demeure jusqu'à un certain point l'objet de controverses. Ce problème par ailleurs, revêt un double aspect: il porte d'abord d'abord bien sûr sur la détermination du territoire sur lequel habitaient les Pahouins au moment où, sous la poussée des Babouté, ils durent commencer leur mouvement migratoire en direction de la vallée de la Sanaga; mais il y a lieu aussi de s'interroger sur le berceau primitif du peuple Pahouin, c'est-à-dire le pays qui était celui des ancêtres derniers des Pahouins.

Diverses hypothèses ont été avancées pour résoudre ces deux problèmes; leur nombre prouve que le groupe Pahouins a autant intéressé qu'intrigué les chercheurs, fait qui est à mettre en étroite connexion avec la personnalité dont il a fait preuve (1). Ces hypothèses ont été élaborées par de nombreuses catégories de personnes: des missionnaires comme les
des administrateurs coloniaux comme:
R.P.Trilles, Bouchaud, Mgr Martrou...; des explorateurs comme Schweinfurth,
A.Cottes, M.Bertraut..
Poutrin, de Brazza...; des anthropologues enfin comme Avelot, Baumann, Alexandre...(2). Il est difficile de trouver en Afrique Centrale un groupe dont l'humanité ait intéressé et passionné au même dégré les observateurs étrangers.

Commençons maintenant à exposer ces hypothèses. La première du point de vue chronologique, et qui est par ailleurs celle qui eut le plus grand nombre de partisans, affirme l'origine septentrionale de l'ethnie pahouine. On pense que c'est le célèbre explorateur Schweinfurth qui fut le premier à la concevoir; pour Schweinfurth en effet, le point de départ de l'invasion pahouine se situe très à l'est, chez les Azandé, au sud du Bahr-el-Gazal. Le Dr Poutrin admit cette hypothèse en apparentant les Pahouins aux Mboutou et aux Azandé des hauts plateaux de l'Est-Africain.

Mais ce fut le R.P.Trilles, missionnaire français au Gabon, qui élabora la première véritable grande thèse sur l'origine des Pahouins. La première question qui le préoccupa dans le cadre de ce problème fut de déterminer la place de ce groupe ethnique au sein de l'ensemhe du monde

---

(1) cf. notre chapitre sur le caractère tribal Eton.

(2) A propos d'autres questions relatives à la connaissance des Pahouins, nous citerons de nombreux autres auteurs qui se sont intéressés à ce groupe.

négro-africain. D'après Trilles, si les Pahouins sont bien entendu des Bantoux, ce ne sont cependant pas des Bantou à part entière. Il écrit: "les Fang font partie de la grande famille bantoue, mais en constituent un des chaînons externes, ou, si l'on préfère, ils sont placés sur la limite qui sépare les Bantous de tous les Bantous"(1). Dans un autre ouvrage, le même auteur écrit: "Le Fang est le moins bantou de tous les Bantous. Jetés en vedette à une de leurs extrénités, véritables guerriers des Marches, opposant au progrès de l'islamisme leur bloc impénétrable, les Fang sont en des chaînons intermédiaires qui relient les races du Nil et de la Lybie aux races chamitiques proprement dites. Aussi, leurs moeurs et leurs coutumes participent-elles des uns et des autres"(2). On comprend dès lors ce que veut dire le P. Trilles: les Fang ne sont pas de purs Bantou; ils assurent plutôt la transition entre ces Bantou et les Soudanais, voire entre les Bantou et les Chamites.

Trilles aborde maintenant le problème du pays d'origine des Pahouins. Reprenant l'hypothèse de Schweinfurth, il le situe dans le Bar-el-Ghazal, c'est-à-dire dans le Haut-Nil, et précisément au Soudan. Il écrit ainsi: "Dans une étude parue jadis dans les "Missions Catholiques" et à laquelle on peut se reporter pour plus amples renseignements (...) nous avions conclu finalement que les Fang, à une époque reculée de leur histoire, habitaient probablement sur les plateaux et les vallées qui limitent à l'ouest le bassin du Barh-el-Ghazal; cette opinion concorde d'ailleurs avec ce que nous savons des Mambutu, auxquels les Fang sont unis, anthropologiquement parlant, d'une manière étroite"(3).

L'hypothèse de Trilles a été largement exploitée par tous ceux qui, après lui, se sont intéressés à l'humanité des Pahouins. Ces chercheurs et observateurs se sont divisés nettement en deux courants: l'un qui a souscrit entièrement, sans critique aucune, aux thèses du missionnaire, l'autre qui les a complètement rejetées.

Parmi les auteurs du premier courant, nous rencontrons d'abord le lieutenant R. Avelot; qualifiant de "raisonnable" l'hypothèse de Trilles, il s'accorde aussi avec ce dernier pour apparenter anthropologiquement les Pahouins aux Mombottou. Il écrit: "Le R.P. Trilles (...) plaçait le lieu d'origine des Pahouins sur les plateaux qui limitent à l'ouest le Bassin du Bahr-el-Ghazal; l'hypothèse est raisonnable: le nom de Bamvou, donné aux envahisseurs, fait penser aux Momvou du haut-Arouhini (Momvou, pluriel: Bemvou); de plus, les Pahouins sont unis aux Mombottou, anthropologiquement parlant, par

---

(1) R.P. Trilles, Le Totémisme chez les Fan, Bibliothèque Anthropos, 1972, p.19.

(2) H. Trilles: Quinze années chez les Fang. Desclée, 1972

(3) H. Trilles, Le Totémisme chez les Fang, p.114-115.

des liens étroits de parenté"(1). Par ailleurs, R. Avelot, laissant entendre qu'on ne sait pas l'itinéraire emprunté par les Pahouins depuis le Bahr-el-Ghazal, nous renseigne sur le lieu où se séparèrent les sous-groupes constitutifs du grand-groupe. Il écrit: "Le point Ekoumaza où a eu lieu la grande séparation est connu: il est situé près du confluent de la Kadei et de la Batouri (Haute Sangha), non loin du territoire des Fan-Dzem, (...) à la poignée de l'éventail formé par les trois itinéraires divergeants:

-à droite, les Dzoh ou Dzah, affluent de la Sangha

-au centre, la Womm (Benito), la Komm et le Ntem (branches origines du Campo), la Noya (Moumi) et l'Ebé (affluent de la Mondah").

Une vingtaine d'années plus tard, Deniker reprend le problème de l'origine des Pahouins et il le résoud exactement à la manière de Trilles et d'Avelot; il apporte cependant des données nouvelles susceptibles d'enrichir cette hypothèse: en effet, il fonde la nature de certains traits physiques et de certains modèles culturels Pahouins sur les croisements de ces Pahouins avec les Azandé, peuple originaire de cette même région qui est le berceau primitif des Pahouins Fang, c'est-à-dire le Soudan, près des sources du Nil, dans le Bahr-el-Ghazal. Deniker écrit: "les Fang, dont certains traits de moeurs (vêtements en écorce, couteaux de jet, etc...) et le type physique quand il n'a pas subi de mélanges (teint clair, nez poéminent, parfois aquilin; taille élévée, face allongée, etc...) rappelle les Sandé (2) ont émigré dans cette région tout récemment au début du siècle passé, venant du plateau qui sert de partage des eaux entre le Bahr-el-Ghazal et l'Ouellé (Avelot) où viennent les tribus Sandé"(3).

Enfin, tout récemment, le R.P. Bouchaud reprenait la même thèse. Dans son "Histoire et Géographie du Cameroun sous-mandat Français", il écrivait que les "Fang semblent être originaires de la région où se partagent les eaux du Nil et du Congo et être partis de là vers la mer, en migrations successives, qui les ont amenés, au début du siècle dernier, à leur habitat actuel dans le Sud-Cameroun et le Nord du Gabon" (4)

---

(1) R. Avelot. Recherches sur l'histoire des migrations dans le Bassin de l'Ogôoué et la religion littorale adjacente. Bulletin de géographie historique et descriptive, 1905, p. 380 - 381.

(1) R. Avelot, op. Cit. p. 381

(2) C'est-à-dire les Azandé

(3) J. Deniker. Les races et les peuples de la terre. Masson et Co, édit. Paris 1926, p. 568 - 569.

(4) J. Bouchaud, Histoire et Géographie du Cameroun sous-mandat Français, Imprimé par les Etablissements J. Wadsworth, Grange Printing Works. England 1944, p. 12.

Toujours dans le cadre général de l'hypothèse du P.Trilles,beaucoup d'observateurs ont été attentifs sur les ressemblances anthropologiques et culturelles entre les Pahouins et les peuples Nilotes ou Soudanaise.Déjà avant Trilles,Louis Vivien de Saint-Martin,écrivant en 1868 sur la région africaine de la zone équatoriale et de ses habitants,qualifiait les Pahouins de "race blanche africaine"(1)Elisée Rechs quant à lui apparente les Pahouins aux pillards Niam-Niam de l'Est-Africain,sur la base de ressemblances physiques et culturelles entre les deux groupes.Les traits qu'il retient sont:la couleur de la peau,la statue,l'attitude;la taille des dents en pointe et une même manière de tresser les cheveux en cadenettes et en nattes;l'usage des vêtements d'écorce et des herbes tintoriales;l'emploi, par le chef,de la dépouille de léopard comme vêtement et des mêmes fers de jet que chez les Niam-Niam;un goût prononcé pour les verroteries et les cauris en tant qu'ornements,l'emploi des mêmes chiens de chasse,le cannibalisme (12).Faisons enfin mention de Savorgnan de Brazza;Cet explorateur, pour qui les Pahouins représentaient pour la nation-mère Française le peuple colonial d'avenir,devait penser que ces Pahouins,de par leur origine, transcendaient la région et les peuples de l'Afrique équatoriale.Bien qu'il déclare "qu'aux yeux de l'Européen,tous les Noirs d'abord se ressemblent: face rappelant celle du singe,corps robuste,attaches fines,mollets hauts, mains dont la paume blanchâtre est repoussante à voir",il note cependant que les "Fangs sont grands,bien faits,beaucoup moins noirs que les naturels de la côte.A première vue,on trouve qu'ils diffèrent autant des nègres proprement dits par la stature,les traits de la barbe qu'ils s'éloignent des Européens par la couleur.Chez la femme comme chez l'homme;le front est large,découvert et bombé,le regard intelligent,les pommettes peu saillantes,le nez moins épaté et les lèvres moins épaisses que chez les nègres".(3)

Nous arrivons enfin,toujours à propos de l'hypothèse de Trilles, au dernier problème de savoir quel itinéraire avaient emprunté les Pahouins à partir de leur berceau primitif du Soudan.Les auteurs qui ont étudié ce

---

(1)Louis Vivien de St-Martin,Revue Géographique,in:le Tour du Monde,1er semestre 1868,2)colonne p.420.

(2)A propos du cannibalisme Pahouinx,cf notre chapitre sur le caractère ethnique Pahouin.

(3)P.Savorgnan de Brazza:Voyages dans l'Ouest Africain,in le Tour du Monde, 2° semestre 1887,Librairie Hachette et Co,Paris p. 293 et 315.

problème sont unanimes à déclarer que,partis du Bassin de Bahr-el-Ghazal, ont contourné la forêt équatoriale par le Nord,pour ensuite s'engager dans cette forêt à travers la vallée de la Sanaga.Ainsi M.Bertaut,qui apparente les Fang aux Mombottou,faisant ainsi d'eux des originaires de l'Est-Africain,écrit:"les émigrations pahouines viennent de l'Est,mais en contournant la forêt équatoriale par le Nord".(1)(2).De même,l'administration Française,dans son Rapport Annuel de 1923,réaffirme l'origine Soudanaise des Pahouins et indique l'itinéraire suivi par ce peuple depuis ce berceau primitif.On y lit:"Au cour de leur migration,ils (les Pahouins) ont d'abord atteint l'Oubangui,puis,ils se sont à nouveau dirigés vers le Nord,où ils se sont heurtés aux Foulbé,alors à l'apogée de leur puissance,qui les ont refoulés vers le Sud et les ont poursuivis jusqu'à la lisière de la grande forêt"(2)

Cette hypothèse qui assigne une origine septentrionale au groupe Pahouin et lui fait suivre un itinéraire qui contourne la grande forêt équatoriale par le Nord,a été l'objet de vives critiques.Parmi ces critiques, à vrai dire nombreuses,il convient de citer d'abord celles de Mgr Martrou, missionnaire Français au Gabon comme le R.P.Trilles,et qui observa aussi attentivement les Pahouins.Pour Mgr Martrou,l'on ne saurait prétendre connaître avec certitude l'origine du groupe Pahouin;le problème nous échappera à tout jamais.Au lieu donc de se perdre en conjectures et en hypothèses, il faut simplement et modestement s'en remettre à la légende actuelle du groupe.Or cette légende situe l'origine des Pahouins au delà des sources du Ntem et de l'Ivindo.Le missionnaire écrit:"Qu'il suffise de constater que nous pouvons considérer comme lieu d'origine de ces tribus nomades,entre le 2° et le 3° de latitude Nord,la région qui s'étend entre le 10° et le 12° de longitude Est ~~xxx~~ au-delà des sources du Ntem et de l'Ivindo.C'est là que la légende place le célèbre "adzap" (Tieghemella africana),arbre immense poussé au fond d'un vol étroit et ne laissant aucun passage ni à droite,ni à gauche".(3).Cette modestie dont fait preuve Mgr Martrou se retrouve intégralement chez G.Bruel à propos du même problème.Ce dernier,dans sa "France Equatoriale Africaine" écrit:"nous croyons que l'on ne saurait re-

---

(1)Ce fait ne semble-t-il pas expliquer la présence de tribus de langue bantoue entre le Nord-Cameroun et la forêt équatoriale,tels les Bafoum,les Yangafouk,les Tsinga?

Maurice Bertaut,le droit coutumier des Boulou.Monographie d'une tribu du Sud-Cameroun.Les éditions Donat-Mon chrétien.F.Lovitou et Co, Paris 1935,p.39.

(2)Rapport annuel du gouvernement français sur l'administration sous-mandat des territoires du Cameroun,pour l'année 1923,Imprimerie Lachure,Paris p.103.

(3)M.L.Martrou:"La langue Fan et ses dialectes,journal de la Société des Africanistes,T.6,1936,p.206.

monter très haut dans l'histoire des migrations des Fang, et qu'il faut se contenter d'admettre comme vraisemblable qu'au début du XIX° siècle, les Fang, que nous trouvons actuellement dans l'ouest de la Livindo et dans le Bas-Ogooué, se trouvaient dans la région de la Kadeïet de la Haute Sanga, c'est-à-dire, la limite Nord de la Grande forêt, peu au Nord de la Doumé (habitée encore par les Moka, qui apparaissent bien appartenir au même groupe ethnique que les Fang) et qu'ils auraient été attaqués par les Foulbé, qui envahirent l'Adamaoua, soit en 1815 (Barth), soit en 1826 (Mizon)"(1).

A lire donc Martrou et Bruel, on ne se rend compte qu'ils ne contestent nullement Trilles et Avelot sur la question du lieu de séparation des Fang. Par ailleurs, ils ne contredisent même pas ces derniers sur leur hypothèse sur l'origine de l'habitat originel des Pahouins; ils se contentent de souligner l'obscurité irrémédiable qui enveloppe cette question, si bien qu'ils ne s'autorisent à parler que des origines immédiates du groupe.

En revanche, Baumann devait contester vigoureusement les thèses du P. Trilles. Dans son ouvrage écrit en collaboration avec D. Westermann "les peuples et les civilisations de l'Afrique", il invite le lecteur à rejeter purement et simplement les thèses du P. Trilles qu'il qualifie de " théories fantaisistes". D'après lui, il faut voir l'origine des Fang au niveau de la Sangha. Voila ce qu'il écrit: "Il nous faut mettre des bornes aux théories fantaisistes de Trilles, Largeau, Avelot etc.., qui les (les Fang) font venir du Soudan central et Oriental, et admettre qu'ils viennent de la haute Sangha, ce qui paraît conforme à leurs traditions"(2).

Cette condamnation des thèses de Trilles par H. Baumann, bien qu'elle se veuille nette et sans retour, n'est cependant, à y voir de plus près, qu'apparente. C'est qu'on retrouve, sous la plume de Baumann, quantité d'affirmations qui vont directement dans le sens des idées de Trilles sur l'origine orientale, c'est-à-dire soudanaise des Fang. Baumann part de cette idée que le monde bantou, loin de constituer un ensemble anthropologiquement homogène, se divise au contraire, depuis le Bas-Congo jusqu'au Nord du Lac Tanganyka, en deux blocs, par une ligne "qui sépare le Congo, purement équatoriale et forestière, du pays à savane limitrophe"(3). Dans la partie Nord

---

(1) G. Bruel: "La France Equatoriale Africaine. Larose édit. Paris 1935, p.279-182.

(2) Baumann et D. Westermann: "les peuples et les civilisations de l'Afrique. Suivi de: "Les langues et l'éducation. Payot, édit. 1962, p.201.

(3) H. Baumann. Op. cit. p.55.

de cette ligne, vivent des habitants paléo-négrides (1) qui trahissent un métissage étendu avec les pygmées et une assimilation aux conditions de la vie sylvaine". L'auteur continue: "les langues bantoues qu'ils parlent présentent des indices évidents de décadence et on a l'impression qu'un substrat soudanais n'a été que légèrement imprégné de Bantou. Le groupe mongo-koundo, dans la bouche du Congo, semble d'ailleurs du moins en ce qui concerne sa civilisation, n'être qu'une couche d'émigration venue tout récemment du Soudan. On peut en dire autant des Fang et de plusieurs autres tribus"(2). Mais Baumann continue à parler des Fang. Il dit encore à leur sujet: "les Fang sont des tribus d'un même peuple immigrées des régions du Nord-Est, d'origine soudanaise vraisemblablement, qui se sont fondues avec les anciens Bantous de la région; les sous-tribus conservent des traces des conditions diverses des croisements". Parlant enfin du cercle de civilisation du Nord-Congo (dans son livre, l'auteur distingue 27 cercles de civilisations africaines), celle qui inclut les Pahouins, l'auteur dit d'elle qu'il s'agit d'une zone forestière dont la civilisation à l'aspect pygmée a été transformée à une date assez récente par une invasion de tribus soudanaises"; au rang de celles-ci se classent, d'est en ouest, le momvou-lésé, le mangbetou, les Ngbandi, les Banda, les Bwaka. Mais il faut y ajouter les Fang: "Les tribus soudanaises sus-nommées que l'on rencontre aujourd'hui au Nord, sur l'orée de la forêt ne sont que les brisants les plus récents de la vague de migration permanente Nord-Sud de Soudanais. Beaucoup d'autres de ces immigrants ont abandonné leurs idiomes soudanais en faveur du Bantou; c'est ce qu'ont fait les Fang à l'ouest et les Mongo-Koumdous au centre; malgré cela, leur civilisation trahit par de multiples traits leur origine septentrionale". Baumann trouve d'ailleurs chez les Ewondos un modèle vestimentaire qui ne peut être que d'origine soudanaise: il s'agit de l'étui à pénis, qui fait partie de "ces objets qui n'appartiennent pas au cercle et se rattachent au moyen de protection similaires du Soudan Central" (3)

On voit donc à travers tout ceci que H. Baumann, loin de "mettre des bornes aux théories fantaisistes" de Trilles, les appuie au contraire de la plus belle façon.

Mentionnons enfin P. Alexandre, qui s'est plu lui aussi à étudier les Fang et dont les travaux sont plus récents(4). Cet auteur qualifie de

---

(1) Le terme de paleo-négride (ou paléo-africain) désigne un ensemble de population relativement archaïques et installées très anciennement sur le continent (Négrilles, Khoi-San (Hottentots et Boschimans), Damaras, Hereros).

(2) H. Baumann op.cit.p.60.

(3) H. Baumann op.cit.p.208.

(4) Son premier grand ouvrage sur les Pahouins: "le groupe dit Pahouin" écrit en collaboration avec J. Binet, date de 1958.

romantiques les thèses de Trilles et d'Avelot relatives aux origines dernières des Pahouins; il y voit l'effet de cet élan romantique qui, au XIX° siècle, se plaisait à ramener tous les faits culturels à l'Egypte ancienne (1). Par ailleurs, P. Alexandre partage la modestie et la prudence de L. Martrou et G. Bruel pour ce qui est de retrouver l'habitat primordial des Pahouins. La seule certitude qu'on peut avoir, d'après lui, sur l'histoire de ce groupe est celle qui atrait à son habitat d'avant l'éclatement du groupe. A ce sujet, la tradition orale nous informe que l'origine de la migration se situe en savane. L'auteur écrit: "Un ensemble de points concrets demeurent (...) acquis, recoupés par certaines traditions orales encore vivantes: l'origine de la migration se situe en savane, dans la direction du Nord-est, dans un pays montagneux, pourvu de lacs et de marais, et où se sont produites des incursions hostiles d'un peuple "rouge"; la séparation des cinq, ou sept, ou trois lignages originels s'est produite après l'exode initial, à la fin de la période légendaire; c'est après cette séparation que les détails géographiques deviennent précis"(2). Abordant cependant, malgré les réserves émises au départ, le problème des origines primordiales des Pahouins, P. Alexandre écrit que ces détails permettent de penser que si le point de départ de la migration se trouve ainsi à l'est, le vrai berceau des Pahouins semble être, non point le Soudan, ni l'Egypte, mais la vallée du Congo; c'est donc à partir de celle-ci que le groupe aurait essaimé en direction du Nord-Est, via l'axe de la Sangha; car "il apparaît très vraisemblable, sinon certain, que notre groupe est venu d'une région montagneuse située au Nord-est de son habitat actuel, probablement l'est de l'Adamaoua. Il est possible que ses ancêtres, ou certains d'entre eux, y aient été conduits par une migration venue du Sud-Est, suivant l'axe général de la vallée de la Sangha jusqu'à ses, peut-être en provenance de la vallée du Congo: c'est là l'extrême limite des hypothèses admissibles en l'état actuel de nos connaissances"(3).

Nous avons ainsi passé en revue les principales thèses avancées au sujet de l'origine des Pahouins. Que pouvons-nous conclure de tout cela? L'hypothèse du P. Trilles(4) qui a inspiré tant d'auteurs et en a influencé

1) C'est par exemple le cas du "délire logique" de l'hyper-diffusionnisme d'Eliot-Smith; cet auteur affirme en 1928 que la civilisation n'avait pu naître qu'à la suite d'un concours de circonstances exceptionnelles en Egypte il y a 4000 ans, et que de telles circonstances n'ayant pu se représenter, c'est à partir de l'Egypte que la civilisation se répandit dans le monde.

(2) P. Alexandre: Proto-histoire du groupe beti-bulu-fang: essai de synthèse provisoire. Cahier d'Etudes Africaines, 20, vol V, 1965, 4° cahier, p535.

(3) P. Alexandre, op. cit. p. 536.

(4) Cette hypothèse de Trilles, si nous la rejetons, nous oblige tout de même à soulever un problème: celui du sens de ressemblances entre certains modèles culturels Pahouins et ceux de l'ancienne Egypte.

d'autres,apparaît,de toute évidence,comme devant être rejetée;par ailleurs,l'on ne saurait contenter des réserves émises par Mgr Martrou et Bruel quant à la possibilité d'atteindre quelque vérité sur ce problème; la position de ces auteurs revient en fait à décourager la recherche.Enfin,pour ce qui est des thèses de P.Alexandre,nous devons reconnaître tout d'abord qu'elles sont vraisemblables;mais cette vraisemblance,nous aimerions la fonder sur autre que sur la seule tradition orale,comme semble le faire l'auteur.En considérant en effet l'histoire générale et les mouvements des populations de ces régions du nord et du sud de la Sanaga, il est permis de dépasser le niveau de certitude autorisé par les légendes pour prétendre à un dégré supérieur de certitude.Or,les deux approches que nous venons de mentionner permettent d'établir que la zone par excellence d'habitat primitif de la plupart des groupes qui ont émigré vers le Sud et l'Ouest du Cameroun se trouvait sur le haut-plateau central,à l'est du 11° de longitude,au Nord de la Sanaga (1).

Dans cette région habitait un ensemble de groupes que l'on appelait Beti ou Bati (2);à côté de ceux-ci,à l'ouest,vivaient les Baso. Il est difficile de définir avec certitude les limites anciennes des territoires de ces groupes;en effet,ces derniers avaient fréquemment subi les assauts d'invasions qui les bousculaient de leur territoire,les bouleversaient dans leur composition tribale et les poussaient à se heurter aux groupes voisins.Aussi se mélangeaient-ils avec ceux-ci ou se laissaient-ils absorber par les envahisseurs.Non loin de ces deux groupes,comme le laissent croire les premières traditions recueillies par les Allemands, vivaient les Bassa et les Bakoko dont il a été question plus haut,et qui partirent de cette région à une époque fort ancienne pour descendre vers le sud de la Sanaga.Différent de ces Beti,le groupe proprement et originellement Pahouin serait venu de la haute Sanaga;au terme d'une serie de migrations successives vers l'Est,et évitant la grande forêt équatoriale qu'ils contournèrent vers le Nord,les Pahouins déferlèrent sur l'Adamaoua par la vallée de Lom.Les guerres de conquête que menaient à cette époque les Foulbé dans leur royaume de Sokoto,ou plus exactement les contre-coups de ces guerres,furent à l'origine de la dernière migration pahouine qui entraîna dans son sillage une bonne partie des Beti.Que se passa-t-il?

La mise en route de la migration pahouine.

On s'accorde à affirmer que les tout premiers occupants du Nord-Cameroun furent les Sao qui,venant de l'Est (3),habitaient,entre le V° et le X° siècle,dans l'extrême nord du territoire,sur les rives du Logone, puis au Chari.A ce qu'il semble,ces Sao avaient été un peuple puissant, original et créateur.Mais leurs descendants devaient s'aba- ...à suivre)

---

(1) Certes,il demeure le problème de retrouver les origines dernières des Pahouins,car selon toute vraisemblance,ils sont arrivés dans cette région au terme d'une migration à partir de leur berceau le plus primitif.Ce problème nécessite encore de longues recherches.

(2) Voir page: les diverses tribus que ce sous-groupe comporte.

(3) Du Soudan et du désert sans doute.

tardir et se métisser, au point de ne plus porter leur nom : en effet vers la fin du Moyen-Age, au XVe siècle, les Sao, qui se sont mêlés aux aborigènes de la vallée du Logone subissent l'invasion des Massa: ils fusionnent avec ces derniers et c'est de cet amalgame que naissent les Kotoko; les mêmes Massa, descendant plus bas, se mêlent aux Maya, ce qui donne la formation du groupe Mandara. De nouveaux groupes , qui provenaient de l'Ouest et du Sud-Ouest fusionnent à leur tour avec tous ces derniers et c'est de ces métissages que naissent les groupes que l'on rencontre à l'aube du XVIIIe siècle : les Goudé, Kapsiki, Mofou, Bana, Guisiga, Matakam. A cette même époque, on note la poussée vers la frontière-Est du pays, d'un certain nombre de groupes entreprenants dont principalement les Toupouri, Moudang, Mousgoum...

C'est aussi dans ce XVIIIe siècle que l'Islam, à partir du Nord, atteint ces populations. Ce fut d'abord sans bouleversement grave, car on ne note qu'une légère transformation de groupes déja différenciés, en particulier les Mandara et les Tokoto. Mais au XIXe siècle, ce fut l'invasion avec l'apparition des Foulbé; la présence de ces derniers dans le pays si elle devient conquête à partir de cette époque, remonte cependant à quelque deux siècles. En effet, depuis une époque fort lointaine, les Foulbé occupaient le bassin du Niger et étaient restés pendant une assez longue période sous la domination des Sultans du Songhaï et du Bornou.

Au XVIIIe siècle, ces Foulbé, qui n'étaient encore que de paisibles pasteurs nomades, et ne constituaient d'ailleurs pas un groupe compact, atteignent le Sud-Est du Bornou ainsi que les pays des Marghi et des Bali. Ils pénètrent ensuite au Nord-Cameroun en deux vagues et à des époques différentes. La première vague franchit le Logone et le Chari pour se fixer dans le Barguimi après environ IV siècle de séjour dans cette région, elle devait en être chassée par le Sultan, ce qui l'obligea à se replier sur la rive gauche du Logone. La deuxième vague, elle, pénètra au Cameroun en remontant le lit du Yatseram, mais en se divisant dans la suite en trois colonnes. La première colonne pénétra par le Nord-Est entre Mora et Doulo et s'établit à Marba(1). La deuxième colonne pénétra par la vallée de la Bénoué et du Faro; la dernière passa par le col de POpolossom, vers les pays de Mao-Loué. De cette manière, à l'aube du XIXe siècle, la région du Nord-Cameroun était parsemée de familles Foulbé établies le long des vallées des rivières.

---

1 - Marba ou Mawa(Maroua) était alors la Capitale des Guissiga.

Dans la première moitié du XIXe siècle, les Foulbé, las de leur existence pacifique, entreprirent des guerres de conquête. Celles-ci débutèrent dans leur phase intensive avec un Modibo du nom de Othman dan Fodio (2). Né dans le Fouta Toro et pénétré de l'enseignement coranique, Dan Fodio prêche aux Foulbé la nécessité et l'urgence de la restauration de leur race. Il le fit tant et si bien qu'en 1802, il se souleva avec ses hommes contre le prince de Gober qu'il vainquit; s'étant emparé du Kébi, il fonda le royaume de Vorno et construisit Sokoto. Enhardi par ces succès, Dan Fodio envoya en 1808 contre le Bornou une troupe commandée par Gonni Moukrou. Celle-ci vainquit le sultan Ahmed, mais échoua devant le Cheik El Kami qui avait fondé la dynastie régnante du Bornou.

Les Foulbé étendirent bientôt la guerre de conquête dans le Mossi et l'Adamaoua. Othman Dan Fodio se choisit alors comme lieutenant Adama; Zélateur [illegible] de la foi musulmane, ce dernier avait prêché la guerre sainte dès 1809. Peu après, avec un certain nombre de lieutenants: Haman Galdo, Kalfou, Bouba Biroo de Mendif, Boubandjidda de Reï, Djobdi de Boundang, Haman Sambo... Adama entreprit une série de conquêtes. Lui-même vainquit les Batta et les Guidder; remontant vers le Nord et aidé par des Badaoua, il conquit Manoua et Mendif, repoussa les Toumaya, attaqua et vainquit le Sultan du Mandara à Doulo. Il entra encore avec son armée à Ribadu en 1839, à Joboldvo en 1838, fonda Yola en 1841 et y mourut en 1848.

De son côté, Hamman Galdo occupa Banyo en 1832, tandis que Hamman Sambo, parti de Tchamba avec son armée, fit le siège de la forteresse de Tibati qu'il enleva vers 1835. Bouba Biroo de Mendif appelé au Nord de Binder par les Badaoua, lutta contre les Toupouri ainsi que les Moundang et conquit Léré.

Après ces conquêtes, les Foulbé décidèrent d'étendre leur domination dans le Sud; c'est ainsi qu'ils constituèrent bientôt un Etat, le Bibémi, dans le territoire de Niam-Niam; plus au Sud encore devait apparaître rapidement un autre Etat, le Boubandjidda, en même temps qu'étaient conquis les territoires des Dama, des Dourou, des Mboum et des Lakka.

---

(1) Marba ou Mawa (Maroua) était alors la capitale des Guissiga.

(2) Cheikou Ousmanou.

Enfin le dernier courant de l'invasion Foulbé suivit le cours du Faro et les Foulbé s'installèrent à Tchamba; après avoir soumis les Mboum de Mama, ils s'étendirent jusqu'à Tibati sur l'emplacement du village Mboum de Belbé et fondèrent Ngaoundéré dont l'influence rayonna jusqu'à Bertoua.

Les guerres de conquête Foulbé amenèrent un bon nombre de populations des territoires envahis à s'enfuir et à se bousculer les unes les autres. C'est ainsi que les Babuté(ou Vouté), chassés du Bornou, s'enfuirent vers le Sud; ils furent bousculés par les Mboum qui s'ébranlaient à leur tour. Plus à l'Est, les Yangèro, devant la même invasion Foulbé, se dispersèrent et s'entrechoquèrent avec les Baya. Ces derniers à leur tour, rencontrèrent les Pahouins sur le Lom. Ces Pahouins occupèrent alors le haut-plateau où ils rencontrèrent les Baso et les Beti; mais ils ne purent y rester longtemps, car pressés à nouveau par les Babuté, ils se dirigèrent les uns vers le Sud-Ouest jusqu'au confluent du Mbam et de la Sanaga, les autres vers la Sanaga plus à l'Est; dans ce nouvel exode, ils emmenèrent avec eux, de gré ou de force, un bon nombre de Beti qu'ils avaient commencé à absorber; de cette manière, lorsqu'ils arrivent dans la région de la vallée de la Sanaga, les Pahouins sont grossis en particulier des Mangissa, des Mvele et d'une partie des Tsinga. C'est alors que commença un intense brassage des cultures pahouines et celle des groupes que les Pahouins avaient entraînés dans leur migration, brassage dont le résultat est qu'il est très difficile de nos jours de dire pour certaines de ces populations enveloppées par l'invasion pahouine, si elles étaient à l'origine Beti ou pahouines.

La traversée de la Sanaga et la diversification de la marche migratoire.

A une époque certainement antérieure à 1790, les Fang furent les premiers à se détacher du noyau commun. A ce que l'on pense, le mouvement migratoire Fang, à partir de ce point, aurait connu deux voies parallèles. Une fraction du groupe aurait suivi le cours de la Sanaga, jusque vers Ngambé(Babimbi) d'où repoussés par les Bassa, ils furent contraints de descendre vers Sakbayémé et de traverser le fleuve. L'autre fraction aurait franchi la Sanaga en amont, entre Nanga-Eboko et le confluent du Mbam, c'est-à-dire de part et d'autre des chutes de Nachtigal. Cette traversée, qui se fit par vagues successives, dut avoir lieu vers 1790; les Fang de cette seconde fraction pénètrèrent alors dans la forêt en suivant l'itinéraire le plus oriental, c'est-à-dire à travers l'ancien départe-

ment du haut-Nyong et l'Est du Dja-et-Lobo.

Arrivés dans la région de Bengbis(dans l'arrondissement de Sangmélima) les Fang se divisèrent en deux colonnes : une première colonne se dirigea vers le Sud pour pénétrer au Gabon suivant le cours du Dja; l'autre, composée de Ntoumou et des autres Fang, pénétra au Nord du Gabon suivant un axe qui forme à peu près la bissectrice entre le cours du Dja et celui du Nyong. Autour de 1830, Du Chaillu rencontre les Fang et les Ntoumou dans la région de Mitzick, tandis qu'en 1869, l'amiral de Langle signale leur présence au contact des factoreries du haut-Ogooué et de la Komo; en 1875, le marquis de Compiègne et Aloys Horn les rencontre à Lambaréné et dans les environs immédiats. Ils atteignent le bas-Ogooué en 1893 grâce à Brazza qui favorise leur progression vers les côtes. Leurrmarche se poursuit ensuite au ralenti, vers le Sud, à la hauteur de Ndjolé, et lè long de la côte, vers la lagune de Fernan Vaz.

Quant aux Boulou, il est certain qu'ils quittèrent la vallée de la Sanaga au moins un demi-siècle plus tard. En effet, au moment où on signale l'arrivée des premiers Fang au Gabon , une importante fraction du sous-groupe se trouve encore au bord de la Sanaga, entre les chutes de Nachtigal et les rapides de ? d'Eto-Bepka. Elle en sera délogée par les Beti qui franchissent le fleuve à ce moment-là. Les Boulou durent alors marcher suivant un axe approximatif initial Nanga-Ebogo-Akonolinga Sangmélima, dévié vers Kribi, en passant par Ebolowa. Mais ils devaient être arrêtés vers 1890 par les Allemands dans leur progression vers la côte, alors qu'ils avaient déja atteint le Sud-Est de Kribi, n'étant éloignés de cette localité que d'une trentaine de Km. Ce sont ces Boulou que les premiers explorateurs Allemands nomment les Mpangwé; parmi eux, ils en embauchent dix-huit réprésentants en 1887 pour découvrir et fonder Yaoundé(1). Enfin, entre 1885 et 1895, les Boulou devaient livrer une guerre, "l'Obam", aux Bané qui cherchaient également à gagner le Sud; C'est après cette guerre qu'ils se fixent définitivement sur leur actuel terriroire d'habitat.

Les Beti enfin avaient commencé par s'installer sur la rive droite de la Sanaga. Leur traversée du fleuve se situerait au milieu du XIXe

---

1 - Parmi ces réprésentants, on compte le jeune Samba qui était le domestique personnel de Kund.

siècle et il faut penser qu'elle se passa en deux temps; une première vague chassa les Boulou qui séjournaient encore de l'autre côté de la vallée de la Sanaga; cette première vague déferla sur les plateaux entre la Sanaga et le Nyong et s'établit peu à peu de la manière suivante :

- Les Mangissa et Batchenga au Sud-Est
- Les Ewondo à l'Est et au Sud-Est
- Les Yezoum au Nord-Est
- Les Bane au Sud-Est et au Sud.
- Les Eton au Nord-Ouest.

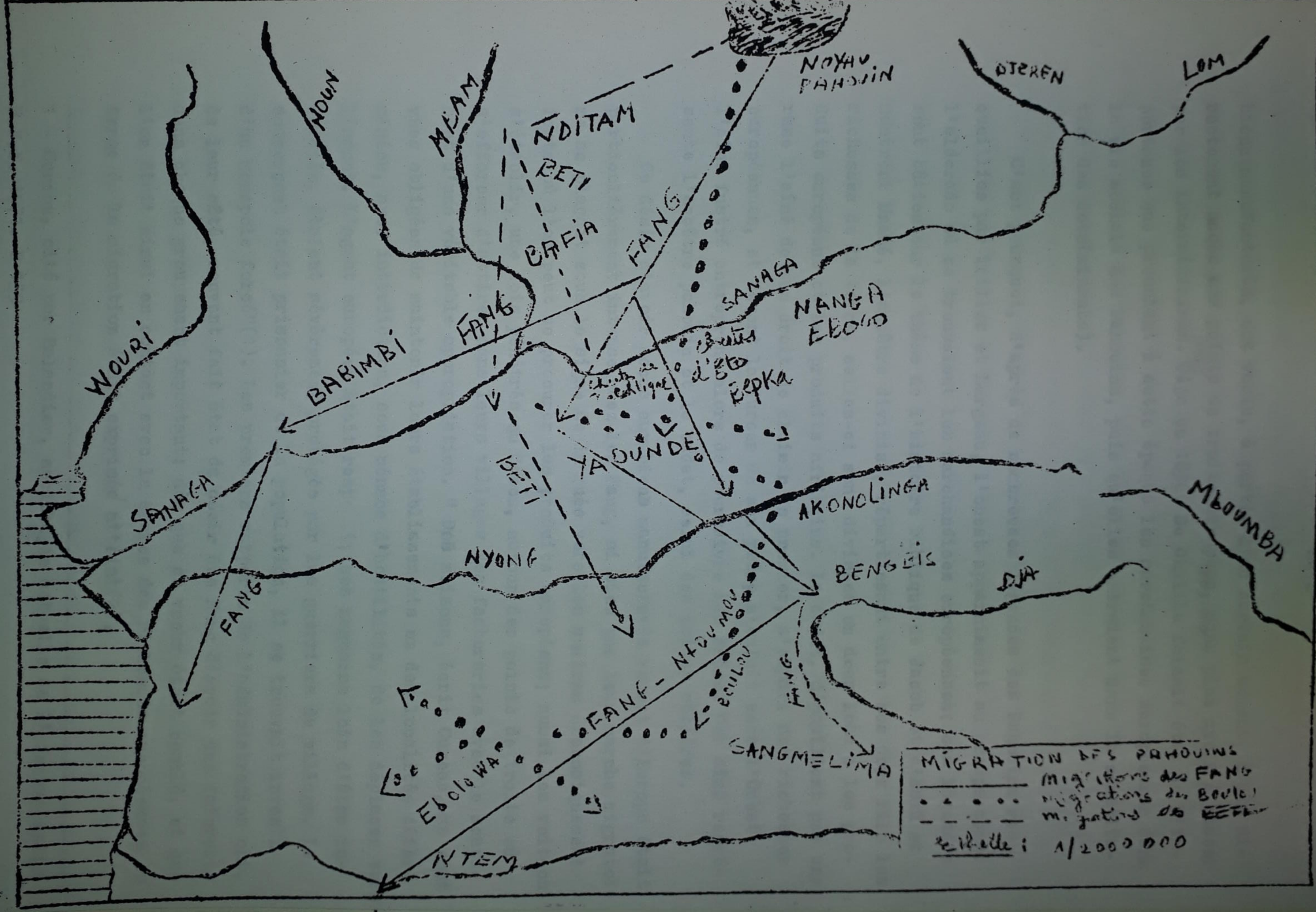
Quant à la deuxième vague, celle qui, de tous les migrants, franchit la Sanaga en dernier lieu, elle aurait été bloquée par les Beti qui l'avaient dévancée; déviant alors perpendiculairement ou obliquement à l'axe général de la migration, elle aurait progressé vers la mer par la rive gauche du Nyong, s'infiltrant entre les Bassa et les Ngoumba.

La marche migratoire des Pahouins

Dans le but de pénétrer davantage le passé et l'esprit de tout le groupe Pahouin afin de mieux appréhender les Eton, nous nous proposons d'étudier à présent de plus près le mouvement migratoire en lui-même. Quelles ont été ses motivations, dans quelles conditions et dans quel ordre s'effectuait-il?

1 - Les motivations de la migration Pahouine vers le Sud de la Sanaga.

S'il reste vrai que les ancêtres des Pahouins ont été chassés de leur habitat d'origine par l'invasion des Babouté, elle-même contrecoup des conquêtes paulles qui refoulaient les populations de la savane vers la forêt cela n'explique pas de soi ni que le groupe ait entrepris une marche migratoire d'une telle ampleur, ni que cette marche ait été orientée dans une direction clairement définie dès le départ. Or les Pahouins, ou du moins bon nombre d'entre leurs tribus, en traversant la Sanaga, en tendaient se diriger vers la mer, " mfa yą man". Ceci montre clairement que, si c'est la peur d'être massacré par un ennemi plus fort qui avait décidé les Pahouins à abandonner leur premier habitat c'est par contre les seules motivations économiques qui les avaient orientés durant toute la migration. C'est que les Pahouins, à la recherche des



NOYAU PAHOUIN
DJEREN
LOM
NOUN
MBAM
NDITAM
BETI
BAFIA
FANG
SANAGA
NANGA EBOKO
WOURI
BABIMBI
FANG
EPKA
YAOUNDE
BETI
SANAGA
AKONOLINGA
MBOUMBA
NYONG
BENGBIS
DJA
FANG
FANG-NTOUMOU
BOULOU
SANGMELIMA
EBOLOWA
NTEM
MIGRATION DES PAHOUINS
Echelle : 1/2000000

biens manufacturés, ont voulu, à partir d'un certain moment, avoir directement accès aux points de traite européen, sans plus avoir à passer par les intermédiaires. Déja en 1856, Du Chaillu faisait état de l'importance que prenaient à cette époque les marchandises européennes dans la vie sociale des Pahouins, puis qu'elles entraient dans la constitution des dots(minsuba).

C'est pourquoi, d'après de nombreuses légendes des Pahouins recueillies par Trilles et Largeau, l'ouest apparaissait au groupe comme l'eldorado où se trouvaient les marchandises européennes; ces légendes sont bâties sur le thème de l'histoire biblique de Jacob et d'Esaü et montrent Nzamé, l'ancêtre divinisé, répartissant entre ses deux fils les richesses de la terre, celles-ci sont divisées en deux lots : les produits européens et les produits africains. Le cadet, dépouillant par une ruse l'aîné de son droit de choisir le premier, s'empare des richesses européennes, et devant la fureur de son frère s'enfuit vers l'Ouest; l'aîné fustré entreprend alors de poursuivre son frère. Cet aîné représente l'ancêtre pahouin et le cadet, celui des tribus côtières.

Ce désir d'avoir accès aux biens manufacturés venant d'Europe était particulièrement intense chez les Fang, si bien que leur marche migratoire se plaçait sous le signe de la ruée vers les centres économiquement forts où l'on peut se procurer les produits européens; aussi les voit-on s'établir, une fois pénétrés au Gabon, autour des points de traite où s'efforcer d'attirer dans leurs villages des factoreries avec le sentiment d'une véritable appropriation. " Des maisons, écrit Cureau, se sont vues obligées de maintenir leurs établissements en des localités déterminées, avec interdiction, sous ménace d'hostilités, de les déplacer vers l'amont. L'agent européen était respecté; ses magasins loin d'être inquiétés, étaient sévèrement protégés par les guerriers du village. Le commerçant était prisonnier de la population, il se trouvait investi d'un monopole forcé"(1). Les premiers rapports de l'administration ont, de leur côté, souvent fait état du désir des Fang d'avoir une fatorerie dans chaque groupement important; dès que ce voeux était comblé, et que l'on était ainsi en contact avec la source des richesses européennes le terme de la migration était exprimée atteint(2).

---

1 - Cureau, cité par Balandier, sociologie actuelle de l'Afrique noire P.U.F. 1971. P 159

2 - Pour atteindre cette fin, les Fang d'abord, puis les Boulou, ont cherché à éliminer les intermédiaires commerciaux(Douala, Mpongoué Bassa ....)

Chez les Boulou, ce même désir d'avoir directement accès aux points de l'économie de traite existait aussi : c'est pourquoi, une importante fraction de la tribu, après la traversée de la Sanaga, se dirigea tout droit vers la mer, en direction de Batanga.

Ils atteignent cette région dans les années 1880 au plus tard, donc avant tous les autres migrants. Les Allemands, comme nous l'avons vu plus haut, s'opposeront à leur progression vers la côte mais cela n'empêchera pas les Boulou d'engager une guerre contre les Bané qui étaient mus par le même désir d'atteindre le Sud pour des raisons sans doute identiques. Il faut cependant noter que certaines autres fractions du sous-groupe Boulou semblent avoir été indifférentes à l'attrait de ces marchandises européennes. Il en est ainsi notamment de cette fraction qui, après la traversée de la Sanaga, s'installa sur la rive gauche du fleuve et qui ne devait partir de là qu'à la suite de l'invasion Beti.

Du côté des Beti enfin, "la version noble" des migrations Beti, comme l'écrit Laburthe-Tolra, veut qu'ils aient passé la Sanaga dans le but de chercher la mer, source de richesses (1). Mais il semble toutefois que les Beti désiraient ces biens européens(pagnes, fusils, alcools...) sans les avoir vus. Aussi n'en éprouvaient-ils vraiment pas un désir intense la preuve étant qu'ils ne voulurent pas continuer leur marche migratoire au delà du Sud-Cameroun.

De cette manière donc, ce furent les seules visées économiques qui avaient déterminé et l'ampleur et la direction de la migration Pahouine.

2 - Les conditions de la marche migratoire des Pahouins.

La progression des Pahouins, dont la vitesse était en moyenne de 10Km/an, se faisait par petits bonds, dans le cadre de petits groupements lignagers, villageois ou claniques, et selon un procédé qui l'a fait qualifier de migration " à saute-mouton". Une pénétration opérée dans des telles conditions ne pouvait donc qu'aboutir à la fragmentation et à la dispersion des unités claniques et familiales.

Par ailleurs, la marche migratoire des Pahouins se plaçait sous le signe de la conquête. UNe réputation de férocité et de terreur précédait les migrants et semait l'épouvante parmi les peuples qui se trouvaient sur la voie de leur parcours. Les premiers voyageurs les avaient décrits

---

1 - Laburthe-Tolra : " essai de synthèse sur l'histoire des populations dites Beti de la région de Minlaba(Sud Nyong)". Colloque international du C.N.R.S Paris 24-28 Septembre 1893.

comme des êtres presque surhumains sous leur plume, l'image qu'on était obligé de se faire des Pahouins était celle de géants à l'aspect redoutable; de leur côté, les traitants Gabonais qui avaient annoncé la nouvelle de l'arrivée dans le territoire des avant-gardes de ces envahisseurs, loin d'adoucir l'inquiétante renommée de la tribu en marche, la rendirent au contraire plus terrifiante encore, en même temps qu'ils la précisaient. Les Pahouins ne devenaient-ils pas sur leurs lèvres, des géants rouges, dotés d'un armement supérieur, féroces jusqu'à dévorer leurs prisonniers mâles, au lieu d'en faire des esclaves pour les vendre? Rien n'était épargné dans leur invasion : les femmes et les enfants des groupes vaincus étaient capturés et naturalisés pahouins, afin de fortifier et grossir le groupe des migrants. " Ils ont augmenté et devant eux bien des tribus ont disparu", écrivait à ce propos de P. Trilles.

Le même P. Trilles a laissé, sur les méthodes de conquête des Pahouins, une page significative, sinon du développement de leur esprit de combativité et du niveau de leur cruauté, mais du moins de ce que l'on pouvait penser à l'époque des moeurs de la nouvelle tribu. " Le procédé des Fang, écrit-il, est infaillible : trois, quatre, cinq familles se détachent un jour de la tribu, vont de l'avant et viennent démander l'hospitalité dans une tribu étrangère. Soit crainte soit coutume habituelle, on la leur accorde et à côté des autres cases, à une extrémité du village, ils élèvent en quelques heures un toit nouveau. Tout marche comme dans le passé : les immigrants vivent à l'écart, évitant les discussions en bons voisins. Et un jour un homme a disparu : on cherche des traces, plus empressés que tout autre, en tête sont les Fang. Vains efforts, l'homme reste introuvable. Le lendemain, c'est le tour d'un autre, puis d'un autre, puis d'un autre encore. Dans la forêt, sous la grande ramée ça et là, vous pourriez bien trouver quelques tibias, quelques fémurs, témoins silencieux d'un horrible festin. Mais qui? La forêt reste muette et les grands arbres ne dévoilent pas leur secret. La tribu s'emeut cependant; un seul parti lui reste à prendre, s'éloigner, abandonner ses cultures, son domaine antique elle part, va s'établir plus loin, et le Fang, un sourire narquois sur les lèvres, la regarde s'éloigner. La tribu va plus loin, mais plus loin elle trouve d'autres familles Fang. Un jour les hommes sont impuissants à défendre une population féminine devenue très nombreuse pour eux. Dans une [illegible], ils succombent; femmes et enfants deviennent la proie du ravisseur; une tribu a disparu, et plus nombreux , plus forts que jamais, les Fang reprennent leur marche en avant. Au sens strict au sens large, c'est l'incorporation de l'étranger.(1)

---

1 - R.P. Trilles "chez les Fang" in mission catholique, tome 30 Janvier Décembre 1898, P 53

Dans le même témoignage sur les moeurs pahouins, le P. Trilles nous montre enfin comment les Pahouins, féroces envers les tribus qu'ils voulaient déloger des territoires sur lesquels ils entendaient s'établir, n'étaient pas plus tendres envers les explorateurs coloniaux : " les rares explorateurs qui ont tenté de pénétrer chez-eu. se sont vus simplement exposés à servir d'étui à un vulgaire tourne-broche. Devant cette souriante alternative d'être mangés ou de partir au plus vite, ils n'ont point hésité". Dans le même ordre d'idées, Du Chaillu voyait dans les Pahouins "une race remuante et entreprenante qui s'efforce de prendre possession de tout le littoral".

Certes tout ce que nous venons de rapporter n'est pas à prendre au pied de la lettre. Une bonne partie de ces pratiques attribuées aux Pahouins relèvent de l'exagération sinon de la légende pure. D'abord, la taille physique des Pahouins n'avait rien d'extraordinaire, puis qu'elle se situait à la moyenne des Bantou. De plus la pénétration des migrants s'opérait le plus clair du temps plutôt sous le mode d'une infiltration diffuse avec de temps en temps des escarmouches, que sous celui de batailles rangées(1). Enfin contrairement aux témoignages d'un Père Trilles ou d'un Du Chaillu, les Pahouins, ni ne se mangeaient entre eux, ni ne mangeaient systématiquement les étrangers. Il s'agissait simplement d'une anthropophagie occasionnelle et magico-rituelle; seuls quelques prisonniers de guerre choisis parmi les guerriers les plus distingués étaient mangés. Cela se faisait du reste au cours des cérémonies rituelles d'où étaient exclus femmes et enfants et dont le but paraissait être, entre choses, de s'approprier magiquement les pouvoirs et les droits des vaincus. P. Alexandre précise même que cette anthropophagie guerrière se rencontrait surtout dans les franges géographiques du groupe et davantage dans le front d'invasion de l'avant-garde de la migration. L'anthropophagie criminelle au contraire, pratiquée par les seuls sorciers, était activement poursuivie et punie de mort parce qu'intestine et relevant des mêmes conceptions que l'anthropophagie guerrière. Enfin l'anthropophagie gastronomique, tout comme la consommation de la viande des autres anthropoïdes, faisait partie des interdits du groupe : la violation accidentelle ou due à une nécessité absolue, entraînait toujours une purification rituelle. Mais il n'en demeure pas moins cependant que les Pahouins, à la suite d'une marche migratoire, qui a duré plus d'un siècle et qui était orientée activement vers un but déterminé, devaient nécessairement entre-

1 - Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement, attendu que, pendant la marche migratoire, le groupe n'avançait pas en un front compact.

prendre une action conquérante et défensive. En effet, le souci constant et préoccupant de la survie du groupe et de l'augmentation de son volume démographique, la nécessité de trouver la subsistance dans un environnement toujours nouveau, et enfin le fait de vivre quotidiennement sur le qui-vive et sur le pied de guerre face aux tribus installées sur la voie du parcours de la migration et face à l'administration coloniale, cette existence de lutte menée à tout moment et sur les plans les plus divers ne pouvait que doter le groupe d'un esprit belliqueux, ingénieux et tenace. La vie sociale des Pahouins en a été marqué pour toujours, comme nous le montrerons amplement dans le chapitre relatif à la caractérologie ethniques des Pahouins.

Comment s'est manifestée d'une manière concrète, l'invasion pahouine? Pour ce qui est d'abord des Fang, il est certain que ces derniers, en pénétrant dans la forêt camerounaise du Sud de la Sanaga ont réfoulé, soit vers la mer, soit vers l'actuelle frontière orientale du pays, les principales tribus qu'ils trouvèrent sur place: Maka, Ngoumba et Kozimé. Par ailleurs, lorsqu'ils pénètrent au Gabon, les Fang descendent l'Ogooué pour accèder aux centres de traite établis sur le fleuve et aux comptoirs; ils repoussent alors les Bakélé(1) et s'imposent aux Galwa, aux Nkomi et aux Bapounou. Ils se heurtent d'un autre côté aux Oroungou qu'ils ne parviennent pas à évincer. Mais cela ne les empêche nullement d'essaimer en grand nombre le long de l'Ogooué. Enfin, à Libreville, les Fang submergent totalement les autochtones Mpongwé, qui deviennent une petite tribu disséminée ça et là au milieu du flot Fang.

Les Boulou de leur côté, nous l'avons vu, ont combattu et chassé de leur territoire les Maka et les Ndjem(2). Quant aux Beti enfin, il convient tout d'abord de noter qu'ils disposaient de la même suprématie militaire que les Fang, du fait qu'ils avaient maîtrisé depuis longtemps la métallurgie et l'agriculture. Toutefois, étant parmi les derniers à traverser la Sanaga, ils n'eurent à vrai dire pas l'occasion de déployer leur art militaire, attendu d'ailleurs qu'ils trouvèrent à peu près vide d'hommes la région des plateaux qu'ils occupèrent. Aussi les principaux incidents guerriers des Beti eurent lieu entre eux, lorsqu'il s'agit de

---

1 - Les Bakélé devront même à la suite de l'invasion Fang, abandonner l'Ogooué et Komo.

2 - Les mêmes Boulou, dans la guerre dite "Oban", empêchèrent les Bané de progresser vers le Sud du Pays.

se sédentariser au terme de la migration. C'est ainsi qu'ils chassèrent, en traversant la Sanaga, les Boulou qui avaient occupé aupabavant la rive gauche du fleuve; par ailleurs les Eton réfoulèrent vers les rives du Nyong les Bané qui avaient traversé la Sanaga après eux; ces mêmes Eton devaient aussi se heurter violemment aux Maguissa qu'ils trouvent déja installés sur la même rive gauche de la Sanaga; à l'issue de cette guerre Eton-Maguissa eut lieu un traité de paix qui scella l'alliance entre les deux tribus.

Il convient enfin de noter que, dans ce programme de conquêtes, le groupe pahouin ne remporta pas que des succès. C'est ainsi que les Fang qui avaient suivi les cours de la Sanaga, jusqu'à Ngambé, en furent chassés par les Bassa, ce qui les obligea à descendre vers Sakbayemé et à traverser le fleuve; les mêmes Fang, au Sud-Cameroun, subirent un échec militaire qui les obligea à reculer, ce qui constitua le contre-coup du réfoulement d'une partie de Ntoumou au Nord du Ntem.

Un autre phénomène qui marqua la marche migratoire des Pahouins fut ce que beaucoup d'auteurs ont appelé " la manie migratoire", phénomène observable en particulier chez les Fang; et qui est des incidences très visibles sur la structure sociale du groupe après sa sédentarisation. Tous les témoignages s'accordent à nous montrer que l'instabilité de ce peuple, à qui il fallait du mouvement, atteignait un dégré extraordinaire qui dépassait largement ce qu'on peut observer en fait de mobilité chez une tribu entière en migration. " Au reste, écrit le P. Trilles, les habitudes de ce peuple, quittant pour un motif quelconque le village où il s'est établi depuis quelques mois ou quelques années, peu impotte, rendent plus difficile encore une approximation réelle de leur population; la mort du chef, une épidemie, un ordre du féticheur ou plus simplement encore un emplacement paraissant plus favorable, des cultures épuisées, ou même cet instinot inné qui les pousse en avant, l'ennui d'être depuis longtemps à la même place et voilà un motif suffisant.".

C'est sans doute pondadant le Père Martrou qui a le mieux analysé ce nomadisme fang. Il explique que le phénomène obéissait d'abord à des raisons sociales : à la suite d'une guerre avec les villages environnants, devant l'hostilité d'une tribu puissante ou la menace de perception de l'impôt colonial, ou tout simplement pour des raisons superstitieuses, le village ou la famille abandonne le campement pour aller plus loin ensuite une agriculture extensive n'utilisant pas d'engrais exigeait une grande étendue de terrain; aussi après chaque récolte, il fallait pousser

plus loin avant dans la forêt à la recherche de terres encore intactes. Enfin, des incidents assez fréquents comme la dévastation soudaine des plantations par des troupeaux de Phacochères ou d'éléphants obligeaient malgré eux des villages à abandonner une région qui pouvait être fertile et giboyeuse.

Cette manie migratoire dont le groupe ne se départira pas après la sédentarisation, interferera avec d'autres facteurs psychologiques et des raisons historiques pour provoquer un immense bouleversement dans la structure sociale, bouleversement dramatique dont le groupe prendra une conscience telle qu'il instituera, dans le but d'y remédier, un mouvement de regroupement clanique.

Etudions enfin l'ordre dans lequel s'était effectuée la migration. Il faut noter tout d'abord à ce sujet, que la migration pahouine s'était déroulée, non selon un mouvement linéaire dirigé par un gouvernement sur structuré, mais dans un désordre extrême et dans le cadre de petits groupements familiaux, villageois ou claniques? Cette dissémination des divers groupements se compliquait en outre d'une progression à saute-mouton, de retours en arrières et de divers autres tourbillons qui expliquent l'enchevêtrement actuel. Aussi il est difficile de trouver dans le groupe Pahouin un groupement au-dessus des lignages qui couvre un territoire continu. On trouve plus généralement des parties de tribus, de clans et de sous-clans enclavées dans d'autres unités sociales hétérogènes. Ainsi, au niveau clanique, il existe chez les Tsinga un groupement appelé "Essele-Tsinga" dont les membres sont apparentés avec ceux du clan "Essele" de la tribu Eton, tous les rapports régis par la loi clanique. De même, l'on rencontre le clan Mvog-Kani chez les Mvele de la région d'Obala; les Menye-Noa, qui constituent un clan Manguissa de la région de Saa, se rencontrent encore à Kribi(où ils sont appelés Enoa); quant aux Batcheba, autre clan Manguissa, on en trouve une fraction dans le pays Mvog-Mbanga chez les Bané. Enfin les Benyagda, clan Eton, constitue une même famille clanique avec les Baaba Ewondo(les deux fractions claniques ne se marient pas entre elles) tandis que les Mbassila se rencontrent dans les pays Manguissa et au-délà du Nyong.

Par ailleurs, comme nous l'étudierons plus loin dans le sous-chapitre relatif à la traversée de la Sanaga, un bon nombre de Beti n'ont jamais traversé la Sanaga; de cette manière l'on trouve, sur la rive droite de la Sanaga, les fragments tribaux claniques et sous-claniques des groupements ayant émigré au Sud de la Sanaga.

Enfin, en étudiant de près l'épisode de la traversée de la Sanaga, nous essayerons d'établir l'ordre dans lequel les diverses tribus ont

traversé le fleuve et gagné sa rive gauche.

Voilà le contexte historique général à l'intérieur duquel il faut appréhender l'histoire des Eton.

II L'HISTOIRE PARTICULIERE DE LA TRIBU ETON.

A - Préliminaires méthodologiques.

Comme nous l'avons indiqué au début de cet ouvrage, il n'existe aucun document écrit sur le passé historique de la tribu Eton. De cette manière la seule méthode qui s'impose à tout chercheur voulant travailler ce chapitre est celle des enquêtes. A l'époque actuelle où nous vivons, cette méthode présente certaines garanties d'efficacité. En effet, comme nous venons de voir en étudiant la Proto-histoire de l'ensemble du groupe pahouin, la migration de ce dernier vient de prendre fin avec le début du siècle; de la sorte, beaucoup d'évenements, d'incidents, de détails de lieux et de temps sont encore conservés dans la mémoire d'un certain nombre de personnes, ne-fût-ce que pour en avoir entendu les récits faits par les générations qui les ont vécu.

Nous savons certes qu'il est de la nature de la tradition orale, en matière d'élaboration de l'histoire d'un groupe, de fabriquer cette dernière en fonction de ses fantaisies ou de son idéologie; de la sorte bien qu'elle s'inspire de l'histoire réelle, la mémoire collective simplifie, déforme, élague et mythifie le passé; elle se contente de quelques noms de personnages auréolés de mythes, de quelques dates ou de quelques lieux chargés de souvenirs. Nous ferons largement état de cet aspect de choses dans les pages qui vont suivreBien qu'il en soit ainsi, un travail de reconstruction de l'ensemble grâce notamment à la méthode de recoupement opérés sur la base des récits des généalogies, de la toponymie, de légendes tribales et des grandes lignes de l'histoire du groupe ethnique permet à coup sûr cependant d'aboutir à des résultats satisfaisants.

C'est cette méthode de recoupement que nous avons suivi. Les enquêtes que nous avons effectuées, en plusieurs endroits et auprès de nombreuses personnes susceptibles de connaître quelque chose du passé tribal du groupe, nous ont permis d'amasser quantité d'informations sur les principaux moments de l'histoire de la tribu : sa génèse, l'épisode de de la traversée de la Sanaga, les incidents liés à la sédentarisation, les premiers contacts avec l'administration coloniale et les missions

chrétiennes ... Mais par la force des choses, ces divers témoignages, en plus de leur caractère généralement sommaire, légendaire, vague et fragmentaire, présentaient un autre grave inconvénient, celui de ne jamais s'accorder entre eux. De la sorte, il s'est imposé à nous ce long et difficile travail de reconstruction de l'ensemble du passé du groupe, travail qui nous a conduit parfois, soit à faire état des lacunes qui subsisteront longtemps encore dans notre connaissance de l'histoire du groupe, soit à propos de certaines questions très controversées, à prendre des options que nous ne pouvions justifier pleinement. Dans ces conditions il est à peine besoin de faire remarquer qu'en entreprenant d'écrire ce chapitre, nous avons eu pleinement conscience de faire oeuvre de pionniers, ce qui nous a interdit de penser que nous pouvions atteindre des vérités objectives, claires, entières et définitives. L'histoire des Eton demande encore à être travaillée.

B . <u>La Génèse de la tribu Eton.</u>

L'objet de ce sous-chapitre est l'étude de la formation de la tribu Eton. Où et comment est née cette dernière? Cette question, on s'en doute, est fort délicate; déterminer leur origine est certainement le problème le plus difficile auquel achoppent la plupart des groupes humains. Comment assigner, d'une manière certaine, à un groupe donné, une origine locale, linguistique et culturelle précise, lorsqu'on sait que le passé de la plupart des groupes humains n'est fait de migrations, de mélanges ethniques, d'interactions linguistiques, d'éclatement des divers groupements dans la structure sociale interne et de luttes d'influence pour l'établissement des hégémonies culturelles, politique et économique? Le problème, déja si difficile en soit, apparaît encore plus compliqué lorsqu'il s'agit comme avec les Eton, d'un groupe ignorant traditionnellement l'écriture.

Est-il possible cependant de dire quelque chose sur la génèse tribale des Eton? On peut examiner cette question selon quatre points de vue : le point de vue de l'histoire générale du groupe pahouin, celui des récits généalogiques relatifs au même groupe, celui des thèses émises par les chercheurs et celui enfin du dire de la tribu Eton sur elle-même.

Du point de vue d'abord de l'histoire générale du groupe pahouin, l'on sait que les Eton, comme les autres tribus du compexe ethnique pahouin, sont venus du Nord de la Sanaga. Mais il se pose, pour les Eton en particulier, la question de savoir dans quel ensemble de popula-

tions ils étaient avant le mouvement

tions ils étaient intégrés avant le mouvement migratoire. Cette question, soulevée explicitement par J. Dugast, est la suivante : les Eton appartenaient-ils primitivement au groupe proprement et originellement Pahouin, dont les ancêtres(ou tout au moins certains d'entre eux), habitaient le plateau de l'Adamaoua au terme d'une migration en provenance du Sud-Est(probablement la vallée du Congo) et suivant l'axe général de la vallée de la Sangha jusqu'à ses sources? Ou bien faisaient-ils partie plutôt de l'ensemble Beti, qui vivait à côté des Baso sur le haut plateau central du Nord de la Sanaga?

S'il est difficile de donner à ce problème une réponse nette, on peut tout de même se basarder à émettre des hypothèses à ce sujet. Ainsi il se-semble qu'il faut écarter la théorie selon laquelle les Eton auraient été primitivement intégrés au groupe Pahouin originel. Les raisons en sont d'ordre historico-linguistique. Au point de vue linguistique tout d'abord, il ressort d'après la plus récente classification des langues bantu effectuée par Guthrie(1953), que le dialecte Eton est l'un des plus éloignés du Fang. En effet le groupe "Yaoundé-Fang", qui est côté A 70, se présente avec les divisions suivantes :

A 71 Eton
A 72 a Ewondo (Yaoundé)
b Mvele (Yezoum)
c Bakya (Bafia)
d Yangafek (Bavek, Bafuk)
A 73 Bebele-gbigbil(Bamvele, Bobili)
A 74 a Boulou
b Bane
A 75 Fang.

Certes, ces classements ne sont pas totalement satisfaisants. C'est ainsi que P. Alexandre fait remarquer que, bien que côté A 74 b, le Bane, à la fois pour des raisons théoriques et pratiques(changements sociaux), se rattache plutôt à l'Ewondo(A 72) qu'au Boulou(A 74 a). Mais pour ce qui est des Eton, il ne fait aucun doute que leur parler primitif était fort éloigné de la langue Fang. En effet, fait remarquer le même P. Alexandre, il était encore possible d'entendre, aux années 1962, les vieux Eton parler encore " Eton", langue qui paraît avoir beaucoup de traits plutôt A 60 que A 70(1).

---

1 - La côte A 60 désigne le groupe linguistique Sanaga.

Par ailleurs, tout porte à faire croire que les Eton étaient entièrement étrangers aux motivations économiques qui ont déterminé l'orientation et l'ampleur de la migration pahouine vers la forêt et les côtes au Sud de la Sanaga. En effet, non seulement aucun récit de la tradition orale des Eton ne fait allusion à ce désir d'avoir accès aux points de l'économie de traite, mais encore le peu d'empressement manifesté par la tribu de traverser la Sanaga et de s'éloigner des environs immédiats de la rive gauche du fleuve, est fait significatif; l'une des dernières tribus à avoir traversé le fleuve, ce qu'ils firent probablement malgré eux à la suite des menaces d'invasion des pillards Babouté et des hostilités avec les Yambassa(1), les Eton durent combattre les Manguissa qui avaient émigré avant eux, et les Bane qui venaient après eux pour occuper la vallée de la Sanaga.

De la sorte, il est convenable de penser que les Eton non seulement, ne faisaient pas partie, avant la marche migratoire, du groupe originellement pahouin, mais même auraient constitué une des franges les plus marginales des Beti, entraînées dans l'émigration provoquée par les contre-coups des guerres de conquête Foulbé. Aussi nous pensons que c'est au cours de la marche migratoire, et plus encore pendant l'établissement dans la région du confluent de la Sanaga et du Mbam, que les Eton, en se mêlant profondément aux autres Beti et aux Pahouins, commencèrent à être absorbés sur les plans culturel et linguistique, par ces derniers.

Passons maintenant du côté des récits généalogiques relatifs à l'ensemble du groupe pahouin. Il faut bien que de tels récits existent, car en tant qu'ethnie, le complexe pahouin est une entité socio-culturelle à laquelle tous les membres ont conscience d'appartenir. Si ceci est vrai pour toute ethnie, l'on peut cependant dire qu'il s'agit là d'un fait particulièrement net chez les Pahouins qui ont eu, plus d'un siècle durant, à se défendre en tant que groupe, tant devant le colonisateur que devant les autres groupes qui se trouvaient sur le parcours de leur migration ou qui ont formé leur voisinage après la sédentarisation.

En plus de cela et d'une façon plus explicite encore, la plupart des actions politiques menées par les Pahouins ont eu pour motivation essentiel le la revendication de la dignité historique d'une entité ethnique pahouine. Dans le cadre tout d'abord des Fang du Gabon, le mouvement de regroupement clanique a été une entreprise de reconstruction sociale d'une ampleur considérable. Lorsque l'initiative se fait jour, le désordre qui règne dans l'organisation sociale et les moeurs est alors extrême : les traditions son

---

1 - Bon nombre de légendes Eton le signalent.

altérées, les liens entre les fragments claniques sont obscurs, les limites entre clan et tribu sont mal déterminées, cette confusion règne jusqu'au système de dénomination des différents groupes de la structure sociale, puisque certains appellent clan ce que d'autres considèrent comme tribu. Le mouvement se propose de rémédier à cet état de choses en réorganisant la structure sociale selon un schéma emprunté aux Fang du Cameroun qui, ayant témoigné d'une grande stabilité à la faveur d'une sédentarisation plus rapide due à la culture de cacao, ont conservé la structure clanique originelle. Des groupements issus de cette reconstruction sociale instituent des réunions périodiques "bisulan" dont le but est, non seulement d'affirmer l'unité et la solidarité clanique, mais encore de réunir sous une même dénomination tribale le plus grand nombre possible de fragments ethniques. Bien plus encore, les Fang du Gabon eurent l'intention nette d'opérer la réunification de tous les Fang du Cameroun en une fédération de tribus ; de cette intention naît en 1948, la constitution d'une "Union tribale Ntem-Kribi". Pour soupçonner l'ampleur de ce mouvement clanique, il faut savoir qu'il réussit par ailleurs, en 1944-1945, à opérer la réforme des chefferies en faisant reconnaître des chefs de clan à l'interieur des unités administratives et qu'il eut raison de la "manie migratoire", parce qu'il permit à des villages entiers, sur un mot d'ordre qui exprimait une vraie mystique : " il vaut mieux être près de son frère que près de sa plantation", de se déplacer pour s'adjoindre à d'autres selon les affinités claniques.

D'un autre côté, le congrès Pahouin tenu à Mitzick du 26 au 28 février 1947, a dressé l'inventaire complet des maux qui frappent la société Fang; d'après ces travaux, il apparaît que l'éclatement des lignages et la dissémination de la population qui ont détruit l'unité politique normale, le clan, sont à la base de la crise de l'autorité, de la dénaturation du système politico-judiciaire et de leur corrollaire qui est la dégénérescence générale des moeurs. Aussi le congrès précipite le renouveau clanique et c'est pourquoi, la même année, se répand rapidement sous le nom de "Nsolomeyong"(réunification des groupements), un mouvement qui parcourt le Woleu-Ntem, l'Ogooué et la région de l'Ogooué-Ivindo.

Voilà le contexte historique de la prise de conscience par les Pahouins de l'unité ethnique de tout le groupe. Les récits des généalogies qui fleurissent à cette époque en portent tous l'empreinte. D'abord le mvett (?) des "Bon be-afiri Kara(les enfants de Afiri Kara) a pour but essentiel d'affirmer, face au colonisateur, aux ethnies voisines et sur des bases historiques, l'unité d'une entité ethnique supra-tribale formée par tous les Pahouins. Les remembrements opérés dans le cadre du mouvement de regroupement clanique sont justifiés ppar une pseudo-tradition qui reprend les gé-

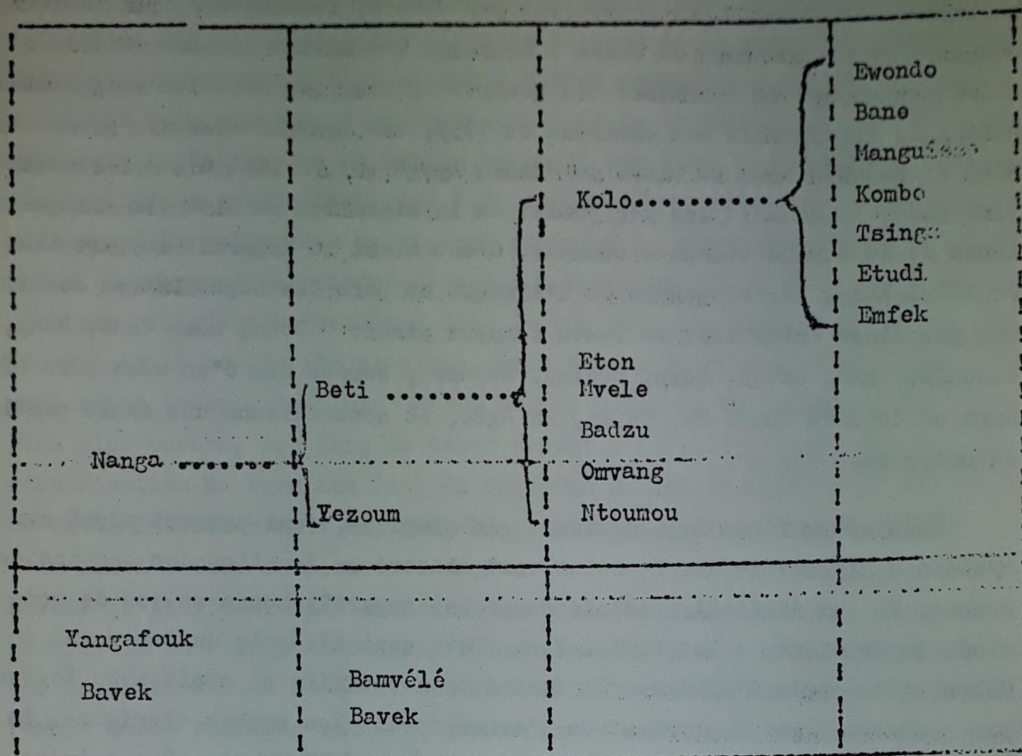
néalogies traditionnelles commençant par Mebo'o, le créateur, pour aboutir aux ancêtres fondateurs de clans : alorsque l'ancienne légende tribale ne citait aucun nom de fondateur des groupes tribaux que sont les Fang, Boulou, Beti ..., il apparaît aux environs de 1939, une nouvelle version propre aux Ndog et rédigée sous le titre de "Endam Ayog" qui, à côté d'un autre texte plus général, raconte les péripéties de la migration et cite les groupements issus de la souche ethnique commune. C'est ainsi qu'apparaît le personnage de Afiri-Kara, héros éponyme de l'Afrique et père des septancêtres des tribus pahouines actuelles; le texte conclut ainsi: " Donc, nous tous, Fang, Yaoundé, Okak, Mevou, Nden, Boulou, Ntoumou, sommes nés d'un même père Afiri-Kara et de Kara Kouba-Ta, Ta Ma, Ma Ngôo, et nous faisons une seule partie de notre race nègre".

Nous avons là un type de récit généalogique, qui prenant appui sur le mythe des migrations des Pahouins, est élaboré en fonction des besoins du moment. Le nom Afiri-Kara(espoir du crabe) apparaît comme un jeu de mots à visée impérialiste : les Boulou-Fang- Beti sont l'espoir du Cameroun, du Gabon et de toute l'Afrique. Il faut donc accueillir ce récit avec toutes les reserves dont il convient de s'armer devant les mythes d'origine. Le seul fait d'ailleurs de ces mythes idéologique assigne une même origine ethnique aux Fang et aux Beti suffit d'ailleurs pour susciter ces reserves. pour ce qui a trait à la tribu Eton, cette version du néo-mythe ne la cite pas nommément, pas plus d'ailleurs que les autres tribus du sous-groupe ethnique Beti. Yaoundé est pris ici, d'une manière fort inappropriée, comme un terme générique qui les renferme toutes. Du côté donc des récits généalogiques embrassant l'ensemble du groupe Pahouin, il n'y a rien à apprendre sur les Eton.

Si l'on se tourne vers les récits généalogiques du sous-groupe Beti l'on peut déja rencontrer les Eton cités explicitement. Ainsi, l'administrateur des colonies Cournarie, dans un essai sur les populations de la circonscription de Yaoundé(1933) a proposé sur la base de traditions reccueillies chez les Beti, une généalogie des Beti et de quelques autres tribus apparentées à ces derniers. L'auteur fait remonter à un ancêtre commun les Nanga(c'est-à-dire les Beti et les Yezoum) les Yangafouk et les Baveck.

Pour ce qui concerne les Beti, ces derniers, qui comprennent : les Kolo, les Eton, les Mvele, les Badzu, les Omvang et les Ntoumou, ont pour ancêtre commun Nti, fils de Nanga, lequel Nanga est aussi l'ancètre direct des Yezoum, les Kolo comprennent les subdivisions tribales suivantes : Ewondo, Bane, Tsinga, Etudi, Kombo, Emfek.

Voici la manière dont se présente ce tableau généalogique :



Que penser de cette généalogie qui se présente en même temps comme une classification? Le moins qu'on puisse en dire est qu'elle fort contestable. Au niveau d'abord de la classification, pourquoi ranger par exemple les Manguissa parmi les Kolo et les Omvang parmi les descendants directs de Nti? Ne conviendrait-il pas mieux de ranger les Manguissa aux côtés des Eton, puisqu'il s'agit-là de deux tribus qui s'attribuent dans une certaine mesure une histoire et une origine similaire? (1) Et les Omvang : n'est-il pas possible qu'ils appartiennent plutôt au groupe Maka(ou Ba-Kota)? Au point de vue de la généalogie, cette tradition est loin de faire l'unanimité. Elle ne s'accorde nullement avec les traditions intérieures de la tribu Eton et par ailleurs, pour un chercheur comme le P. Nekes(2), l'ancêtre des Beti serait plutôt un certain Owundu, et il y aurait un groupe Beticomposé des Yaoundé(?), Bane, Eton .... et un autre groupe différent composé des Mvele, Boulou

---

1 - D'après leurs traditions, les Manguissa s'appelaient autrefois "Eton-Ka"; par ailleurs, Eton et Manguissa prétendent avoir lutté contre les Yambassa-Bafia; et enfin les deux tribus ont suivi un même itinéraire dans leur marche migratoire.

2 - Nekes(R.P.H)Jaunde und seine Bewohner, in "Koloniale Rundschau" 1912 n°8 P. 468-474.

Yebekolo, Omvang et des Fang proprement dits. Enfin il n'y a rien, pensons-nous, qui autorise à soutenir que les diverses tribus pahouines actuelles sont toutes primitivement des groupes parents, en ce sens que les uns seraient descendus des autres ou que tous seraient issus d'un ancêtre commun. Il serait peut-être plus convenable de supposer, à l'origine, c'est-à-dire avant la migration, une poussière de petites tribus qui habitaient la région du Nord-Sanaga et qui ont été contraintes de l'abandonner en raison des contre-coups de l'invasion Foulbé. Dans leur exode, ces groupes se seraient entre-choqués, mélangés et absorbés d'où l'apparente unité d'origine actuelle.

Par ailleurs peut contribuer à la réfutation de la généalogie établie par Cournarie l'hypothèse de G. Olivier selon laquelle les groupes migrateurs du complexe pahouin auraient tiré leurs noms actuels d'incidents de voyage; c'est ainsi que les Kolo se seraient nourris d'escargots"Kolo", que les Eton se seraient arrêtés sous un arbre "Etondo", que les Mvele auraient mangé les champignons "mvel", et que les Betsinga auraient été rétenus au bord de la Sanaga par la présence de petits poissons comestibles "tsenga". Si cette hypothèse était justifiée, ne serait-ce pas une preuve de plus que les diverses tribus actuelles du complexe pahouin n'auraient pas formé toutes un groupe originel compact composé de groupements nettement délimités et dénommés?

Au point de vue donc des généalogies concernant le seul sous-groupe Beti, il semble qu'on ne puisse rien affirmer de certain sur l'origine des Eton. Mais que disent les Eton eux-mêmes sur l'origine de leur tribu? Ici il faut d'abord signaler un fait d'importance : les traditions Eton ne remontent pas plus loin qu'au séjour du groupe dans la région du confluent du Mbam et de la Sanaga. Sur l'époque antérieure à l'établissement dans cette région, les souvenirs sont très vagues. Les Eton disent qu'ils sont venus d'un pays de savane, situé quelque part au Nord de la Sanaga; ce territoire abritait des guerriers "montés sur des chevaux(nat bendzala), couverts de grands boucliers de peau de buffle, armés de longues lances, d'arcs, de flèches, de grands sabres pointus, (son fa) vêtus d'amples vêtements aux couleurs vives, parfois couverts de coquillagess et coiffés d'un long bonnet dont la pointe pend sur l'oreille (ebobot)" (1). Selon toute vraisemblance, ces guerriers seraient en fait les conquerrants Foulbé. Ceci pose

---

1 - Elr. Mohammadou Op. cit.

dès lors un problème : les Etons se sont-ils affrontés directement à ces Foulbé, ou bien ont-ils été bousculés simplement par d'autres groupes qui fuyaient devant ces conquerants?

Si l'on considère le caractère très sommaire de la description que la tradition Eton a gardée des envahisseurs Foulbé, ainsi que la très grande pauvreté des récits ou des légendes concernant cette épopée Peulh au Nord-Cameroun, la réponse qui vient naturellement à l'esprit est que les Eton n'auraient connu les Foulbé que par ouïdire; de la sorte, ils n'auraient subi que les contre-coups des attaques de ces derniers. Ceci est d'autant plus plausible que la seule attaque historiquement connue à laquelle les Eton s'affrontèrent pendnat cet épisode de la migration, est celle qui provint des Bevega, l'une des fractions du grand groupe Babouté.

Délogés donc, comme les autres groupes du complexe Pahouin actuel, de cet habitat originel, à la suite des menaces d'invasion des Babouté, mais aussi d'autres tribus comme les Mboum, les Eton commencèrent, avec les autres groupes en fuite, une marche migratoire qui les conduisit sur la rive droite de la Sanaga. De cette manière, les Pahouins se répandirent dans la région comprise entre le Mbam et la Sanaga, plus précisement entre la rive gauche du Mbam et le voisinage de Nanga-Ebogo. Les Eton qui,avec un certain nombre d'autres populations, en particulier les Manguissa, les Bané et les Tsinga, suivirent l'itinéraire le plus occidental, s'établirent dans la région de la rive gauche du Mbam ,à la hauteur de Nditam(1).

La question que nous devons nous poser dès à présent est celle de savoir à quel endroit exactement les Eton franchirent la Sanaga. Il s'agit là d'une question fort importante car la manière d'y répondre conditionne énormément les recherches sur l'histoire de la tribu durant le séjour à Nditam et sur l'évenement même de la traversée de la Sanaga. Or, autant le fait du séjour des Eton à Nditam ne soulève aucun doute, autant la détermination du lieu où la tribu franchit le fleuve demeure un grand sujet de controverses.

Il nous a été possible de déceler trois hypothèses relatives à ce problème. La première hypothèse avancée est celle selon laquelle les Eton traversèrent la Sanaga dans la zone comprise entre le Mbam et la Sanaga, au niveau du confluent des deux fleuves. D'après la seconde hypothèse, la traversée du fleuve eut lieu plutôt du côté de l'actuel village de Nkolbogo. Selon la dernière, il faut situer l'évenement au lieu dit Ngo Abom,

---

1 - Nditam est à quelques 45Km du confluent du Mbam et du Noun, et à quel- 90Km du confluent du Mbam et de la Sanaga.

dans le voisinage de Monatélé. Que penser de ces hypothèses?

Pour apprécier ces hypothèses et tenter de donner une réponse à cette question, il importe de tenir compte d'une importance donnée, à savoir que les Pahouins, durant leur marche migratoire, ne progressaient pas en un front compact, tant au niveau du grand groupe dans son ensemble qu'au niveau des tribus. De la sorte il ne faudrait pas s'imaginer que la traversée de la Sanaga se soit déroulée selon un ordre rigoureux, en ce sens que les différents groupements tribaux et sous-tribaux auraient franchi le fleuve au même endroit et en même temps; un tel phénomène en effet est fortement incompatible avec le fait d'être poursuivi par des envahisseurs.

Examinons chacune de ces trois hypothèses. Est-il possible que les Eton aient franchi la Sanaga dans la région de Nkolbogo, au Nord-Est de leur actuel territoire d'habitat?(1) En raison de ce que nous venons de dire plus haut, il ne faut écarter absolument aucune de ces trois hypothèses. Pour celle en particulier que nous voulons discuter présentement, il ne fait aucun doute qu'une partie des Eton ait traversé la Sanaga, bien en amont du fleuve, par rapport au confluent du Mbam et de la Sanaga; en effet, l'on rencontre dans cette région, sur la rive droite de la Sanaga, des fragments claniques Eton qui n'ont pas traversé le fleuve, ce qui montre bien que les Eton se sont répandus, avec bien sûr beaucoup de différences dans la concentration, sur toute cette région comprise entre le Mbam et la Sanaga. Rien donc de plus normal que les Eton qui avaient suivi l'itinéraire oriental aient traversé la Sanaga à cette hauteur(2). Cependant, il semble que ce ne soit pas le gros de la tribu Eton qui avait choisi cette direction. En effet, cela ne saurait d'abord s'accorder avec le fait historique de la guerre qui eut lieu entre les Eton et les Manguissa, lorsque ces derniers, installés depuis assez longtemps sur la rive gauche de la Sanaga, durent combattre les premiers qui, traversant la Sanaga bien après eux cherchèrent à s'établir sur leurs terres. Or, d'après les propres traditions des Manguissa, ceux-ci franchirent la Sanaga aux environs du village d'Ebebda II, dans la région du confluent de la Sanaga et du Mbam; de la sorte, le gros de la tribu Manguissa s'était installé sur la rive gauche de la boucle de la Sanaga. On ne comprendrait donc pas qu'il y eut de fortes luttes entre les deux tribus si la plus grande partie des Eton avaient traversé la Sanaga du côté qu'occupait la frange la plus orientale du groupe Manguissa.

---

1 - Selon une tradition recueillie en particulier par I.Dugast.

2 - Donc probablement, aux mêmes endroits que ceux où les autres Beti et Boulou traversèrent la Sanaga.

Par ailleurs il faut bien admettre qu'une autre fraction Eton comme nous le verrons bientôt avait franchi le Mbam pour passer par le pays Yambassa avant de traverser la Sanaga au Sud du confluent du Mbam et de la Sanaga. Avec tous ces éléments, il convient donc de penser que c'est une petite fraction des Eton qui avait franchi la Sanaga dans la région Nord-Est de leur territoire actuel.

Que peut-on penser maintenant de l'autre hypothèse selon laquelle les Eton traversèrent la Sanaga au lieu dit Ngo Abom, dans la région de Monatélé? L'hypothèse laisse entendre que les Eton ont d'abord traversé le Mbam en direction de l'Ouest, pour venir franchir la Sanaga en direction cette fois-ci de l'Est, au Sud du confluent de la Sanaga et du Mbam. Cette hypothèse s'appuie sur des faits incontestables. D'abord, comme le laissent entendre les travaux de Labuthe-Tolra, il s'agit là d'un itinéraire qu'ont dû suivre un certain nombre de groupes qui , venant avec les Eton de la région du haut-plateau de l'Adamaoua, s'étaient dirigés vers la rive gauche du Mbam, du côté de Nditam : ce fut le cas en particulier pour les Bané et les Tsinga. Ensuite les incidents guerriers qui ont opposé les Eton aux Bakoko notamment, et le fait de la présence de quelques groupements Eton en pays Bassa n'ont de sens que si l'on suppose qu'une fraction des Eton a emprunté l'itinéraire dont il est question ici. Enfin l'insistance des traditions sur les luttes entre les Eton et les Yambassa-Bafia et la réalité historique des contacts anciens entre les Yambassa-Bafia et certaines tribus pahouines ayant émigré au Sud de la Sanaga ne permettent pas de rejeter le moindre doute sur cette hypothèse. Certes, on ne trouve pas fréquemment dans les traditions pahouines en général le récit d'une double traversée : en étudiant dans les pages qui suivent l'événement de la traversée de la Sanaga, nous montrerons que cela ne saurait constituer un argument valable contre l'hypothèse que nous examinons. De la sorte une bonne fraction des Eton a dû traverser la Sanaga au Sud du confluent du Mbam et de la Sanaga.

La dernière hypothèse enfin repose sur un fondement certain. Qu'une partie des Eton ait franchi la Sanaga dans la région du confluent de ce fleuve avec le Mbam, voilà encore un fait dont on ne saurait douter; en effet il y a d'abord le fait de la présence, en plein coeur du pays Manguissa, d'un certain nombre de fragments claniques Eton, ce qui prouve qu'une partie des Eton franchit la Sanaga dans la zone où ce fleuve décrit une boucle, immédiatement après avoir rencontré le Mbam. Il y a ensuite le fait historique que les Manguissa ont chassé les Eton qui entendaient s'établir sur la rive gauche de la Sanaga, dès après la traver-

séo du fleuve. Pourqu'un combat de cette taille ait eu lieu et eit conduit les Eton à aller s'établir aussi loin du territoire qu'ils convoitaient il faut que ces derniers aient rencontré les Manguissa là où ces derniers étaient le plus concentrés, c'est-à-dire dans la région de la boucle de la Sanaga; or ceci ne pouvait arrivait que si une importante fraction de la tribu Eton avait traversé la Sanaga dans la zone du confluent du Mban et de la Sanaga. Enfin, cette même hypothèse rend compte avec beaucoup de bonheur d'un autre aspect des contacts anciens entre les Bafia-Yambassa et certaines tribus pahouines, dont en particulier les Eton. En effet, d'après une tradition Eton, cette tribu, avant la traversée de la Sanaga, avait été en butte aux attaques "de gens venus de l'au-delà de Mbam et qu'on savait être des Bafia"; cela signifie dons que tous les Eton, pour franchir la Sanaga n'avaient pas passé par les pays Bafia et Yambassa.

En manière de synthèse, nous pouvons dire que la localisation exacte de la région qu'habitait primitivement la tribu Eton avant le mouvement migratoire, ainsi que les groupes qui constituaient son voisinage immédiat ne peuvent encore, à l'état actuel de nos connaissances, être déterminés avec certitude. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que les Eton, venus comme les autres tribus Beti du haut-plateau central du Nord de la Sanaga, n'appartenaient pas primitivement au groupe originellement pahouin; constituant probablement l'une des tribus les plus périphériques du sous-groupe Beti, ils n'ont pas suivi, dans leur marche migratoire, le plus gros de ce dernier qui avait emprunté l'itinéraire parcouru par les Boulou quelques années plus tôt. S'étant établis essentiellement dans la région de Nditam, ils en furent à nouveau chassés par les envahisseurs et durent traverser la Sanaga en trois colonnes au Sud de l'embouchure de Mbam dans ce fleuve, entre la Sanaga et le Mbam au niveau de leur confluent et plus en amont de la Sanaga, au Nord-Est de leur territoire actuel. Selon toute vraisemblance, c'est dans cette région de Nditam où le séjour avait duré longtemps que , à partir d'un petit groupe présentant le caractère d'un clan, s'était constitué un noyau tribal Eton. Le laisse croire le fait que toutes les traditions intérieures de la tribu Eton s'accordent à soutenir que c'est pendant l'établissement à Nditam que naquit l'ancêtre éponyme des Eton et que se constitua la tribu avec les premières ébauches de sa segmentation actuelle.

c - <u>Le séjour à Nditam et la constitution du noyau tribal Eton.</u>

1 - <u>La durée du séjour</u>

Peut-on dire quelque chose sur la date de l'arrivée des Eton à Nditam?

On ne peut, à propos de cette période de l'histoire du groupe Pahouin, avancer que des dates approximatives. Pour le cas présent, les données dont on peut partir sont les suivantes : la mise en route de la migration pahouine, qui coïncide avec l'ère des conquêtes Foulbé qui en furent la cause, a eu lieu à la fin du XVIIe siècle et bien avant 1790; en effet, c'est aux environs de cette date que les Fang, qui se sont déjà détachés du noyau commun des populations en migration, traversèrent la Sanaga. Par ailleurs, il fort probable que c'est vers 1840 que les Beti franchirent la Sanaga à leur tour; en effet, c'est à cette époque que les avant-gardes de la migration Fang atteignent le Gabon, et que l'on apprend qu'une bonne partie de Koulou installée sur la rive gauche de la Sanaga, entre Nachtigal et Ebo-Bejda, est chassée de ce territoire par les Beti qui viennent de traverser le fleuve.

Avec ces données, l'on peut supposer que les Eton, qui n'avaient pas suivi pour la majorité, cet itinéraire Beti à peu près perpendiculaire au cours de la Sanaga, soient arrivés dans la région de Nditam un peu avant les années 1800. Ils auraient traversé la Sanaga aux divers endroits dont nous avons parlé plus haut, environ un demi-siècle, plus tard, trouvant la région de la rive gauche du fleuve occupée par les Manguissa et précédant les Bané et peut-être aussi les Bakoko. De la sorte, la durée du séjour des Eton dans la région comprise entre la Sanaga et le Mbam, ainsi que dans le pays Yambassa est d'environ soixante ans, période de temps suffisamment longue pour permettre à un minuscule groupe entreprenant et conquérant, de grossir en s'incorporant des étrangers et de se structurer pour devenir une entité sociale qui s'impose.

2 - La constitution du Noyau Tribal Eton.

Comme nous l'avons dit plus haut, toutes les traditions intérieures de la tribu Eton sont formelles sur le fait qu'avant le séjour à Nditam, le groupe n'avait pas encore de nom et ne connaissait encore aucune organisation interne. En traversant la Sanaga pour s'anstaller de l'autre côté du fleuve, disent les mêmes traditions, le groupe Eton en tant qu'entité tribale, est déja constituée avec l'essentiel de son actuelle segmentation.

Etudions le processus

Et d'abord, d'où vient le nom " Eton"? Si l'origine du terme "Eton" fait problème et demeure jusqu'à un certain point objet de controverse, l'on doit cependant fermement tenir que le nom, ni provient de la déformation d'un nom ancien, ni n'a été donné à la tribu par des étrangers. On sait en effet que la plupart des pays ou des ethnies tirent leur nom de l'une ou de l'autre manière, par exemple le nom " Cameroun" dérive du portugais "Camaroes"(qui signifie crevettes) et celui de Pahouins de la déformation, sur les lèvres des européens, du nom "Mangwen" par lequel les traitants Gabonais, qui furent les premiers à voir arriver au Gabon les avant-gardes de la migration Fang, désignèrent les migrants. Au rebours de ce processus, **le nom "Eton" est tout entier indigène et endogène, en ce sens que c'est le groupe** lui-même qui se l'est donné et sous sa forme actuelle. Commeent cela s'est-il passé?

Pour expliquer l'origine du terme " Eton", il y a généralement deux thèses en présence; selon la première thèse, celle formulée par G. Olivier et dont nous avons fait mention plus haut, le nom " Eton " proviendrait, comme la plupart des noms des autres tribus Pahouines, d'un incident de voyage au cours de la marche migratoire; pour le cas des Eton, ces derniers se seraient arrêtés sous un arbre appelé "Etondo". D'après l'autre thèse, celle que soutiennent toutes les traditions intérieures de la tribu, le nom " Eton" serait le legs d'un certain Etono,considéré comme l'ancêtre éponyme de la tribu. Ces traditions, si elles ne s'accordent pas sur la lignée généalogique de cet Etono(selon certaines d'entre elles, Etono serait le fils de Benanga Ossegue, lui-même fils direct du patriarche des Eton : Dima Zama; et selon d'autres, Etono serait plutôt le fils d'Enna Essama, lui-même petit fils de Mpong-Mgbila, le plus loittain ancêtre connu des Eton) s'accordent en revanche à reconnaître que cet Etono ne se situe pas au terme dernier de la généalogie des Eton dans l'ordre ascendant. Etono aurait donné son nom à la tribu pour s'être illustré dans une querelle dans laquelle le groupe avait été impliqué. Que penser de l'une et l'autre thèse?

La première ne semble pas trèssdéfendable. En effet, il est invraisemblable que le nom " Eton" provienne de celui d'un arbre sous lequel quelques personnes seraient arrêtées. Certes il existe beaucoup de localités de la tribu Eton qui tirent leur nom d'un arbre ou d'herbes dont la présence imposante ou l'abondance marque l'endroit. Mais on pourrait accorder quelque crédit à cette thèse si l'arrêt sous l'arbre en question avait marqué pour la tribu, après la traversée de la Sanaga, la fin de la marche migratoire du groupe et de l'établissement sur le territoire environnant. Or il n'en est rien car les " Mvog-Etono " étaient déja connus comme tels avant la traversée du fleuve; enfin, les Eton ne désignent aucun arbre du nom "Etondo" (1). En revandhe, la deuxième thèse paraît séduisante. En effet, il est hautement vraisemblable que les Eton aient tiré leur nom de ce que les descendants d'Etono(Etono-Enna-Essama, ou Etono Benanga) se soient rendus célèbres, selon le récit que nous rapporterons plus loin, à la suite d'une querelle mémorable à laquelle leur ancêtre éponyme avait été mêlé.

Le Campement à Nditam et la constitution du groupe Eton.

Il est question ici d'étudier la constitution du groupe Eton en tant qu'entité tribale. Pour écrire ces pages, nous nous en sommes remis entièrement faute de pouvoir recouvrir à d'autres sources, aux témoignages que nous avons recueillis auprès de nos divers informateurs ainsi qu'à quelques récits d'origine des Eton, déja consignés par écrit par les soins d'un certain nombre de chercheurs.

Comment s'est constituée la tribu Eton ?

Il s'agit, en un premier temps, d'établir la généalogie des Eton depuis les origines les plus lointaines jusqu'aux ancêtres qui furent responsables de la première structuration sociale du groupe, et ensuite de montrer à quel moment et à la faveur de quelles circonstances les descendants des premiers patriarches acquirent une conscience tribale. Les divers témoignages que nous avons recueillis sur les deux problèmes nous ont permis de déceler les deux courants de traditions.

Le premier courant est constitué par un ensemble de récits généalogiques qui remontent le plus loin à l'origine de la tribu; ces récits font apparaître un personnage du nom de Dima Zama. C'est le patriache non seulement des

---

1 - Les ewondo connaissent bien un arbre "Etondo"; mais est-il concevable que ce soient les Ewondo qui aient donné leur nom aux Eton?

Eton, mais aussi d'un certain nombre d'autres tribus, Beti et non Beti. Ce Dima Zama engendre un fils : Ossegue Dima, de qui naissent deux fils :

1 - Benanga Ossegue
2 - Zogo Ossegue.

Tandis que les fils de Benanga Ossegue deviennent les ancêtres-fondateurs d'un certain nombre de grandes tribus, ceux de Zogo Ossegue devaient modestement fonder les clans qui constituent la fraction " Beloua" des Eton. Benanga Ossegue engendre donc sept fils dont voici les noms :

1 - Eton-Benanga, ancêtre éponyme des Eton.
2 - Ombaha Moro, qui fonde la tribu Yambassa.
3 - Begue Benanga, fondateur des Batchenga.
4 - Ossa Benanga, fondateur des Ossananga.
5 - Ndong, fondateur des Ndong.
6 - Bendzissa, fondateur des Manguissa.
7 - Ezek, fondateur des Engok.

Eton Benanga, qui a donné son nom à la tribu Eton, engendre à son tour Mpong-Mgbilla. Ce dernier a un fils, Bidzogo Mbama, lequel avec quatre épouses engendre douze fils qui sont les fondateurs des clans de l'autre fraction de la tribu Eton, dite "Eton-Beti" (1).

- De sa première épous, Biyele Mbé, fille d'origine Babouté, naissent :

1 - Atenanga Biyele, fondateur du clan Essele.
2 - Ondo Biyele, fondateur du clan Menye-Mbassa.
3 - Kolo Biyele, fondateur des Benye Kolo(on trouve une fraction chez les Ossananga).
4 - Andia Biyele, fondateur des Menye Ndia.

De la seconde femme de Bidzogo Mbama, Kouna, d'origine Bafia, naissent :

5 - Noa Kouna, fondateur des Mendoum.
6 - Mbassi Kouna, fondateur des Essogo.
7 - Eyada Kouna, fondateur des Menyagda.

Avec sa troisième épouse, Bitougui Mbédé, d'origine Manguissa, Bidzogo engendre :

8 - Onana Bitougui, fondateur des Menye-Mbanga
9 - Ewodo Bitougui, fondateur des Tom.
10 - Ekani Bitougui, fondateur des Mvog-Kani.

Enfin, des sa quatrième femme, Elomo Noah, d'origine Kombé, Bidzogo Mbama engendre : 11 - Atangana Elomo, fondateur des Menye Dzolo

1 - Par opposition aux Eton-Beloua qui descendent de Zogo Ossegue; notons que la liste de clans de ces Eton-Beti que l'on donne ici n'est pas complète.

12 - Noah Elomo, fondateur des Bekassa.

Ces descendants des douze fils de Bidzogo Mbama constituent, comme nous l'avons dit, les Eton-Beti, la fraction"nolbe" de la tribu.

Passons maintenant à la descendance de Zogo Ossegue, le second fils d'Ossegue Dima. Zogo Ossegue a eu de nombreux fils parmi lesquels treize se sont illustrés pour avoir fondé chacun un clan. Ce sont :

1 - Adzi
2 - Ezok
3 - Essa Kos
4 - Ntsilgui
5 - Nwong
6 - Nkolntsa
7 - Ossinela
8 - Edima
9 - Ngoe
10 - Leve
11 - Ekot
12 - Ntsas
13 - Engab

Il est à noter quesi les descendants de Zogo Ossegue portent le nom d' "Eton-Beloua"(la fraction "servile" des Eton), ce n'est pas qu'ils soient réellement d'une origine ancillaire.. La raison en est qu'ils descendent du fils cadet d'Ossegue Dima, et que le frère aîné de leur fondateur, Bonaaga Ossegue, en plus de son titre d'aîné qui lui valait déja un immense prestige social, avait encore acquis un autre titre de gloire pour avoir compté parmi ses descendants, des fondateurs des grandes tribus.

Signalons enfin que pour ce premier courant de traditions que nous rapportons, des groupes comme les Endo, les Enbenben et les Nkolmbot ne sont pas originellement Eton. Les endo par exemple proviennent d'une souche inconnue : les Nkolmbot quant à eux, seraient d'origine pygmée, tandis que les Embenben seraient d'une même origine que les Yekaba et les Mbanga.

A côté de ce premier courant, en existe un autre qui embrasse aussi le problème de l'origine et de quelques autres ethnies en dehors de l'ethnie pahouine, et de quelques autres tribus du monde pahouin en dehors des Eton, mais qui limite assez les perspectives. En effet, outre qu'il ne se préoccupe pas d'assigner une même origine aux groupes ethniques dont il fait mention, et aux tribus du complexe pahouin, il ne semble pas remonter très loin aux origines de la tribu Eton. En revanche, ce courant précise les généalogies et donne quelques éléments de l'histoire des groupes cités.

D'après ce courant, parmi les groupes qui ont émigré à partir du Nord de la Sanaga, on rencontre :

- Les Ewondo, fondés par Asom-Nanga(dont le surnom était Awaudza).
(1) - Les Douala fondés par Mbenge Nyolo(2),
- Les Manguissa, fondés par Nkoa-Mgbila.
- Les Mvele
- Les Bane, fondés par Owono-Kodo(dontle surnom était Mebodo Nyolo).
- Les Eton, fondés par Mpong-Mgbila).

Quant à ce qui concerne proprement la génèse de la tribu Eton, ce courant de traditions fait remonter l'origine des Eton à un personnage qui, dans le premier courant se trouve déja inséré dans une ligne généalogique : il s'agit de Mpong-Mgbila(3). Ce Mpong-Mgbila avait sa femme Awundza, engendre un fils du nom d'Awono Awundza. Awono Awundza à son tour épouse une certaine Nsua qui lui donne comme fils Mbongolo Nsua; ce dernier prend comme femme Essama de laquelle il lui naît un fils du nom d'Enna. Cet Enna, avec sa femme Bila, engendre deux fils :

1- Etono Enna-Essama
2 - Noah Bila.

Le premier, Etono Enna-Essama, qui, à la faveur d'une guerre entre deux tribus étrangères, devait devenir l'ancêtre éponyme des Eton, engendre un fils du nom de Bidzogo Mbama. Le deuxième, Noah Bila, de son côté, a un fils du nom de Fong-Mbia. Ces deux fils d'Enna Essama sont les responsables de la première grande division dans la segmentation de la tribu naissante. En effet leurs descendants se repartissent en deux fractions : les Eton Enna Essama et les Eton Noah-Bila. Etudions d'abord les Eton Enna-Essama.

Etono, l'ancêtre éponyme des Eton, épouse deux femmes :de la première, Mbama, il a un fils du nom de Bidzogo Mbama; de la seconde femme, Mbia, il a un fils du nom de Fong-Mbia.

Le premier fils d'Etono, Bidzogo Mbama, épouse deux femmes qui lui donnent sept enfants :

- De la première femme, nommée Biyele Mbe et d'origine Baboute lui naissent :
1 - Atenanga Biyele, qui fonde le clan Essele.
2 - Mbassi Biyele, qui fonde le clan Menye-Mbassa.

---

1 - La tradition précise que Asom Nanga, avec sa femme Mbala Nanga, d'origine Manguissa, a engendré trois fils; fondateurs de clans dans la tribu Ewondo : Atangana Mbala, Fuda Mbala et Tsungi Mbala.

2 - Ce Mbenge Nyolo a eu six enfants: Douala Mbenge, Belima Mbenge, Mvele Mbenge, Betanga Mbenge, Besa Mbenge et Bekpele Mbenge.

3 - Pour être plus précis, il faudrait dire que pour l'ensemble de récits généalogiques dont nous parlons ici, Mpong-Mgbila ne semble pas être le dernier terme dans l'ordre ascendant;mais les récits ne remontent pas ici

3 - Andia Biyele, fondateur du clan Menye-Ndia.

4 - Aban Biyele, qui fonde le clan Essogo.

De la seconde femme de Bidzogo Mbama, la nommée Kuna-Mbanga, d'origine Maka, naissent : 5 - Noah Kuna, fondateur du clan Mendoum.

6 - Eyada Kuna, fondateur du clan Menyagda.

7 - Kolo Kuna, fondateur du clan Menye Kolo.

Quant au second fils d'Etono, Fong Mbia, il lui naît, de ses deux femmes, cinq enfants.

- De la première épouse Bitougui

1 - Ekani Bitougui, fondateur du clan Mvog-Kani.

2 - Ewodo Bitougui, fondateur du clan Tom.

3 - Awono Bitougui, fondateur du clan Menye-Mbanga.

- De la seconde épouse Elomo Mbala, naissent :

4 - Atangana Elomo fondateur du clan Menye Dzolo.

5 - Noah Elomo, fondateur du clan Bekassa.

Que penser maintenant de ces traditions?

Notons d'abord qu'en dépit de certaines divergences dans l'ordre des personnages dans les généalogies ou dans les noms de certains ancêtres-fondateurs de tribus ou de clans, ces deux courants de tradition présentent de similitudes fondamentales. Ceci apparaît notamment d'abord au niveau de leurs prétentions, en effet, ils entendent assigner des origines à plusieurs clans et tribus en dehors des Pahouins et des Eton, parfois avec l'intention bien évidente de rapprocher entre eux sur ce plan de la génèse, un certain nombre de ces divers groupements. Par ailleurs, en dehors du problème de l'exactitude ou de la vraisemblance des généalogies citées depuis les origines, ces traditions, là où elles expliquent la génèse de la segmentation actuelle de la tribu Eton, rapportent des faits certains et citent des noms des personnages réels.

Ces remarques permettent de discuter sur ces récits généalogiques à deux niveaux. Le premier concerne les généalogies qui partent de l'origine primordiale et aboutissent à l'ancêtre-fondateur des Eton. Nous voulons partir ici uniquement du premier courant de traditions qui assigne une même origine lointaine à des groupes aussi divers que les Yambassa, les Batchenga, les Manguissa, les Eton ... et avec la plus grande précision dans l'ordre généalogique. Cette partie du récit doit en fait être classée parmi les légendes pures, au même titre que le néo-mythe des " Bon be-Afiri Kara" dont nous avons parlé plushaut. Nous avons dit les raisons pour lesquelles la tentative, qui apparaît dans ce mythe, d'assigner une même origine à l'ensemble des

---

3 - Suite de la note page 58; plus loin.

des tribus Pahouines était à considérer comme relevant d'une rationalisation tardive. Ce processus est encore plus manifeste lorsque la tentative embrasse de grands ensembles ethniques.

Le second niveau auquel il faut conduire la discussion sur l'historicité de ces récits généalogiques, concerne les généalogies qui partent de l'ancêtre-fondateur éponyme des Eton pour aboutir à ceux de ses descendants qui ont structuré le premier noyau de la tribu naissante. A ce niveau, les récits que nous avons rapportés sont certainement plus véridiques : en effet, outre que la tribu Eton vit encore de cette segmentation de départ que relatent ces récits, les noms de personnages qu'on y rencontre présentent, pour de nombreuses raisons, toutes les garanties d'authenticité. Il reste cependant que les deux courants de traditions que nous avons rapportés présentent entre eux, quelques éléments de divergences qu'il convient de décanter, et soulèvent un certain nombre de problèmes relatifs au cadre historique général. Quels sont d'abord ces éléments de divergences?. C'est en premier lieu, la place de certains personnages dans la généalogie : ainsi dans le premier récit Mpong-Mgbila est le fils du fondateur-éponyme des Eton, alors que dans le deuxième récit il devient l'arrière-arrière grand-père de ce dernier; ensuite, il y a des divergences à propos des noms de certains fondateurs de tribus; ainsi pour le premier récit, le fondateur du clan Menye-Mbassa est Ondo Biyele, tandis que pour le deuxième, c'est Mbassi Biyele; de même pour le premier l'ancêtre des Menye-Mbassa est Onana Bitougui, tandis que pour le second, c'est Awuno Bitougui; enfin, pour le premier, le fondateur des Essogo est Mbassi Kouna, tandis que pour le second c'est Aban-Biyele.

Quant aux problèmes que ces récits généalogiques posent par rapport au cadre historique général de la tribu, en voici les deux principaux : d'abord le nombre de générations que contiennent ces généalogies cadre-t-il avec ce que nous avons supposé de la durée du séjour des Eton dans la région du confluent de la Sanaga et du Mbam? Ensuite, se peut-il vraiment que ces divers ancêtres-fondateurs que nous avons rencontrés aient été à l'origine des groupements dont on leur impute la fondation?

Traitons d'abord du problème des divergences que recelent entre eux les deux courants de traditions que nous avons rapportés. Pour ce qui est premièrement de la place de certains noms de personnages dans l'ordre généalogiques, en particulier de la place de Mpong-Mgbila par rapport à l'ancêtre éponyme des Eton, la discussion serait aride et sans grand intérêt dans la mesure où les divers récits généalogiques ne s'accordent pas sur ce point et qu'il n'existe pas d'autres sources d'information sur le sujet. Aussi à

notre avis convient-il de commencer les récits généalogiques de la tribu Eton par cet Etono en qui la plupart des traditions s'accordent à reconnaître l'ancêtre-fondateur-éponyme des Eton. Cet Etono aurait eu soit un frère cadet, soit un allié de valeur qui aurait été avec lui co-fondateur des Eton ce qui aurait donné lieu à la première grande division de la tribu naissante en deux fractions : les Eton-Beti constitués par les descendants d'Etono et les Eton-Beloua, constitués par les descendants de ce frère ou de cet allié d'Etono.

Cet Etono a un descendant direct(fils ou petit-fils) du nom de Bidzogo Mbama, ce dernier engendre douze fils qui fondent les clans des Eton-Beti(1) :

1 - Atenanga Biyele, fondateur des Essele
2 - Mbassi Biyele, fondateur des Menye-Mbassa(2)
3 - Andâli Biyele, fondateur des Menye-Ndia
4 - Abam Biyele, fondateur des Essogo(3)

Ces quatre premiers fils de Bidzogo sont nés tous d'une même mère, la nommée Mbiyele Mbe.

5 - Noah Kouna, fondateur des Medoum
6 - Eyada Kouna, fondateur des Menyagda.
7 - Kolo Kouna, fondateur des Menye Kolo(4)

Ces trois derniers fils sont nés, quant à eux, de la nommée Kouna Mbanga.

---

1 - Toutes les quatre femmes de Bidzogo Mbama sont d'origine tribale ou ethnique étrangère : Biyele Mbé est d'origine Baboute, Kouna Mbanga d'origine Bafia(le deuxième récit lui attribue plutôt une origine Maka, mais c'est très invraisemblable), Bitougui Mbédé d'origine Banguissa et Elomo Noah d'origine Kombé.

2 - D'après le premier récit, le nom de ce personnage est plutôt Ondo Biyele; mais il convient d'opter pour le nom de Mbassi Biyele, en raison du processus de formation des noms de clan à partir du nom de l'ancêtre-fondateur, processus manifesté ici dans bien des cas.

3 - Le premier récit donne à ce personnage le nom de Mbassi Kouna, pour la même raison que celle de la note précédente, nous préférons voir en ce Mbassi (Kouna ou Biyele) le fondateur des Menye Mbassa.

4 - Le premier récit l'appelle plutôt Kolo Biyele et le fait naître de Biyele Mbé au lieu de Kouna.

8 - Awono Bitougui, fondateur du clan Menye-Mbanga(1)

9 - Ewodo Bitougui, fondateur du clan des Tòm

10 - Ekoni Bitougui, fondateur des Mvog-Kani

CE - Ces trois derniers sont nés de la nommée Bitougui Mbédé.

11 - Atangana Elomo, fondateur des Menye-Dzolo

12 - Noah Elomo, fondateur des Bekassa.

Ces deux derniers sont nés de la nommée Elomo Noah.

Le dernier point de divergences entre les deux courants de traditions sur lesquels nous travaillons réside sur le fait que, contrairement au premier courant, le second attribu l'origine clanique des Tom, Menye Mbanga, Menye Dzolo et Bekassa, non pas directement à Bidzogo Mbama, mais au frère de ce dernier, un certain Fong Mbia. Cette hypothèse est invraisemblable, car la majeure partie des traditions s'accordent à reconnaître que le groupe de clans qui constituent la fraction des " Eton-Beti" provient d'une seule et même origine ancestrale.

L'autre fraction des Eton, les "Eton-Beloua", dont le premier courant de traditions attribue l'origine à Zogo Ossegue, constitue en fait un amalgame de populations autochtones Maka, Fang et Bassa et représente ainsi la couche la plus primitive des Eton. Il ne saurait donc être question, ni de leur attribuer un ancêtre commun, ni de les apparenter aux Eton-Beti(2).

Nous avons abouti ainsi, du patriarche-éponyme des Eton, à la formation des clans. Mais il ne fait aucun doute que la durée du séjour à Nditam ait permis à la tribu Eton de se structurer complètement. En effet, outre que les différentes traditions s'accordent à affirmer que la structuration du groupe pendant le séjour sur la rive droite de la Sanaga, était allée jusqu'aux derniers groupements du système segmentaire actuel(3) l'ordre spatial d'établissement des groupements immuables après les clans ne permet pas d'avancer une thèse contraire. En effet, si l'on considère par exemple les sous-clans, on en trouve des fragments disséminés à travers le territoire du groupe. Ce phénomène, cela va de soi, ne peut s'expliquer que si l'on admet la formation de ces unités sociales avant la traversée de la Sanaga; une fois le fleuve traversé le désordre inhérent à toute migration, forcée ou non, permet alors de comprendre que les membres de ces unités se soient dispersés en plusieurs fragments qui cependant ont conservé la dénomination correspondant à la nature du groupement dont ils se sont détachés.

---

1 - Le premier récit le nomme plutôt Onana Bitougui.

2 - La liste des clans Eton-Beloua que propose le récit est d'ailleurs loin d'être exhaustive. Dans le chapitre relatif à la structure sociale de la Tribu Eton, nous la compléterons. Il en est de même d'ailleurs de la liste des clans Eton-Beti que nous complèterons pareillement.

3 - C'est-à-dire les lignages, mais de par leur nature, il ne se faire que ces lignages se soient conservés jusqu'à nos jours.

Discutons maintenant de ces généalogies au regard du cadre historique général de la tribu Eton. Nous avons dit plus haut que, selon toute vraisemblance, le séjour des Eton à Nditam a duré une soixantaine d'années. Or, de l'ancêtre-fondateur des Eton jusqu'à la formation des sous-clans, il y a eu quatre générations :

Etono	: ancêtre-fondateur-éponyme des Eton
Bidzogo Mbama	: ancêtre des Eton-Beti
Atenanga Biyele	: fondateur de clan (Essele)
Nguene Bahh	: fondateur de phratrie (Menye Nguení)
Bessatono	: fondateur de sous-clan(Mvog Bessaton)

Cela semble conférer une durée d'une centaine d'années au séjour des Etons dans la région du confluent du Mbam et de la Sanaga. Comment peut-on expliquer cela? Plutôt que de faire durer davantage le séjour à Nditam, il convient, à notre avis, de supposer que ce noyau de la tribu Eton s'était déja ébauché, avant le commencement de la marche migratoire sous la forme d'une grosse famille clanique ayant à sa tête un patriarche. Pendnat la marche migratoire, ce noyau tribal se serait consolidé, en raisin de la nécessité, pour tout groupe migrant, d'établir de solides liens de solidarité et de coopération entre ses membres, face aux diverses difficultés et attaques d'ennemis.

De plus il ne faut pas s'imaginer l'exode des migrants comme se déroulant sous le mode d'un groupe de combattants qui progresse en un front uni. Les Eton comme tous les autres migrants, progressaient par des infiltrations diffuses dans le cadre de petits groupements. Ces petits groupements seraient bien à l'origine de clans dont les patriarchess'étaient rattachés, par un lien de parenté spirituelle, au patriarche du groupement familial original.

De la sorte, lorsque le groupe atteint la région de Nditam, ces groupements, qui déferlent par vagues successives occupent le territoire vide selon l'ordre d'arrivée à partir des années 1800 donc, il est possible que les Eton qui arrivent sur la rive droite de la Sanaga, se soient déja structurés en un certain nombre de clans. Cette structuration en clans, cela va de soi, s'accompagnait immédiatement de la subdivision de ces clans en toutes les unités sub-claniques, phratries, sous-clans, hauts-lignages et lignages.

L'ensemble de ces processus était facilité par le fait que le groupe s'incorporait de nouveaux membres à tout moment(1). De cette manière, il

1 - Parmi ceux-ci, il faut citer notamment les Eton-Beloua qui, à coup sûr n'étaient pas apparentés aux Eton-Beti.

ne faudrait pas croire que les généalogies rapportées plus haut se soient déroulées, comme le prétendent les récits, selon un processus linéaire, du moins pour la période qui précède la formation des sous-clans. De même il ne faudrait pas penser, pour la même raison, que tous les membres d'un clan Eton actuel proviennent d'un seul et même ancêtre original.(1)

Le Campement à Nditam et les circonstances de la traversée de la Sanaga.

Dès leur arrivée dans la région de Nditam, les Eton sont déja reconnus comme une entité sociale spécifique, c'est-à-dire une grosse famille clanique qui ne cesse de s'étendre et de se structurer. De la sorte, lorsque le groupe se divise en trois colonnes pour traverser la Sanaga, tous les membres du groupe clanique originel et tous ceux qui s'y sont incorporés appartiennent aux diverses unités sociales sub-tribales. La progression par petits fragments familiaux et le jeu des alliances matrimoniales, ne pouvaient, sans aucun doute être étrangers au processus. Qu'est-ce qui fut maintenant à l'origine de la traversée de la Sanaga par les Eton?

D'après bon nombre de traditions Eton, c'est par suite d'une guerre avec les Bafia-Yambassa que les Eton durent traverser la Sanaga. Nous jugeons opportun de rapporter ces récits, à la fois pour faire état de ce que la mémoire collective des Eton a pu conserver de son passé, mais aussi pour les discuter afin de cerner la vérité des choses autant que possible. Parmi tous les récits que nous avons entendus à ce sujet, nous n'en avons retenu que deux en raison de la richesse des faits relatés. Voici le premier :

" Une personne de la tribu Ehigi voulait confier sa chienne à une autre personne de la tribu Elip(2), selon la coutume dite " Etele bəyem"(3). D'après les termes de l'accord qu'elles avaient conclu à ce sujet, elles se partageraient les fruits de la chasse de l'animal, ainsi que les petits qu'il donnerait. L'Ehigi livra donc à l'Elip la chienne avec tous ses grelots. Mais voilà que trois années passèrent sans que la personne à qui on avait confié la bête ait remis quoi que ce soit à son propriétaire. Celui partit alors demander à son ami pourquoi il omettait de se conformer à l'accord conclu, il fut reçu avec le plus grand mépris car son débiteur ne daigna même pas lui répondre. Stupéfait et ne sachant que faire, l'Ehigi ne manifesta pas sur place, mais prit le parti d'aller en informer ses amis et de leur demander par la même occasion la conduite qu'il devait adopter.

1 - Matériellement la chose est impossible, vu le très grand nombre de membres que peut comporter un clan et attendu que les membres d'un clan ne peuvent, ni en fait, ni en théorie, expliquer le lien généalogique qui les rattache à l'ancêtre-fondateur et le lien de parenté qui les rattache tous les uns aux autres
2 - Ces Elip sont les Bafia actuels, tandis que les Ehigi sont les Yambassa.

C'est alors que, muni d'une calebasse de vin de palme, il s'en fut consulter le nommé Etono(1) fils d'Enna Essama et de Bila. Ce dernier but le vin avec un grand plaisir, mais répondit à la fin au visiteur que l'affaire de son chien ne le concernait en aucune façon et qu'il n'avait qu'à faire à ce sujet ce que bon lui semblait.

L'affaire évolua de telle façon qu'une guerre éclata entre la tribu Ehigi et la tribu Elip. Lorsque le conflit devint violent et qu'il menaça de se généraliser aux tribus voisines, Etono décida alors d'entrer en lice avec les siens; mais à la très grande stupéfaction des Ehigi, ils se rangèrent aux côtés des Elip pour combattre contre les Ehigi. Réfléchissant par-devers eux, les Elip virent qu'il leur fallait une nouvelle fois vérifier les augures sur l'issue de la guerre qu'ils menaient. Ils préparèrent donc à cet effet une marmite magique " Obo-ndek-bita" dont la propriété était que, jetée devant l'ennemi, elle devait se casser si ceux qui l'avaient préparée devaient remporter la victoire. Le lendemain matin, l'Ehigi qui était à l'origine de l'affaire, prit la marmite, se plaça à une assez grande distance d'Etono, et lui cria : " je t'ai apporté du vin pour te demander conseil sur l'affaire qui m'opposait à un Elip, et tu m'as répondu que l'affaire ne te concernait en aucune manière, et maintenant tu t'es allié aux Elip pour combattre les Ehigi, cependant que vous nous devez, et la calebasse du vin et le chien avec ses grelots, et tout le gibier qu'il a chassé? Sachez donc que nous, les Ehigi, nous avons accepté de notre côté cette guerre". Après avoir ainsi parlé il prit l' "Obo-ndek-bita" et la jeta à terre, la marmite se cassa et les hostilités reprirent de plus belle. Ce fut d'abord un Elip qui tua un Ehigi, du nom de Elengi; la mort de ce dernier valut aux Ehigi un décuplement de forces et d'ardeur combative; aussi se mirent-ils à massacrer les Elip et les Eton qui bientôt ne combattaient plus que par défensive. Voyant qu'il n'y avait plus d'espoir pour eux de gagner cette guerre, Etono et les siens formèrent le dessein de s'enfuir nuitamment et ce, à l'insu de leurs alliés. Ils mirent leur dessein à exécution, marchèrent toute la nuit et parvinrent au petit matin au bord de la Sanaga qu'il fallait donc traverser.

Note n°3 de la page 64: Chez les Beti, la coutume très couramment pratiquée : l'"etele biyem" consiste pour une personne, à confier à une autre, pour l'élever, une bête quelconque(chèvre, mouton, chat, poule, chien, cochon...) les deux personnes doivent alors se partager équitablement ou les petits qui en naissent, ou tout autre rendement produit par la bête.

1 - D'après le cadre historique général, ce ne peut être qu'un descendant d'Etono, et non cet Etono qui est fondateur-éponyme des Eton.

Le second récit fait aussi état de la guerre entre les Bafia et les Eton et semble faire de cette guerre la cause de la traversée de la Sanaga par les Eton.Mais,le récit se propose en même temps d'expliquer la genèse du clan Mvog Beloua de la fraction des Eton dite "Eton-Beloua",ce qui le rend assez long et lourd.Le voici:

"Un certain Ananga Bikali,originaire de l'au-delà de la Sanaga(1), s'était signalé chez les siens,par une méchanceté et son amour de la querelle.Ses frères,fatigués de vivre avec lui,s'étaient saisis de lui pour le garetter,l'attacher à une lourde pièce de bois et le jeter dans le fleuve.Mais par bonheur,Ananga Bikali ne mourut pas:en effet il parvint,. . . . on ne sait trop comment,à se libérer de tous ses liens; mais le courant,impétueux,l'entraîna vers un rocher,au beau milieu du fleuve.Ananga Bikali qui ne savait pas nager dut rester là,immobilisé sur le rocher.

Par hasard,un jour il aperçut,loin sur la rive droite du fleuve, une femme du nom de Ntso-Bélé Bitché,et originaire du clan Ngoe.Il lui lança un appel et la pria d'aller chercher son mari pour pour qu'il vienne le tirer de cet endroit avec sa pirogue.La femme s'exécuta incontinent,et bientôt son mari,le nommé Onana Ntoua,vint chercher Ananga Bikali.A son sauveur qui lui demandait son identité et son origine tribale,il se contenta de répondre que ses frères l'avaient précipité dans le fleuve pieds et mains liés pour le faire mourir et qu'il ne savait comment il avait pu se dégager de ses liens.Onana Ntoua garda Ananga Bikali comme esclave.Or parmi tous les patriarches des Eton-Beti,il s'en trouvait un seul qui n'avait pas d'enfant:Onana Bitougui,patriarche des Menye-Mbanga.Ce dernier pria ses frères de lui donner des biens qui lui permettent d'aller acquérir l'esclave Ananga Bikali.

Il avait l'intention d'en faire son fils.Quand il eut acquis l'esclave,Onana Bitougui le logea dans une case située derrière sa propre habitation.Tous ceux qui allaient rendre visite à Ananga Bikali disaient couramment dans la suite:"nous allons chez l'esclave",de là provient l'appelation "Mvog Beloua" donnée aux descendants de Ananga Bikali.

Entre-temps une armée Bafia,venue de l'au-delà du Mbam,attaqua les Eton,dans le but de les réduire en esclavage.Cette guerre au début, tourna mal pour les Eton;en effet,à chacune des attaques des Bafia,ils s'enfuyaient tous dans la forêt,hommes,femmes et enfants pour y rester cachés longtemps.Pendant ces séjours fréquents dans la forêt,les Eton souffrirent de la faim et à un tel point que certains égorgeaient et mangeaient leur propre progéniture.Les Eton impuissants devant les Bafia, crièrent vers un

---

(1) Donc de la rive gauche,car les Eton se trouvent encore sur la rive droite.

sauveur. C'est alors que l'esclave Ananga Bikali dit à son maître:" je connais un fétiche qui peut vous permettre d'avoir raison de vos ennemis". Onana Bitougui convoqua incontinent les notables Eton. Ceux-ci se rassemblèrent. Ananga Bikali qui au préalable avait préparé toutes sortes de fétiches à base d'écorces d'arbre et d'oignons fit fabriquer des tam-tams et tambours. Il choisit alors, parmi les jeunes mâles de la tribu, tous ceux qui présentaient une certaine prestance physique, et se mit à leur faire exécuter la danse guerrière " Esani" (1). Pendant que ces jeunes gens dansaient ainsi, au rythme des tam-tams et des tambours, Ananga Bikali muni d'une tige de "Mvian" entra lui-même dans la danse. Bientôt il se mit à lancer le trait qu'il avait en mains aux pieds des autres danseurs; ceux-ci devaient éviter de se faire atteindre; en effet tous ceux qui étaient touchés par le trait étaient considérés comme moralement impurs et donc inaptes au combat. On ne retint donc pour la lutte contre les Bafia que ceux qui n'avaient pas été atteints.

Lorsque les Bafia ménacèrent de revenir attaquer les Eton, Ananga Bikali, muni de son fétiche de guerre, fit convoquer de nouveau le peuple; parmi les personnes venues à ce rassemblement, on en choisit une, un jeune homme bien fait, dont on badigeonna le visage avec une mixture composée de la poudre d'écorce d'acajou, de charbon et de Kaolin; à son épaule on suspendit un sac contenant quantité d'autres fétiches. On plaça le jeune homme en tête de l'armée des combattants Eton. Immédiatement après suivait Ananga Bikali.

Les Bafia avaient établi leur camp dans un grand village; ce dernier était ainsi limité; à droite et à gauche il y avait une ceinture de collines; devant et derrière se trouvaient deux profonds ravins. Les Eton encerclèrent alors le village, en prenant soin de boucher le chemin par où étaient venus les Bafia. Après ces précautions stratégiques, Ananga Bikali surgit brusquement dans le camp ennemi, toujours précédé par le jeune homme au visage badigeonné et qui portait le sac de fétiches. Il siffla à haute voix dans les cornes-fétiches qu'il portait; à ces sifflements par lesquels ils reconnurent le signe de déclenchement des hostilités, les Bafia furent stupéfaits, en réalisant que l'ennemi les avait surpris.

Ananga Bikali siffla de nouveau dans ses cornes et une grande obscurité couvrit immédiatement toute la place. Les Bafia dans leur fuite éperdue, se précipitèrent dans le ravin qui se trouvait en face du villaga. Ananga Bikali fit retentir une fois encore ses cornes et la lumière reparut. C'est

---

1 - Cet "esani" devait devenir plus tard la danse mortuaire des Beti.

alors que les Eton, hommes et femmes massacrèrent presque entièrement la troupe des guerriers Bafia.

De retour de cette expédition guerrière, les Eton se mirent à acclamer joyeusement et triomphalement Ananga Bikali, i qui les avait sauvés et leur avait permis en outre de venger leurs morts sur les Bafia. C'est alors qu'on lui decerna divers surnoms : Onana Ndoua, Ebaga Ndoua, Beté Ndoua...(1) et que l'on pria vivement Onana Bitougi, maître d'Anang Bikali, de donner à ce dernier une femme en mariage. Comme Onana Bitougui n'avait pas suffisamment de biens pour pouvoir doter une femme pour son esclave, les Eton-Beti, ses frères se proposèrent de l'y aider. Ils lui donnèrent tous les biens qui devaient constituer cette dot : chèvres , chiens, lances...

Aussitôt après, l'un des frères d'Onana Bitougui, Atangana Elomo(fondateur des Menye Dzolo) s'en alla chez ses oncles maternels, en pays Kombé.il en ramena une nièce du nom de Awundza Mebe, et la présenta à Onana Bitougui pour que ce dernier la donne comme épouse à son esclave Anang Bikali. Ce qui fut fait.

De cette manière, Anang Bikali perpétua la lignée d'Onana Bitougui, mais sa descendance fut classée parmi les Eton-Beloua; en effet cette descendance d'Anang Bikali constitue le clan "Mvog Beloua".

Ce récit, dont il existe plusieurs versions(2) ne parle pas explicitement de la traversée de la Sanaga. Mais on peut supposer que, craignant la revanche des Bafia qui d'année en année, devaient reconstituer leurs forces militaires, les Eton pour avoir une paix définitive, aient voulu traverser le fleuve.

Que penser maintenant de ces récits qui nous invitent à voir dans une guerre entre les Eton et les Bafia-Yambassa la cause immédiate de la traversée de la Sanaga par les Eton? Ce dont on ne peut douter, c'est qu'il y a eu des contacts entre les Bafia- Yambassa et certains Beti, avant l'émigration de ces derniers vers le Sud de la Sanaga, contacts qui auraient produit un échange de modèles culturels entre ces tribus(3).

---

1 - Dans d'autres versions, ces noms sont plutôt ceux des fils d'Anang Bikali.

2 - " Cameroon Tribune" n° 591 du samedi 12 Juin 1976, donne une version recueillie par Mevoula Olinga. Dans cette version, si l'absence du merveilleux confère au récit une certaine vraisemblance, le cadre historique général de la tribu Eton n'est cependant pas respecté.

3 - LE "Tso" par exemple, rite Beti, est très proche d'un rite analogue des Bafia.

Pour ce qui est des Eton en particulier, l'existence de leurs contacts anciens avec ces deux groupes est attestée par une expression fossilisé couramment utilisée dans leur langue : lorsqu'ils veulent traduire l'impression d'une action quelconque qui est menée en même temps par une multitude d'agents les Eton disent que ces derniers agissent à la manière des Bafia : si par exemple un troupeau de bêtes deferlent sur une plantation pour la dévaster, on dira qu'elles s'y prennent comme les Bafia; de même une personne victime de vols fréquents dira qu'elle s'este fait voler à la manière dont les Bafia seuls savent dépouiller quelqu'un.(1)

Quelle est maintenant la nature de ces contacts anciens entre les Eton et les Bafia-Yambassa? Selon toute vraisemblance, ces contacts avaient eu lieu éminement dans le cadre du séjour que les Eton avaient accompli dans le territoire des deux tribus pour venir traverser la Sanaga. L'histoire des Yambassa et des Bafia à cette époque, est alors telle qu'il ne pouvait pas ne pas se produire des incidents guerriers entre eux et un peuple traversant leur territoire. En effet, pour ce qui est des Bafia en particulier, c'est à peu près au même moment que les Pahouins entreprenaient leur marche migratoire qu'ils commencèrent à occuper progressivement leur territoire actuel. Mais cette occupation n'avait souvent rien de pacifique; en effet la première fraction Bafia, constituée par les Bekké qui venaient du Nord-Ouest des montagnes du pays Bapé, chassa les Yambassa qui durent s'enfuir vers le Sud; l'autre fraction, les Bekpa, venus du Nord de Babimbi, occupa plus tardivement le pays, ce qu'elle en livrant combat d'abord aux Bekké; puis en s'alliant à ces derniers pour lutter contre les Yambassa.

Quant aux Yambassa ensuite, on peut distinguer parmi eux deux couches des populations : la première constituée par les Mehele et qui était dissaminée dans la savane, vivait de la rapine et de la guerre; à cette première couche devait s'ajouter une autre qui, après un séjour sur la rive gauche du Mbam, émigra chez les Manguissa pour traverser ensuite la Sanaga d'Est en Ouest. Ensuite les péripeties de l'installation des Yambassa et des Bafia sur leurs territoires respectifs sont liées, dans une certaine mesure à l'invasion Babouté; en effet la conquête territoriale des Bafia d'abord fut éminemment facilitée par le fait qu'ils attaquaient par le Sud les populations que les Babouté attaquaient par le Nord; du côté des Yambassa il est plus que probable que c'est à la suite des poussées Babouté qui refoulaient toutes les populations voisines, que se produisirent les afflux des populations qui déferlèrent vers leur territoire.

---

1 - En Eton : " Beto dzib ma lom a nda edzidzib Bepia"

Les récits que nous avons rapportés plus haut font obscurément allusion à ces événements, lorsqu'ils nous parlent d'une guerre entre les Yambassa et les Bafia et d'une autre guerre entre les Bafia et les Eton. Par ailleurs les Manguissa qui, ainsi que nous l'avons vu, ont eu affaire aux Yambassa, racontent dans leurs traditions que c'est pour s'être engagés dans une guerre qui opposait les Yambassa aux Tsinga qu'ils furent obligés de traverser la Sanaga. Mais il ne fait aucun doute que pour autant qu'une fraction Eton ait traversé la Sanaga par le Sud du confluent de ce fleuve et du Mbam, et donc en passant par le territoire des Bafia et Yambassa, il y ait eu des incidents guerriers entre ces derniers et elle. Ces incidents, qu'il ne faut peut-être pas assimiler à des batailles rangées, ont dû hâter la marche des Eton à travers l'itinéraire qu'avaient déja parcouru les Manguissa et dans lequel devaient s'engager d'autres groupes comme les Bané.

Pour ce qui est des Eton demeurés dans la région comprise entre la Sanaga et le Mbam, il faut penser que se sont les envahisseurs Babouté qui les obligèrent à traverser la Sanaga. Nous avons vu plus haut, dans le chapitre relatif à l'histoire générale des Pahouins, que ces derniers durent abandonner leur ancien territoire d'habitat du Nord de la Sanaga, à la suite de l'invasion d'un certain nombre de populations qui fuyaient elles-même devant les conquérants Foulbé. Or parmi ces populations il faut mentionner particulièrement les Babouté; en effet, d'abord ce sont eux directement qui poussèrent les Pahouins à quitter leur territoire pour se diriger vers la Sanaga. Ensuite, ce sont les mêmes Babouté qui obligèrent un certain nombre de tribus pahouines à traverser le fleuve. Il en fut ainsi notamment des Tsinga-Betsinga et des Mvele. Les premiers, après avoir franchi la Sanaga sous la pression des Babouté, ne purent s'empêcher de retraverser le fleuve pour retrouver leurs anciennes terres de la rive droite lorsque les Allemands eurent fixé une fois pour toutes les pillards Babouté sur leur actuel territoire d'habitat. Les seconds, eux, avaient déja laissé quelques familles sur place en quittant la rive droite du fleuve.

Pour ce qui concerne maintenant particulièrement les Eton, l'on sait que ceux-ci ont subi pendant le parcours migratoire d'avant la traversée de la Sanaga, les assauts d'une fraction Babouté, les Bavega.(1) Mais tout porte à croire que ces Babouté n'avaient pas poussé leurs incursions jusque dans l'extrême pointe de cette région du confluent du Mbam et de la Sanaga où

---

1 - Les Eton se souviennent fort bien de Ngila, chef Babouté, dont les Allemands à cette époque, signalent la puissance militaire.

quelques tribus pahouines traversèrent la Sanaga. En effet, on se comprendrait pas autrement qu'ils n'y aient pas laissé quelques noyaux comme cela s'était passé plus à l'Est, au Nord du territoire actuel des Yezoum et des Yekala. De la sorte, il faut penser que l'action des Bahouté, dans la région du confluent du Mbam et de la Sanaga, s'était bornée à refouler certaines tribus pahouines en fuite vers la Sanaga(Eton, Manguissa, Betsinga...) et à obliger certaines autres à traverser le Mbam(Eton, Manguissa, Bané...) Quant à celles des tribus pahouines qui avaient traversé la Sanaga plus à l'Est(Ewondo, Boulou, Mvele...) il est fort vraisemblable qu'elles aient été poursuivies par les Babouté jusqu'au voisinage du fleuve, témoin le fait qu'un noyau Babouté ait pu s'établir sur la rive gauche de la Sanaga, au Nord du territoire des Yezoum.

La traversée de la Sanaga.

La traversée de la Sanaga par les tribus pahouines est, de tous les épisodes de la marche migratoire du groupe, le plus pittoresque, en raison de la légende " rationale" à laquelle elle a donné lieu. Par ailleurs non seulement le récit de la traversée du fleuve, à travers ses différentes versions, rélève entièrement du merveilleux, mais encore presque chaque tribu possède sa propre version dans laquelle, la plupart du temps, on met en vedette ses propres membres. Dans le but toujours de faire état de ce que les mémoires collectives tribales ont retenu de l'évènement et de pouvoir critiquer ces légendes afin d'approcher la vérité des faits, nous livrons ici quelques unes des versions de ce récit.

Voici d'abord comment les Bané présentent l'évènement.(1) A force de prier Dieu de les aider à traverser le Yom(2), les Beti se firent exaucer par leur père celeste. Celui-ci fit un miracle en leur faveur : un jour en effet qu'un nommé Owona Kodé, du clan Bendzob(Bendzob ou bandzob est l'ancien nom des Bané) de la tribu Ewondo, inspectait comme à l'accoutumée les bords du Yom en quête d'un gué, il aperçut quelque chose de semblable à un énorme tronc d'arbre placé au-dessus du fleuve et reliant les deux rives. Plein de courage, Owona Kodo courut vite avertir ses compatriotes Beti, et bien que

1 - Il faut se rappeler que les Bané ont traversé la Sanaga après les Eton.
2 - Yom est le nom générique par lequel les Pahouins désignaient les fleuves C'est beaucoup plus tard que la Sanaga reçut son nom actuel, nom qui provient de "Osanaga" ou "Osoe Nanga"(la rivière de Nanga) en souvenir de Nanga, chef Beti très populaire qui habitait près du fleuve et voulait en faire sa propriété.

l'on fût à la nuit tombante, le plus gros du groupe traversa le fleuve sur ce mystérieux pont. Quand la nuit fut bien noire, une partie du groupe décida d'attendre l'aube pour traverser à son tour. Mais il se trouva quelqu'un pour prier le vaillant Owona Kode de lui faire traverser le fleuve malgré l'obscurité nocturne; il s'agissait d'une personne de la tribu Etoudi, qui; à cette occasion fut dénommée Yanda, parce qu'elle fut attendue par Owona Kode (Yanda = attendre). Owona Kode à la demande de Yanda, accepta et fit éclairer avec des torches le pont mystérieux. Mais voilà que, après qu'Owona Kode et Yanda eurent traversé, quelqu'un parmi ceux qui tenaient les torches commit l'imprudence de frotter le bout de sa torche contre le pont mystérieux: celui-ci disparut alors sous l'eau.

Le lendemain matin, à l'aube, tous ceux qui n'avaient pas traversé la veille se présentèrent avec le plus grand empressement à l'endroit du passage pour franchir le fleuve à leur tour; mais ils eurent la très désagréable surprise de ne plus trouver ce qu'on avait pris la veille pour un tronc d'arbre. Ils eurent beau chercher, ils ne virent plus rien. C'est alors qu'ils comprirent que Dieu avait accompli un miracle en faisant relier les deux rives du fleuve par un énorme serpent, le "Ngang-Medza", pour aider les Beti à traverser la Sanaga.

L'endroit où cette traversée eut lieu s'appelle Elig-Nkoulou. Ceux des Beti qui avaient traversé la Sanaga attendirent lontemps sur la rive le reste du groupe demeuré de l'autre côté ; mais voyant, contrairement à leurs espoirs, que le serpent Ngang-Medza ne réapparaissait point, ils quittèrent le bord du fleuve pour chercher des endroits où s'établir".

Les Eton connaissent plusieurs versions de la légende de cette traversée de la Sanaga. Nous nous proposons d'en livrer deux. La première, qui fait pendant au premier récit de la guerre Yambassa-Bafia-Eton que nous avon rapporté nous indique l'ordre dans lequel les différents clans Eton traversèrent le fleuve. La voici :

(Les Eton, sous la conduite d'Etono, ont déserté nuitamment le lieu du combat, laissant leurs alliés, les Elip, se faire massacrer par les Ehigi " Arrivés au petit matin au bord de la Sanaga, ils s'arrêtèrent là, n'ayant à leur disposition aucun moyen pour traverser le fleuve. C'est alors que pour remercier les Eton d'avoir prêté leur aide aux Elip dans la guerre, un sorcier Elip, du nom de Tsamlete, apparut soudain et proposa aux Eton désemparés, de leur faire traverser le fleuve. Sitôt dit, il se jeta dans le fleuve et se métamorphosa en une sorte d'arc-en-ciel, qui traversa d'une rive à l'autre; on donna à cette chose le nom de "Selo ngongo" ou "Ngang-Medz Les Eton se mirent donc à franchir le fleuve sur le dos de cet arc-en-ciel selon l'ordre clanique suivant :

- D'abord Atenanga Biyele
- puis Andia Biyele, suivi de :
- Aban Biyele
- Mbassi Biyelo
- Noa Kouna
- Kolo Kouna
- Eyada Kouna
- Ekani Bitougui
- Ewodo Bitougui
- Atangana Elomo
- Noa Elomo
- enfin Menye Kolo.

Cette dernière famille à traverser le fleuve comptait dans ses rangs un individu très maléfique, du nom de Zélé-Mbé. Malgré les consignes qui avaient été données de ne rien frotter contre le pont sur lequel on efranchissait le fleuve, Zélé-Mbé, qui transportait avec lui tout un paquet de lances, voulu expérimenter ce mystérieur pont pour savoir en quoi il était fait. IL s'avisa alors d'y faire une entaille avec la lance, et dès qu'il donna le premier coup le pont sombra sous l'eau pour ne plus jamais réapparaître. Or, au moment où ceci se produisit, une fraction du clan Menye Kolo avait déja traversé, tandis qu'une deuxième fraction se trouvait encore sur le dos de " Solo Ngongo" et qu'une troisième attendait encore sur l'autre rive. La fraction qui était encore entrain de traverser le fleuve du moment où Zélé-Mbé provoqua le malheur périt noyée dans le fleuve, tandis que la troisième devait à jamais demeurer de l'autre côté de la Sanaga. Ceci explique que les Menye Kolo qui avaient traversé la Sanaga soient peu nombreux comme clan".

La deuxième version est moins élaborée, mais donne quelques indications utiles sur les noms de personnages et les époques. D'après ce récit, alors que toutes les tribus étaient encore rassemblées à Nditam, un nommé Mpong Mgbila et ses descendants, dont particulièrement un certain Etono, déclenchèrent une grande querelle qui les rendit fort célèbres, mais qui les obligea aussi à fuir leurs ennemis; il leur fallu donc traverser le Yom. Leur quête d'un endroit guéable ou d'un moyen de batelage adéquat devait demeurer longtemps vaine, si bien que Mpong Mgbila et Etono moururent sans avoir pu réaliser leur désir d'aller s'établir de l'autre côté du fleuve. Plus tard, une personne du nom de Ntsomono, un Yemesono de la tribu Ewondo, découvrit un jour par hasard, sur le fleuve, une sorte de pont réliant les deux rives; il le traversa d'abord seul, à la fois pour éprouver ce pont providentiel et

pour se faire une idée du pays sis de l'autre côté. A son retour, il s'empressa d'appeler tout le monde pour les inviter à traverser le fleuve sur ce pont mystérieux. Celui-ci reçut bientôt le nom de "Solo-Ngongo". NTsomono enjoignit au préalable à tous ceux qui traversaient le fleuve de ni rien frotter contre le pont. La désobéissance de quelqu'un qui voulut nettoyer le bout de son flambeau contre le pont provoqua la disparition du "Solo-Ngongo"; de la sorte, tout le monde ne put traverser le fleuve.

Que penser de ces récits?

Plusieurs raisons invitent à les classer dans le genre mythique. En effet, il en va de ce récit comme de celui que nous avons rapporté plus haut à propos de la guerre Yambassa-Bafia-Eton, ou Yambassa-Bafia-Manguissa: chacune des nombreuses tribus qui le recèlent dans leurs traditions en fait un épisode vécu personnellement. Ensuite, la structure du récit à travers toutes ses versions est rigoureusement la même : celles-ci présentent en effet un peuple désemparé qui cherche le moyen de traverser un fleuve immense; c'est alors que, brusquement, se présente un secours aussi inespéré qu'inédit : un énorme serpent apparaît en travers du fleuve et permet au peuple de gagner l'autre rive; le déroulement de l'opération est cependant troublé par l'imprudence ou la méchanceté d'un des passagers. De plus, l'on rencontre des récits identiques chez d'autres peuples en dehors des Pahouins et hors du Cameroun. C'est le cas en particulier chez les Tikar du Nord Cameroun et les Mandja de l'Afrique centrale. Il est donc fort probable que ces récits dérivent d'un mythe très ancien qui aurait circulé dans le folklore d'un certain nombre de populations du Centre Afrique, et qui relatait la traversée miraculeuse d'un gros fleuve par un peuple poursuivi par ses ennemis. Ce mythe aurait eu pour fonction, chez toutes ces populations, de permettre à ces dernières d'expliquer le déroulement de celle de leurs marches migratoires qui les avaient obligées à traverser de gros fleuves, attendu que la plupart, comme ces Pahouins, ignoraient la grande navigation(1). De la sorte il ne faut pas penser que ce mythe se rapporte exclusivement à la traversée de la Sanaga.

---

1 - Les Pahouins ne connaissaient qu'un seul modèle très rudimentaire de batelage, celui qui consiste en des planches légères qu'on fait flotter à la surface de l'eau, les "Bilende".

Par ailleurs, le ^ même mythe a rempli une autre fonction chez les Pahouins, celle de faire expliquer la raison pour laquelle tous les Pahouins établis sur la rive droite n'avaient pas traversé le fleuve; aussi toutes les versions insistent-elles sur cet incident qui a perturbé et interrompu le déroulement de l'opération de la traversée de la Sanaga. Pour ce qui est de la tradition Eton, le mythe de la traversée de la Sanaga avec tous ses incidents, a permis à la tribu d'expliquer un certain nombre de phénomènes étranges, réels ou imaginaires, relatifs à la nature et aux groupements familiaux. Pour ce qui est par exemple des groupements familiaux, les Eton prétendent que les Menye Kolo, dont un des membres, le méchant Zélé Mbé, fut la cause de la disparition du gros serpent-miracle, ont reçu du ciel cette punition que leur groupe ne peut jamais dépasser vingt personnes; dès qu'une vingt-unième naît, une autre parmi les vingt premières doit mourir automatiquement. (Notons d'ailleurs que les Eton s'embrouillent entre eux à ce sujet : ce que les uns disent ainsi des Menye Kolo, les autres le disent des Ossingela).

La vérité historique, au sujet de cet épisode de la traversée de la Sanaga, est certainement tout autre. D'abord il n'y a pas eu, pour l'ensemble du groupe pahouin, une seule traversée du fleuve en un seul endroit. Les Fang, nous l'avons vu, ont franchi la Sanaga par vagues successives et au moins en trois endroits : de part et d'autre des chutes de Nachtigal et dans la région de Sakbayémé. Les Boulou quant à eux, durent traverser le fleuve plutôt entre les chutes de Nachtigal et les rapides d'Eto-Bepka; ils auraient été suivis par les Beti dans cet itinéraire; parmi les autres tribus, les Eton, les Manguissa, Bané et Tsinga ont traversé le fleuve de part et d'autre du confluent du Mbam et de la Sanaga, tandis que les Betsinga, Yezoum et Mvele l'ont fait vraisemblablement un peu plus en amont de la Sanaga par rapport à cette région du confluent.

Par ailleurs, il convient de ne pas se réprésenter cette traversée de la Sanaga comme une opération massive se déroulant dans un ordre tribal, clanique et sous-clanique strict. A la suite du séjour relativement long des Pahouins sur la rive droite de la Sanaga et de la division des noyaux tribaux en plusieurs colonnes avant la traversée de la Sanaga en différents endroits, il s'était forcément produit, entre les tribus, divers brassages, ce qui explique que des fragments tribo-claniques aient traversé le fleuve au sein de groupements hétérogènes et soient aller s'établir avec ces derniers au terme de la marche migratoire. Seul cet état de choses permet de comprendre la très grande dissémination, à travers tout le territoire de l'ethnie pahouine, de ces fragments tribo-claniques et même sous-claniques.

Quant au moyen utilisé pour la traversée du fleuve, il faut sans doute penser au procédé des "bilendo" et peut-être aussi aux pirogues dont le long séjour du groupe dans le voisinage lui aurait permis de concevoir ou d'apprendre l'usage.

Pour ce qui est maintenant de l'ordre dans lequel les différentes tribus pahouines traversèrent la Sanaga, l'on peut établir les faits suivants : de tous les Pahouins, les Fang furent les premiers à traverser la Sanaga, aux trois endroits que nous avons signalés plus haut. Les colonnes qui suivirent les deux itinéraires les plus orientaux avaient entraîné un certain nombre de tribus dont quelques-unes, comme les Ntoumou et les Mvaé, traversèrent le fleuve avec elles. Les Boulou et un certain nombre de tribu Beti suivirent en gros le même itinéraire que ces colonnes Fang, mais franchirent la Sanaga un demi-siècle plus tard dans l'ordre suivant : d'abord les Boulou, ensuite les Beti. Les autres migrants pahouins avaient suivi trois itinéraires : une première colonne avait suivi un parcours oblique en direction de l'Ouest, ce qui lui permit d'aboutir dans la région du confluent du Mbam et de la Sanaga et de traverser la Sanaga à ce niveau : il s'agit particulièrement des Betsinga et des Mvele. Leur traversée du fleuve se situe à peu près à la même époque que celle des Boulou et des autres Beti. La deuxième colonne, composée essentiellement des Manguissa, Eton, Tsinga et Bané, traversa la Sanaga comme nous l'avons dit, de part et d'autre du confluent de ce fleuve et du Mbam et probablement dans l'ordre suivant : d'abord les Manguissa, ensuite les Tsinga, les Eton et enfin les Bané. Cette deuxième colonne fut vraisemblablement la dernière à traverser le fleuve, en raison de la complication de leurs itinéraires.

Il importe enfin de noter que tous les individus des groupes installés sur la rive droite de la Sanaga n'avaient pas traversé le fleuve. Il est inconcevable, en théorie, qu'il ait pu en être autrement; en effet, après un séjour de plus de cinquante ans sur ce territoire, il est compréhensible que les hommes se soient attachés à la terre et se soient habitués au mode de vie que la nature ambiante leur avait inspiré. Ceci est tellement vrai que, parmi les tribus qui avaient traversé la Sanaga sous la pression des Babouté, un certain nombre d'entre elles(en fait, des fragments de ces tribus)avaient refranchi le fleuve une fois que les Allemands avaient pacifié la région en fixant les Babouté sur leur actuel territoire : c'est ce qui se produisit par exemple pour les Bundju et les Tsinga-Betinga.

Quant aux Eton en particulier, ils ne traversèrent pas la Sanaga; mais ils avaient laissé sur la rive droite des familles qui y vivent encore de nos jours.

6 ; L'immédiat-après la traversée de la Sanaga.

Après la traversée de la Sanaga, l'histoire des Eton, comme celle des autres tribus pahouines, se réduit aux contacts avec l'administration coloniale allemande et la mission chrétienne, ainsi qu'aux problèmes internes d'installation sur le nouveau territoire. Nous ne traiterons, dans ce [illegible] chapitre que ce dernier point. En parlant dans les premiers chapitres de la composition tribale de l'ethnie pahouine et de la marche migratoire, nous avons montré en même temps comment la progression des Fang et des Boulou s'était placée sous le signe d'une véritable invasion : tant pour occuper les territoires sur lesquels ils devaient s'établir que pour avoir directement accès aux points de l'économie de traite, il leur fallut déloger de leur habitat un certain nombre de populations autochtones et se soumettre celles qui constituaient leur voisinage immédiat.

Pour le sous-groupe Beti, il n'en a pas été de même, pour la simple raison que les territoires qu'ils occupèrent au Sud de la Sanaga étaient à peu près vides de populations. C'est pourquoi, depuis 1889, les rapports administratifs allemands sur la station de Yaoundé n'y signalent aucun évènement d'importance. Les Yaoundé, fraichement installés sur la région, sont accueillants et dociles envers les Blancs; ils ne connaissent que quelques attaques provenant des tribus voisines et de petites quérelles internes. Un rapport de M. Tenku du 1er Février 1890 dit à ce sujet : " il n' y a de querelles avec les Yakinka, une tribu appartenant encore au peuple Yaoundé et parlant la même langue. Les querelles se limitent cependant à des petites histoires par-ci par-là et cesseront probablement en peu de temps. A l'aller nous avions traversé beaucoup de villages détruits, présentant une image de désolation, si l'on considère que les mêmes villages étaient encore, au début de l'année précédente, habités par une population nombreuse et laborieuse. Ils se sont rétirés de l'Ouest et font surveiller leurs plantations abandonnées par quelques gardiens. Le même rapport continue : " De petites disputes, vol et autres choses provoquées par leurs superstitions sont règlées entre eux(les Yaoundé). Enfin, l'administration songe à combattre certaines coutumes néfastes des Yaoundé. Une coutume cruelle, dont je dois faire mention ici, consiste en ceci : à la mort d'une personne notable, on accuse quelques-unes des femmes ou esclaves d'être la cause de la mort et on les tue tout de suite devant le peuple rassemblé. Une autre mauvaise habitude est, le jeu de passe-temps où le perdant, lorsqu'il ne peut payer sur le champ, est vendu comme esclave aux Babuka, contre le sel. Pour ce jeu, ils se servent d'une corbeille plate et d'environ trente pions joliment sculptés, ils jouent de la manière

naie ou des boutons, ainsi que de leur monnaie locale, des petites barres de fer élargies aux deux bouts."

Ces témoignages de l'administration allemande, s'ils ont le côté classique des rapports entre les colonisateurs et les colonisés, et nous révèlent le genre de difficultés auxquelles les Beti s'affrontèrent en s'établissant sur leur nouveau territoire, nous montrent aussi que la sédentarisation de ces Beti s'était déroulée dans un calme relatif; il n'ya aucune commune mesure entre la manière dont les Boulou par exemple s'étaient établis sur leur pays actuel, en s'opposant aux Allemands, en chassant bon nombre de peuples devant eux, en s'en incorporant d'autres et en livrant des véritables batailles rangées à certains autres, et la manière dont les Beti occupèrent leur pays actuel. Mais que s'était-il passé chez les Beti entre l'épisode de latraversée de la Sanaga et l'établissement sur leur actuel territoire?

Nous savons que les Beti traversèrent la Sanaga au moins en trois endroits, et par vagues successives. La colonne Beti qui suivit l'itinéraire le plus oriental, franchit le fleuve en deux vagues, quelque part entre les chutes de Nachtigal et les rapides d'Eto-Bepka, marchant de cette façon dans le sillage des Boulou; la première vague en gagnant la rive gauche, chassa ces derniers qui durent traverser le Nyong pour descendre plus bas vers la forêt du Sud-Cameroun. Cette première vague Beti devait empêcher la deuxième de la suivre dans son itinéraire, aussi fut-elle obligée de devier sa route et d'avancer vers la mer par la rive gauche du Nyong. Une deuxième colonne Beti composée notamment des Mvele et des Yezoum, dut traverser la Sanaga en suivant un itinéraire plus occidental, mais sans atteindre la région du confluent du Mbam et de la Sanaga. Quant à la troisième colonne Beti, c'est dans cette région de l'embouchure du Mbam dans la Sanaga, qu'elle franchit le fleuve. Elle le fit aussi par plusieurs vagues; la première à traverser fut probablement la tribu Manguissa. C'est-elle en tout cas que les Eton trouvent déja installée dans la rive gauche au moment où ils traversent la Sanaga à leur tour. C'est à cette époque que se situe la guerre entre les Eton et les Manguissa, guerre déclenchée par ces derniers qui voulaient chasser les premiers du voisinage immédiat de leur territoire? Comment se déroula cette guerre?

La guerre Eton-Manguissa nous est connue par un récit que nous commencerons par rapporter entièrement pour pouvoir l'analyser et approcher de cette manière la vérité des événements. D'après ce récit les Eton, après la traversée de la Sanaga, s'établirent d'abord à Nkolbogo, localité sise dans

la région appelée Mebo.

Ils se mirent à y construire des maisons et à y cultiver des champs. Mais seulement ce terrain appartenait aux Manguissa. Lorsque ceux-ci se rendirent compte que les Eton envahissaient leurs terres, ils leur déclarèrent la guerre; ils en massacrèrent un bon nombre et refoulèrent les survivants loin de chez-eux. Les Eton, telle une bande d'animaux captifs brusquement libérés de leur cage, se répendirent alors dans les territoires voisins. C'est alors qu'un sage, du nom de Tuna Mbassi, du clan Eton Menyagda, s'avisa d'aller trouver, avec une délégation, le chef de l'armée Manguissa qui était alors Abega Mbia. Afin de pouvoir être reçu facilement par ce dernier, il lui garda deux jeunes filles, Tu-Molé et Lema Melingui.

Après avoir écouté Tuna Mbassi, qui lui présentait les demandes de pardon de tous les Eton, tout en le priant de mettre fin à cette guerre des Manguissa contre les Eton, le chef Abega Mbia convoqué alors tous les Manguissa. Il leur fit part des demandes de pardon des Eton ainsi que de leur souhait, de voir finir cette lutte;il leur montra après cela les deux jeunes filles que lui avait amenées Tuna Mbassi, en signe de l'amitié que les Eton voulaient voir scellée désormais entre eux et les Manguissa. Voyant la sincérité et les bonnes dispositions des Eton à leur égard, les Manguissa prièrent les Eton de passer la nuit chez eux. Les Eton acceptèrent. Toute cette nuit-là fut une longue nuit de festin, car on voulait célébrer les prémices de la paix entre les deux tribus. Le lendemain matin, Tuna Mbassi s'en fut donc dire au-revoir à Abega Mbia; ce dernier pour le congédier, lui fit trois présents; il lui offrit d'abord une hache et un sabre afin qu'il pût se défendre personnellemant; ensuite il lui remit un traité de paix et d'amitié entre les Eton et les Manguissa, et enfin il céda tout le pays Mebo aux Eton. Tuna Mbassi, fort heureux de tout cela, en remercia vivement les Manguissa au nom de tous les Eton, et leur promit qu'ils n'auraient jamais à regretter les bienfaits qu'ils venaient de leur accorder.

Rentré chez les siens, Tuna Mbassi fit appeler par le Tam-tam tous les Eton; ceux-ci se rassemblèrent, hommes, femmes, vieillards et enfants. Ils étaient dans la plus grande inquiétude, car ils craignaient qu'on ne les ait convoqués pour leur annoncer que la lutte rependrait de plus belle. Mais dès qu'ils virent Tuna Mbassi, ils éclatèrent de joie, car ils le croyaient mort au pays Manguissa. Leur joie augmenta encore lorsque Tuna Mbassi leur annonça qu'il avait réussi à obtenir du chef militaire Manguissa un accord de

paix mettant fin à la guerre et qu'en plus de cela, le pays Mebo, grâce à la générosité des Manguissa, appartenait désormais aux Eton. Rasserénés par ces nouvelles, les Eton, occupant à nouveau le pays Mebo, se mirent à le mettre en valeur par la construction des villages et le travail des champs Voilà raconté dans un récit que la tradition Eton a soigneusement conservé, le déroulement de la guerre qui opposa les Eton aux Manguissa. Que faut-il en penser?

Il convient d'accorder à ce récit, comme à la plupart de ceux que nous avons rapportés jusqu'à présent, le crédit que l'on accorde habituellement à ce domaine de la littérature orale des peuples : si l'on ne peut y voir une histoire scientifiquement reconstituée, il faut cependant se garder de les ranger du côté de la légende pure: il s'agit en réalité d'une façon propre aux peuples sans écriture de se souvenir de leur passé; pour être souvent embellii et plein d'obscurités de toutes sortes, le témoignage des récits de ce genre n'en a pas moins pour autant une valeur historique réelle, car ils sont les seuls à dire, à leur manière il est vrai, quelque chose de réel ou de vraisemblable sur une époque ou un événement du passé du groupe. Aussi sont-ils souvent des appoints d'importance pour la reconstitution scientifique de l'histoire, et ce d'autant plus les inexactitudes qu'ils recelent ne peuvent avoir aucun incidence significative sur cette histoire scientifique, événementielle ou structurelle, attendu qu'ils portent souvent sur les aspects mineurs du passé du groupe concerné.

Que peut-on retenir du récit rapporté plus haut? La première chose est sans doute que ce récit raconte un fait réel, car cette guerre entre les Eton et les Manguissa est attestée par les témoignages les plus divers. Ensuite, il faut admettre que le personnage d'Abega Mbia, dont le nom, célèbre tant chez les Eton que chez les Manguissa, parce qu'attaché à cette guerre a joué un rôle de premier plan dans les négociations de paix. Enfin, il est aussi assuré que les deux parties belligérantes, à la fin de la guerre, ont conclu entre elles une alliance de paix et d'amitié. Il faut sans doute voir dans cette alliance la raison pour laquelle les deux tribus se sentent beaucoup plus proches entre elles que ne l'est chacune d'elles avec tout autre tribu pahouine. Eton et Manguissa tendent d'ailleurs à s'homogénéiser sur les plans linguistique et du "tempérament tribal"(1).

Ceci étant dit, il faut cependant discuter sur quelques détails. Examinons d'abord le problème du lieu : à quel endroit s'était déroulé le combat? Ce problème mérite d'être posé, car quand bien même on refuserait(avec

---

1 - Cf le chapitre sur le caractère tribal des Eton.

raison d'ailleurs) de concevoir cette guerre sous le mode d'une bataille rangée, le seul fait cependant qu'elle ait donné lieu à un traité d'alliance et de paix et qu'un personnage ait été au centre des négociations montre qu'elle a connu un principal centre d'opération militaire(ces dernières se réduisant à des escarmouches). Le récit qui relatait cette guerre nous invite à voir dans la région de l'actuel village de Nkolbogo le théâtre de cette guerre. Ceci est cependant difficilement acceptable. Cette hypothèse suppose en effet que les Eton aient d'abord traversé tout le pays Manguissa par le Sud, d'Est en Ouest; la guerre dans ce cas n'aurait probablement pas eu lieu, car ce passage des Eton s'effectue dans une zone où les Manguissa n'étaient pas concentrés. Il convient de penser au contraire que cette guerre Eton-Manguissa, s'est déroulée dans la région même de la boucle de la Sanaga au niveau du confluent de ce fleuvee et de son affluent le Mbam. Les Eton, qui convoitaient cette région déja occupée par les Manguissa, auraient été réfoulés par ces derniers vers le Sud, et se seraient par la suite répandus jusque vers l'Ouest. Peut-on dire maintenant quelque chose sur la date de cette guerre? Cette question revient aussi à celle de la date de la traversée de la Sanaga par les Eton. Si l'on suppose que les Eton étaient arrivés à Nditam autour des années 1800 comme nous l'avons dit plus haut dans l'un des sous-chapitres précédents, et qu'ils en étaient partis environ un demi-siècle plus tard, cela laisse entendre que la guerre Eton-Manguissa a eu lieu autour des années 1860. Cela permet aussi de penser que les Manguissa ont traversé la Sanaga une dizaine d'annés plus tôt, pour pouvoir s'être établis solidement dans la région de la boucle de la Sanaga et la défendre comme leur pays.

La guerre Eton-Manguissa ne fut cependant pas le dernier incident de la migration des Eton. Ces derniers devaient encore, au moment de s'établir sur leur actuel territoire d'habitat, se heurter à quelques groupes. Voici le récit que la tradition donne des dernières luttes livrées par les Eton. "Les Eton,(après la guerre avec les Manguissa), non contents d'occuper le pays Mebo, décidèrent d'agrandir leur patrimoine territorial. Aussi décidèrent-ils d'aller en guerre contre leurs voisins, les Ewondo, Mvele, Babuté. Ils en massacrèrent une bonne partie et refoulèrent le reste au loin. Cependant, au cours de ces combats, il y eut une victime illustre dans les rangs des combattants Eton; ce fut Zolo-Elundu, chef du clan Mvog-Kani, qui fut tué à Mvomba".

Qu'y a-t-il de fondé dans ce récit? Qu'il y ait eu de petits incidents entre les Eton et certains de leurs voisins comme les Ewondo et les Mvele, la chose est possible. Mais ces incidents n'ont pas revêtu l'importance à

vrai dire d'un réel combat. Quant à ce qui concerne les Babuté, la mémoire collective des Eton doit ici avoir confondu les époques : autant les Eton ont été poursuivis et persécutés par les Babuté avant la traversée de la Sanaga, autant ces mêmes Eton n'ont jamais eu affaire avec ces derniers une fois dans l'autre côté du fleuve. En revanche, il est attesté que les Eton ont livré une guerre aux Bané qui ont traversé la Sanaga après eux; cette guerre avait pour but d'empêcher les Bané de s'établir dans les environs du territoire Eton; aussi furent-ils chassés de cette région et durent-ils refluer vers les rives du Nyong. Enfin; il est aussi attesté que les Eton se sont heurtés aux Bassa(vraisemblablement à la fraction Bakoko) qui se dirigeaient vers l'Ouest.

Au terme de toutes ces péripéties qui jalonnèrent la marche migratoire, depuis l'habitat primitif du Nord de la Sanaga jusqu'à leur territoire actuel, les Eton se sédentarisent, à peu près au même moment que les autres Beti.

Le Contact des Eton avec l'Administration Coloniale.

Ce chapitre a pour objet d'étudier les premiers moments qui ont suivi la sédentarisation des Eton. Il s'agit en fait de montrer l'emprise coloniale allemande, puis française sur cette région du Sud-Cameroun, car il est revenu entièrement aux puissances coloniales de la structurer, comme leurs autres possessions à leur guise.

1 - Cadre Général. Le Contact du Cameroun avec l'Occident.

Avant que la marche migratoire des Boulou-Beti ne commence à atteindre les régions forestières du Sud-Cameroun, la côte Camerounaise avait déja eu des contacts avec le monde Occidental. Après l'épisode portugais, la flotte marchande hollandaise d'abord avait fréquenté les côtes Camerounaises jusqu'au XVIIe siècle. L'Angleterre ensuite, après la perte de ses colonies d'Amérique en 1783, avait tourné son regard vers l'Afrique. Elle voulait non seulement y explorer des pays neufs afin d'en faire des partenaires commerciaux, mais aussi travailler à y supprimer la traite des esclaves, et enfin, y apporter l'Evangile par ses missionnaires. C'est ainsi que les Anglais devaient s'installer à Fernando-Po, d'où partaient les explorateurs vers le Nigéria et des missionnaires vers le Cameroun. Au XIXe siècle, l'influence anglaise sur la côte Camerounaise devait être immense, car non seulement les Anglais y avaient aboli l'esclavage et supprimé certaines coutumes barbares, dévelopé le comerce et installé des missions chrétiennes, mais

mais encore ils intervenaient dans la politiqué locale. Cependant cette implantation anglaise au Cameroun ne devait pas se transformer en colonisation : une autre puissance européenne, l'Allemangne, avait également les yeux tournés vers le Cameroun; en effet, depuis 1851, des explorateurs allemands avaient entrepris de faire connaître l'intérieur du territoire camerounais à l'Allemagne. Parmi ces derniers, il faut citer notamment :

- M. Zintgraff, qui fut le premier à introduire la culture de la pomme de terre au Cameroun.
- Flegel, qui explora la Bénoué en 1780.
- Henrich Barth : qui étudia l'Adamaoua en plus de nombreuses autres régions du Cameroun et d'Afrique.
- Hugo Zoeller qui, au cours de ses voyages dans le pays Douala, étudia les grandes familles de cette région, en particulier celles de Bell et d'Akwa.
- Conrad, dont les restes devaient être retrouvés par Fontem.
- Esch, géologue, qui se vanta d'être le premier à avoir atteint le sommet du mont Koupé.
- et Mann, qui, en 1861, fit l'ascension du mont-Cameroun et entreprit d'en étudier la flore.

D'après les rapports de ces divers explorateurs, le territoire du Cameroun n'était encore assujeti à aucune puissance européenne. C'est pourquoi les Allemands décidèrent de l'investir. Mais en réalité, le Cameroun leur était déja en quelque sorte acquis, car en 1868, un commerçant allemand du nom de Adolf Woermann, fondait une maison de commerce à Douala et entreprenait en même temps de travailler auprès du gouvernement allemand pour l'annexion du Cameroun. Aussi, en 1884, le frère cadet d'Adof Woermann, Edouard Woermann, débarquait à Douala pour venir préparer le terrain. Le 12 Juillet de la même année, il signait avec les chefs de clans de Douala le célèbre traité Germano-Douala; le même jour, un bateau de guerre allemand accostait sur le Wouri emmenant Natchtigal, consul d'Allemagne à Tunis. Ce dernier venait tout simplement prendre possession du territoire du Cameroun au nom de l'Empereur d'Allemagne; le 14 Juillet 1884, date à laquelle eut lieu la cérémonie, Natchtigal hissa le drapeau allemand sur la ville de Douala.

Pour ce qui est de la christianisation du Cameroun, la mission chrétienne travaillait déja au Cameroun bien avant la colonisation allemande. En 1841, la mission baptiste de Londres s'installait dans l'île de Fernando-Po. C'est de là que les missionnaires qui y débarquaient venant d'Europe gaganaient la côte Camerounaise; c'est en 1845, cette société missionnaire

créa son premier établissement à Douala. Plus tard, en 1858, la "Baptist missionary" fut chassée de Fernando-Po par la mission catholique soutenue par le gouvernement espagnol de l'île et dut transférer son siège dans la baie où elle fonda Vistoria. En 1886, cet établissement est pris en charge par la mission protestante de Bâle; en 1890, à la suite d'une rupture, au sein de cette Eglise, entre les Baptistes locaux et la mission de Bâle, la société des missions baptistes allemandes envoya des missionnaires pour se charger des communautés indigènes devenues ainsi indépendantes.

Par ailleurs la mission presbytérienne américaine présente dans le Gabon Français depuis 1847, s'installe au Cameroun en 1885 entre le Campo et le Nyong. Ce n'est qu'en 1890 que la mission catholique allemande s'établit au Cameroun avec la congrégation des Pallotins. Elle fonde sa première mission sur les bords de la Sanaga à Marienberg. Mgr Veter en était l'évêque et le 18 Mars de la même année, le Cameroun devait être détaché du vicariat des deux Guinées et érigé en Préfecture Apostolique. En 1904, cette préfecture est érigée en vicariat. L'année 1905 vit la naissance du Vicariat de l'Adamaoua, confié aux prêtres du Sacré-Coeur de Jésus de St-Quentin. Après la guerre de 1914-1918, les missionnaires pallotins allemands sont chassés du Cameroun et relayés par les missionnaires français. Les missions catholiques devaient progresser rapidement au Cameroun au point que, quelques années plus tard, le pays était morcelé en plusieurs Vicariats.

2 - La Rencontre des Pahouins du Cameroun avec l'administration coloniale allemande.

A la conférence de Berlin du 15 Novembre 1884 - 26 Février 1885 qui réunit plusieurs puissances occidentales dont les intérêts s'affrontaient en Afrique, l'Allemagne présente aux autres pays une esquisse des frontières du Cameroun; celles-ci devaient être précisées plus tard par des accords entre l'Allemagne, la France et l'Angleterre. Après la prise de possession du Cameroun, l'Allemagne entreprit ensuite de l'occuper et de le pacifier. Ce fut pour elle une tâche très difficile, car elle rencontra un peu partout dans le pays, de nombreuses résistances chez les tribus indigènes. Les Allemands mettront ainsi plus de 15 ans pour conquérir le Cameroun, car jusqu'à la veille de la première guerre mondiale leur effort de pénétration à l'intérieur du pays n'était toujours pas achevé. Par ailleurs, souvent après leurs expéditions de conquête, les tribus soumises se revoltaient quelque temps plus tard.

Après l'occupation rapide de la côte et la création en hâte des ports à Kribi et à Grand-Batanga, les Allemands se fixèrent comme premier objectif la pénétration dans le Sud et le Centre. Pour ce qui est d'abord du voisina-

ge immédiat de la côte, une première expédition conduite par l'officier Gravenreuth, partit en 1891 pour soumettre une tribu de la région de Buéa; ce fut un échec cuisant pour les Allemands, car l'officier fut tué par les indigènes et ce n'est que trois ans plus tard, en 1894, qu'une deuxième expédition devait conquérir les populations de la région.

Mais déjà auparavant, les Allemands s'étaient affrontés aux Bassa et aux Bakoko qui leur avaient opposé une résistance farouche; le 14 Décembre 1892, les chefs de ces tribus, finalement vaincus et voyant leurs compatriotes extrêmement éprouvés par cette gerroç signèrent un traité de paix avec les Allemands.

Partant de Kribi et de Grand-Batanga, les Allemands atteignirent le Centre, le Sud-Est et le Sud Cameroun. C'est le 15 Octobre 1887 qu'une première expédition, conduite par les lieutenants Kund Tappenbeck, quitta Grand-Batanga, traversa le pays Ngoumba et la vallée du Nyong pour arriver à Yaoundé en Décembre 1887. Ce ne sera pourtant qu'en 1894 que le Major Hans Dominik, arrivé d'Allemagne, s'établira dans cette r ville et y organisera un centre militaire ainsi qu'un nouveau point de départ vers l'Est et vers le Nord. Pour ce qui est du Sud et en particulier du pays Boulou, les Allemands nous le savons déja, avaient empêché, vers les années 1890, les migrants Boulou d'avancer plus loin vers la côte, alors qu'ils étaient déjà très près de Kribi. En 1890, les mêmes Boulou, dans le but de conserver le monopole du commerce entre la côte et l'intérieur du pays, entrèrent en guerre contre les Allemands; la lutte dura trois ans, et bien que les Boulou fussent finalement vaincus, ils firent cependant subir des pertes importantes aux Allemands.

Enfin, depuis Yaoundé, les expéditions allemandes partirent à la conquête des régions de l'Est et du Cameroun; elles y rencontrèrent des nombreuses résistances et ce n'est qu'au prix de combats sanglants que les Allemands réussirent à soumettre certaines tribus.

3 - Le Contact des Beti avec l'administration allemande.

La première expédition allemande venue conquérir le Sud et le Centre du Cameroun arriva à Yaoundé en Décembre 1887. A cette époque, la Capitale du Cameroun était encore Douala, qu'on appelait alors Kamerun, et le pays était administré par le gouverneur allemand Zimmerer. A cette époque également, la migration pahouine commence à s'achever. Les Fang ont déja pénétré au Gabon et les Boulou, récemment chassés par les Beti de la vallée de la Sanaga et des régions voisines, commencent à s'installer dans leur actuel territoire d'habitat. Il en est de même des Beti qui déferlent sur les plateaux

entre la Sanaga et le Nyong. En 1894, un rapport administratif présenté par le major Dominik, le 15 Septembre, fait encore état du mouvement migratoire pahouin. On y lit : "l'avancement des peuples de l'Adamaoua vers le Sud semble s'effectuer dans un rythme accéléré, les avant-gardes de ce mouvement sont déja arrivés dans les environs de la région qui touche Yaoundé, la Sanaga, tribu qui a été écartée de l'Adamaoua, tandis que le capitaine Morgen n'a rencontré quelques années plutôt tôt seulement, la marque caractéristique des indigènes de l'Adamaoua, la forme ronde des cases, qu'au Nord de ce fleuve. Ces déplacements des tribus ne s'arrêteront pas, mais continueront plutôt en direction de Yaoundé, sans doute à cause de la violence du chef Vouté(1) Ngila, et de la force qui est à sa disposition".

Malgré l'arrivée à Yaoundé en 1887 des premières expéditions allemandes, ce n'est qu'en 1894, lorsque le major Dominik, venant d'Allemagne s'établit à Yaoundé, que commencent vraiment les contacts entre les Beti et l'administration allemande. En sa qualité de chef de la station de Yaoundé, Hans Dominik eut à administrer le pays Beti. Quel accueil ce dernier lui reserva-t-il? Alors qu'un peu partout à traverser le Cameroun les indigènes s'étaient montrés méfiants sinon ouvertement hostiles à l'endroit des conquérants allemands, ces derniers eurent lieu de se réjouir de la façon dont généralement les Beti se mirent à leur service. C'est ainsi que, dans son rapport du 18 Juin 1897, M. Dominik écrivait " Après que le commandant m'ait chargé de la direction de la station, je me suis efforcé de me mettre au contact de la situation locale où la connaissance du pays et de la population que j'ai acquise lors de mon sélour à Yaoundé l'an dernier, me fut fort utile De même le fait que je suis arrivé le premier à la côte par la piste Bakoko si mal famée et revenu chez eux indemne, a servi beaucoup aux yeux des Yaoundé. Je peux donc dire que la confiance des Yaoundé en la station du gouvernement a augmenté sensiblement durant mon court séjour. Le commandant en qualité de représentant de notre honneur, m'a introduit auprès des chefs, convoqués en grand nombre, et moi-même j'ai fait une tournée de plusieurs jours dans la région de Yaoundé pour me familiariser avec ces gens, familiariser les gens avec moi, attirés de cette façon, ces gens viennent maintenant à la station, pour faire le marché, comme par exemple les Mvog-Belinga qui, auparavant n'ont jamais mis pied à la station..."

De même le rapport du gouverneur Von Put Kamer, daté du 29 Janvier 1897, souligne la serviabilité et l'esprit calme des Yaoundé. Finalement les Allemands n'allaient pas tarder à considérer les Beti comme les meilleurs indigènes de tout le Sud-Cameroun; ils leur paraissaient en effet les plus in-

1 - C'est-à-dire Dabouté.

telligents, les plus ouverts et les plus empressés devant les Blancs. Dans le même rapport du 18 Juin 1895, Hans Dominik écrivait à ce sujet : " A l'occasion de leur visite à la station, les Yaoundé voient le grand nombre de soldats, voient ce que le Blanc peut construire, apprennent à connaître sa supériorité, cherchent son amitié et craignent son hostilité. Une preuve nette de la sincérité des Yaoundé vis-à-vis du gouvernement est portée largement par le fait que les Yaoundé, sur un ordre, se sont mis à amenager et à entretenir en bon état les chemins, en sorte qu'il est possible d'aller à cheval de la station jusqu'à Nmiang. Des manoeuvres pour le gouvernement à Kamerun(1) se présentent tous les jours en très grand nombre et apprennent avec regret qu'il faut attendre le retour du commandant..."

Dans un autre rapport daté du 25 Septembre 1895, le même Dominik écrit : " les rapports de la station avec les Yaoundé sont les meilleurs, il est vrai aussi que les Yaoundé sont un peu facile à guider. Evidemment il y a de petites querelles et palabres, mais toujours ils ont été vite réglés à cause de l'énorme respect dont jouit la station... Les Yaoundé se proposent en grand nombre pour le travail à la côte, pour le portage lors des expéditions et caravanes en partance à la côte, et rarement tous les gens peuvent être contentés en même temps ...."

A cause donc de leur intelligence, leur force et leur application au travail, les "Yaoundé" étaient recherchés partout par les Allemands et étaient embauchés de préférence aux autres indigènes dans les diverses tâches de l'époque. C'est pourquoi, en particulier les Beti de la région de Yaoundé suivaient les expéditions allemandes avec les charges et les ravitaillements. Le bon accueil et les qualités des Beti décidèrent à la longue les Allemands à leur assurer la prépondérance sur toutes les autres tribus du Sud-Cameroun; aussi firent-ils des Yaoundé à partir de 1909 la Capitale du Cameroun : par ailleurs, ce fut avec les Beti que les Allemands, après l'occupation de Douala et des autres ports à la fin de 1914, essayèrent d'organiser une résistance qui se prolongea jusqu'au 1er Janvier 1916.

Pour ce qui est en particulier de l'administration du Cameroun par les autorités allemandes, l'on sait que sous l'autorité du gouverneur, le pouvoir était assuré par les chefs de circonscription, les autorités militaires et les chefs indigènes. L'autorité des chefs traditionnels à cette époque était donc reconnue, et beaucoup d'entre eux furent pour l'administration coloniale allemande de précieux auxiliaires. Un rapport administratif daté du 29 Janvier 1897 donne une idée de l'attitude des chefs traditionnels envers l'administration et de leur importance : " la nouvelle que pour la première fois un gouverneur visitera la station de Yaoundé et le pays a été repandu au loin. Après que M.Dominik m'ait salué(c'est le gouverneur Von

---

1 - C'est-à-dire Douala, alors Capitale du Cameroun.

Putkamer qui parle), il y eut le défilé des chefs de Yaoundé et des environs. A la tête se trouvait le vieux Tomy(Tomus), l'ami de Kund et Tappenbeck, sur le terrain duquel se trouvait la station. Ambo, une sorte de Factotum de la station, était déja venu à ma rencontre au dernier campement(Messenti); Mbazonsoko apparut avec sa suite, c'est un vieux chef montagnard rusé, dans le village duquel a commencé la brouille entre le lieutenant Bartsch et les Yaoundé, puis arriva enfin le chef le plus important, le chef supérieur de la tribu Bané, Bamenmekou. Tout le monde apporta de riches cadeaux en bétail et en ravitaillement..."

Pour ce qui est maintenant de la rencontre des Beti avec la mission chrétienne, on sait que les premiers missionnaires catholiques débarquant à Douala le 25 Octobre 1890, s'installèrent d'abord sur les bords de la Sanaga, en aval d'Edéa, pour y fonder la première mission, Marienberg, à partir de là, la mission devait se répandre rapidement sur la côte et sur le Sud du pays; c'est ainsi qu'elle s'installe à Yaoundé en 1901 et à Minlaba en 1907. On sait la rapidité avec laquelle les Négro-Africains en général étaient ouverts et convertis à la nouvelle religion des missionnaires européens. Un missionnaire , qui par ailleurs voulait défendre l'entreprâse missionnaire contre tous ceux qui en denonçaient le caractère destructeur pour la culture Négro-Africaine, écrivait à ce sujet : "les anciens missionnaires pourraient se decerner une certaine gloire lorsque les revues missionnaires constatent que les progrès du christianisme ont été spectaculaires en Afrique. Les catholiques y sont passés, en 50 ans, de 1.350.000 à 22.000 000. Dans aucun autre continent on n'a vu pareil avancement du règne de Dieu. N'y a-t-il pas lieu de croire que les méthodes empeyées n'étaient pas si nulles qu'on veut bien l'affirmer?"(1). Un autre missionnaire, le P. Bouchaud, fait la même constatation : " nulle part, dans les temps modernes, l'apostolat missionnaire n'a connu de progrès plus rapide et plus étendu; et maintenant que trop de pays de mission ont été pratiquement coupés de la chrétienté et réduits à une existence de catacombe, les missions d'Afrique restent les plus florissantes dans le domaine de l'Eglise en expansion".(2)

Si ces constatations s'appliquent à l'ensemble du monde Négro-Africain

---

1 - Revue "Les missions catholiques" n°62, Mai 1957, P. 152.

2 - Bouchaud (R.P) "L'Eglise en Afrique" Paris, 1958, P. 13.

évangilisé, l'on peut cependant dire qu'elles valent plus particulièrement pour les Beti. Un missionnaire laïc qui avait travaillé chez eux, le Dr Louis Aujoulat, écrivait à ce sujet : "nulle race ne paraît aussi assimilable, aussi rapidement convertissable que les races négro-africaines."(1) En effet, si on ne prend que la seule tribu Eton, alors qu'en 1901, il n'y avait pas encore un seul baptisé, en 1970, sur une population totale d'environ 160.000 âmes, on ne compte plus que 3.000 catéchumènes- le chef supérieur des Ewondo, M. Charles Atangana Ntsama, né vers 1885 et mort en 1943, fit l'incarnation de l'accueil de la mission chrétienne par les indigènes d'Afrique noire; baptisé lui-même dans son enfance, il permit aux missionnaires de s'installer sur ses terres et encouragea leur travail d'évangilisation.

4 - <u>La Rencontre des Eton avec l'administration coloniale allemande et la mission chrétienne.</u>

La rencontre des Eton avec l'administration coloniale allemande est contemporaine de l'arrivée et de l'établissement des autorités allemandes à Yaoundé, c'est-à-dire à partir de 1887. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, c'est véritablement à partir de 1894, que les Allemands, avec l'installation à Yaoundé du Major Hans Dominik, commencent à administrer la région de Yaoundé. Autour des années 1910, cette dernière est déja administrativement bienstructurée, notamment avec l'établissement des chefs supérieurs dans les tribus Ewondo, Eton et Manguissa.

Peut-on savoir tout de même quelque chose sur le premier contact des Eton avec les Allemands? Cet épisode, qui ne manque pas de pittoresque, nous est raconté dans un récit conservé par la tradition de la tribu. Voici le récit : "Jusque là, bien que les Blancs fussent arrivés depuis longtemps au pays Ewondo, les Eton n'avaient encore pris aucun contact avec eux, et aucun Eton n'avait encore vu un Blanc. Entre-temps, il arriva que ces Blancs ramenèrent d'une de leurs expéditions conquérantes à travers le Cameroun, le cadavre de l'un des leurs tué par les indigènes. Comme ils cherchaient un endroit où l'enterrer, une personne du nom d'Essono-Eba, leur offrit du terrain pour y creuser une tombe. Les Allemands entourèrent cette tombe d'une grille métallique, c'est pourquoi le village prit le nom Ongola-Ongola Ewondo qui [illegible] Yaoundé(2)

Après ce petit fait, les Blancs décidèrent d'aller inspecter le pays vers le Nord, depuis Yaoundé. C'est ainsi qu'ils arrivèrent au pays Eton.

---

1 - Aujoulat(L.P.) Aujourd'hui, l'Afrique. Tournai, 1958, P.13

2 - De "Ongola", mot Ewondo signifiant clôture. Mais il existe une autre thèse selon laquelle Ongola est un vocable générique désignant toute ville.

Comme ces derniers n'avaient jamais vu d'homme blanc, ils les prirent pour des fantômes. Ces Blancs qui étaient des Allemands se mirent à commercer avec eux les Eton, leur livrant notamment des armes(lames, sabres...), du sel des vêtements etc... A leur première arrivée chez les Eton, ils étaient au nombre des trois; mais ils devaient être suivis par de nombreux autres Allemands qui , bien qu'étant des militaires, traitaient cependant des gens avec beaucoup d'amitié. Les trois premiers Allemands arrivés au pays Eton reçurent chacun un sobriquet des gens du pays :

- Le premier, chargé de l'administration, arrangeait les querelles entre les gens et donnait des instructions aux chefs indigènes: c'est pourquoi on lui donna le nom de Bitomo(1).

- Le deuxième se livrait au commerce et distribuait les produits manufacturés venant d'Europe; il reçut le nom de Sangula.

- Le troisième faisait le commerce d'articles de luxe et livrait aux genx des boucles d'oreilles, des bracelets, des chaînes, des anneaux, etc... On lui donna le nom de [illegible].

Ce récit, comme d'ailleurs il l'avoue lui-même, ne prétend à rien d'autre qu'à montrer la première visite d'un groupe de coloniaux allemands dans le pays Eton, visite sans doute de prise de contact et de campagne commerciale, et qui ne donna lieu à aucun incident notable. Mais il est évident que ce récit fait allusion aux tournées administratives au cours desquelles les autorités coloniales, avant de créer des postes administratifs, réglaient de les problèmes administratifs et judiciaires, et se livraient avec les indigènes à des échanges commerciaux.

Pour ce qui est de la rencontre des Eton avec la mission chrétienne, cette rencontre eut lieu d'abord dans le cadre de la mission de Mvolyé, fondée en 1901 et qui, avant la création d'autres missions dans la région, rayonnait dans tout le pays Beti. A partir de 1926, date de la création de la mission d'Efok l'évangilisation des Eton s'intensifia, au point que, de nos jours, et comme il en est d'ailleurs de tout le monde Beti, tous les Eton, ou presque, sont acculturés à la réligion chrétienne.

La Structuration Administrative de la tribu Eton à partir de l'administration française.

Contexte Général : le contact du Cameroun avec l'administration française.

Depuis 1911, la France regrettait d'avoir abandonné à l'Allemagne une partie de son Afrique Equatoriale. La grande guerre 1914-1918 allait lui donner l'occasion de la récupérer. En effet, dès que l'Allemagne déclara la

---

1 - De l'Eton "eton", qui signifie querelle.

guerre à la France et à la Russie en 1914, les troupes françaises qui se trouvaient au Congo passèrent immédiatement à l'attaque des possessions allemandes de Bonga et de Zinga. Par la suite, les troupes alliées françaises, anglaises et Belges, bien plus nombreuses que les forces allemandes, encerclèrent le Cameroun en quatre fronts(Nord, Sud, Est, Côte); mais toutes leurs forces tendaient à la prise de Yaoundé; après la chute de Douala le 27 Septembre 1914, Yaoundé est atteint par les alliés le 1er Janvier 1916. Après la prise de la forteresse de Mora le 20 Février 1916, la guerre se terminait au Cameroun. A la conférence de paix réunie à Versailles en 1919, l'Allemagne, malgré ses protestations, se vit enlever toutes ses anciennes colonies; celles-ci allaient dépendre de la société des Nations qui en confia la gestion aux diverses puissances sous le contrôle international. C'est ainsi que le mandat sur le Cameroun fut confié à la France et à l'Angleterre.

Comment se fit le contact du Cameroun avec l'administration française? Bien que la France, à la suite des accords de paix de Versailles, ne reçut pas le Cameroun à titre de colonie, les institutions et la politique qu'elle y apporta ne différèrent en rien de celles de ses territoires coloniaux d'Afrique Equatoriale. D'après l'article 109 de la constitution française 1948, cette politique et ses institutions coloniales étaient placées sous le signe du principe de l'assimilation; suivant ce principe, les colonies sont territoires français, au même titre que la Métropole, et jouissent de mêmes droits à l'égard des lois publiques et privées. Un des résultats de l'adoption de ce principe fut par exemple que l'on accorda en 1948 la citoyenneté française et le droit de vote aux habitants des villes côtières du Sénégal Mais l'application réelle de ce principe rencontra beaucoup de difficultés pour de nombreuses raisons, dont principalement l'énorme écart économico-culturel entre les habitants de la Métropole et ceux de l'Afrique noire française, et l'hostilité des musulmans d'Afrique du Nord envers les français.

Quelle fut l'organisation administrative du Cameroun? Le territoire était autonome en ce sens qu'il était indépendant de l'Afrique équatoriale française. Il avait à sa tête un commissaire civil de la République, qui relevait directement du ministère des colonies. En plus des pouvoirs administratifs et militaires ordinairement confiés aux gouverneurs coloniaux français, le commissaire civil de la République du Cameroun avait encore la charge de nommer les administrateurs régionaux, les chefs de circonscription, et les membres d'un organisme consultatif, le conseil d'administration. Ce conseil d'administration qui, en principe, devait assister le commissaire civil de la République, était composé des hauts fonctionnaires de l'administration ainsi que de notables européens, et était consulté par le commissaire

sur les questions relatives au budget, terres, impôts, dépenses et travaux publics.

On remarque ainsi que les indigènes n'eurent aucune place à l'origine, dans cette organisation administrative. Ce n'est qu'en 1927 que deux notables Camerounais furent reçus au conseil d'administration; en 1947, ils seront quatre. Pour ce qui est maintenant du découpage administratif du territoire, des neuf circonscriptions qui existaient en 1916, on passa, avec le décret du 8 Avril 1935, à dix-sept régions. Ces dernières étaient administrées par des chefs de région qui étaient presque exclusivement des français, administrateurs coloniaux professionnels; ils étaient aidés par des conseils de notables nommés par eux. La région comprenait plusieurs subdivisions; en 1947 le nombre de celles-ci s'élevait à quarante-huit environ; elles étaient administrées soit par les administrateurs coloniaux Français, soit par des camerounais formés en France. Enfin les subdivisions étaient divisées en chefferies indigènes. L'étude des conseils de notables, de la justice indigène et des chefferies permet de se rendre compte et de le nature des contacts que les Français eurent avec les indigènes, et de la place qu'ils réservèrent à ces derniers dans la gestion des affaires publiques de leur territoire.

- <u>Le Conseil des Notables</u>.

Il fut institué vers les années 1925, et il y en avait un dans chacune des neuf circonscriptions existantes. Un conseil de notables était composé de dix à vingt membres, y compris obligatoirement les chefs supérieurs cantonnaux et régionaux, ainsi que les répresentants de chaque groupe ethnique important dans la circonscription; ces derniers étaient choisis sur la base d'un répresentant pour cinq mille habitants. Toutes les nominations étaient faites par le chef de circonscription qui choisissait parmi les noms figurant sur la liste qui lui était soumise. Pour être nommé membre du conseil des notables, les candidats devaient remplir un certain nombre de conditions: il fallait notamment être âgé de plus de trente ans, possèder des terres, résider dans la circonscription, disposer de ressources dont l'origine était bien établie, et n'avoir jamais été reconnu coupable d'un acte criminel.

Voici quelle était, en 1933, dans la circonscription de Yaoundé, la liste des groupements ethniques qui devaient être représentés au conseil de notables et le nombre de leurs répresentants(décret du 5 Août 1933).

Yaoundé	: 4
Eton	: 4
Mvélé	: 4
Bané	: 4

So : 1
Yekaba : 1
Manguissa: 1
Mbida-Mbani : 1
Baboutó : 1

Le conseil de notables était consulté pour les questions comme la réquisition de la main d'oeuvre pour les travaux publics et les impôts de capitation. D'après l'article 12 de l'arrêté du 19 Octobre 1925, le conseil des notables devait être obligatoirement consulté; mais cela n'impliquait nulle obligation que les avis qu'il émettait fussent suivis. C'est pourquoi, ces conseils des notables étaient en réalité complètement impuissants; il en fut ainsi jusqu'à leur disparition, bien qu'en 1949 un remaniement de ces conseils portât de 30 à 40 le nombre des membres et qu'on y admît des représentant des associations traditionnelles, des sociétés économiques, des coopératives locales et des syndicats.

- La Justice Indigène.

Pendant l'occupation allemande, l'autorité des chefs traditionnels était reconnue et certains d'entre eux étaient des précieux auxiliaires de l'administration. Au début de l'exercice de leur mandat au Cameroun, les Français semblèrent vouloir continuer le système. Des tribunaux indigènes furent créés ils étaient présidés par un administrateur européen assisté par des assesseurs autochtones et avaient comme but de dispenser la justice conformément aux coutumes, pourvu, bien sûr, que ces dernières ne fussent pas en contradiction avec les principes de la civilisation française. Parallèllement à ces tribunaux indigènes, et en accord avec les dispositions de la convention de la Haye de 1917, l'administration française jugea oppertun en 1917 de maintenir, à une moindre échelle il est vrai, les tribunaux mixtes"Schieds-gerichte", institués avant l'arrivée des Allemands et maintenus à Douala, Yaoundé et Edéa pendant leur occupation. Ces tribunaux avaient été créés à l'origine dans le but de régler les litiges entre les négociants européens et les autorités locales et étaient habituellement présidés par un répresentant de la puissance gouvernante.

Le maintien de cette justice indigène impliquait la reconnaissance des pouvoirs des chefs indigènes. Mais les choses ne devaient pas durer longtemps ainsi, car en 1921, les tribunaux indigènes furent supprimés sous prétexte de confusion, les pouvoirs judiciaires des chefs du Sud passèrent aux mains des chefs de circonscription ou furent exercés par les tribunaux indigènes officiels: par ailleurs, certains types d'affaires furent reservés aux tribunaux des chefs de circonscription.

La même année 1921 vit la création du tribunal de justice indigène, administré par un tribunal de races, présidé par un administrateur européen et dont un ou plus fonctionnait dans chaque circonscription. Le Président du tribunal était assisté par des assesseurs indigènes choisis sur un liste de notables ou de chefs désignés annuellement par le commissaire de la République. Il est à noter que ces assesseurs avaient voix délibératives en matière de droit civil, mais seulement voix consultative en matière de droit criminel.

Même s'il y eut en 1927 une réforme judiciaire qui permettait une participation accrue des chefs et notables à tous les niveaux, il ne fait aucun doute que les pouvoirs judiciaires indigènes furent très fortement réduits en 1921, ce qui entraîna d'ailleurs l'année suivante en 1922, une réorganisation complète des statuts des chefs indigènes.

Les Chefs indigènes

Cette réforme de l'autorité traditionnelle vit la création de plusieurs types de chefs et leur classement par ordre hiérarchique : les chefs se répartissaient désormais en trois dégrés :

- Les chefs du premier dégré : lamibé, sultans et chefs supérieurs ou chef de région; ces derniers étaient tous les successeurs présumés des chefs féodaux de l'ancien temps.

- les chefs du deuxième dégré : c'était des chefs de groupements et de cantons(il est à noter ici que ces désignations avaient vu le jour pour de simples raisons de convenance administrative car quelquefois elles ne concordaient pas avec les lignes de démarcation traditionnelle).

- Les chefs du troisième dégré : ce furent les chefs de village et les chefs de quartier.

Les neuf circonscriptions administratives que l'on rencontre au Cameroun en 1916 renferment chacune des chefferies groupées sous un seul chef de région; ce dernier était désigné, sans la consultation de l'opinion locale, par le chef de la circonscription; il était choisi en raison de son empressement à servir les autorités françaises et aussi en raison de son intelligence. On lit ainsi dans le rapport administratif de 1922. " Les chefs régionaux, création de l'administration française, n'ont de pouvoirs que ceux qui leur sont délégués; ils n'ont aucun pouvoir personnel; ils sont avant tout des organes administratifs". Cependant les Français à la longue, devaient se rendre compte que les chefs ainsi nommés n'étaient pas toujours acceptés par la population. Aussi en 1928, ils admirent officiellement le principe de consulter l'opinion locale avant la nomination des chefs, et dès 1932, par un arrê-

té administratif, les chefs de village(donc l'echelon le plus bas) étaient choisis par vote vote majoritaire des chefs de famille.

En 1933, un décret statuant sur les chefs indigènes, précise les modalités de leur choix, leur traitement, leur régime disciplinaire et leur uniforme. Pour ce qui est d'abord des modalités de leur choix, le décret rappelle premièrement que les chefs indigènes sont choisis autant que possible, au sein des familles appelées à exercer héréditairement le commandement. Ensuite on lit dans l'article 2 que les chefs de région et les chefs de groupement sont nommés, sur proposition du chef de circonscription, par décision du commissaire de la République. Les chefs de village, eux, sont nommés sur proposition du chef subdivision, par décision du Chef de circonscription.

Pour ce qui est ensuite de leur traitement, les chefs indigènes perçoivent des remises sur le montant des taxes dont ils assurent le recouvrement dans les conditions fixées par la règlementation en vigueur.

Sur le chapitre du régime disciplinaire des chefs indigènes, il est décidé qu'aucune poursuite ne peut être engagée contre ces derniers sans l'autorisation expresse du Commissaire de la République. Par ailleurs les chefs ont droit à un local disciplinaire spécial et leur destitution, du moins en ce qui concerne les chefs de région et de groupement, se fait sur proposition du chef de circonscription et par décision du Commissaire de la République. Leur démission est acceptée dans les mêmes conditions. Voici maintenant quel doit être l'uniforme des chefs indigènes :

Pour les Chefs Supérieurs ou de région : Tunique longue en drap ou toile Kaki avec poches, fermée par sept boutons, col droit portant de chaque côté de sa fermeture deux ecussons en drap rouge de 10 cm de long et 4cm de hauteur avec 3 galons d'or horizontaux. Pattes d'épaule en drap rouge avec 3 galons d'or disposée longitudinalement sur toute la longueur. Pantalon : drap ou toile Kaki sans passe-poil.

Coiffure : Casquette de drap ou toile Kaki du modèle de la marine comportant au-dessus de la visière un long galon d'or de 10cm de longueur sur un landeau de drap rouge.

Pour les Chefs de groupement : Tunique, pantalon casquette du modèle ci-dessus. l'insigne du grade est constitué sur les écussons de col et les pattes d'épaule par 3 galons d'argent et sur la casquette par un galon d'argent sur le fond de drap rouge.

Pour les Chefs de village : Tunique et casquette du modèle ci-dessus l'insigne du grade du col, des pattes d'épaule et de la casquette est consti-

livrant en son nom à beaucoup d'exactions au détriment du peuple. Lorsqu'il s'en aperçut et comprit la gravité de la situation, le chef supérieur modifia en 1933 ses procédés de commandement; cela lui valut de regagner en partie l'autorité que l'inconduite de certains membres de sa famille lui avait fait perdre. Jean Tsanga Manga fut aussi un homme industrieux et un grand travailleur. Il contribua grandement au développement de la culture du riz, de l'arachide, du cacao et du palmier et s'adonna à l'élévage. A sa mo mort, il laissait ainsi deux cacaoyères de 3.000 pieds environ, une palmeraie de 2.500 pieds, une maison en briques et tuiles, un camion, 100 chèvres, 100 moutons, 50 porcs et 2 chevaux. Pendant son commandement, il fut décoré du mérite indigène de 3e et 2e classes.

Jean Tsanga Manga mourut en 1938 des suites d'une broncho-pneumonie. Ses obsèques eurent lieu le dimanche 13 Mai à Ngoulmakong où il résidait, en présence de plus de 2000 compatriotes dont plusieurs chefs. Il fut inhumé au cimétière de la mission catholique de Nlong.

Il a laissé 16 fils et 13 filles; l'un de ses frères, François Mama, devait lui succèder en qualité de chef supérieur des Eton-Ouest. Ce fut le dernier chef de ce dégré à être nommé.

Les Eton-Est.

Depuis le commandement d'Ateba Ebé, ceux-ci sont communement désignés sous le nom de "Eton Ateba Ebé". Le siège du commandement de cette unité de commandement indigène était à Obala, et l'unité comprenait principalement les clans Essele, Menye-Mbassa, Menye Ndia, Menye-Kolo, Mvog-Kani, Mendoum, Menyagda.

Le premier personnage influent de cette partie des Eton fut le nommé Bessama Lomo, sorte de chef coutumier qui résidait à Obala, du côté où coule la rivière Afama. Renonça-t-il volontairement au poste de chef supérieur lorsque la question se posa d'en nommer un chez les Eton-Est, ou bien, comme certains le disent, fut-il emprisonné à cette époque à la suite d'un péculat? Toujours est-il que ce fut son cousin Ateba qui fut choisi comme le premier chef supérieur des Eton-Est.

Ateba Ebé est né vers 1881, à Mvoua II, près d'Obala, dans le clan Essele. Son père Ateba Yama, le mit à l'école régionale de Yaoundé; là, il se montra un élève studieux, mais un peu mou. Ce séjour à l'école lui permettra d'acquérir une certaine instruction. A tout le moins, il parlait et comprenait bien le français. Converti de bonne heure à la religion chrétienne, il reçut le prenom d'Albert au baptême. Après avoir été un moment commis stagiaire des P.T.T, il fut nommé chef supérieur des Eton-Est

en 1919. Il se révela alors un chef très intelligent et fort habile, ce qui lui conféra un énorme prestige auprès des siens. Il fut aussi auxiliaire précieux pour le chef de la subdivision de Saa et était par ailleurs un travailleur acharné.

S'intéressant autant à l'administration qu'à l'agriculture, Ateba Ebé fut l'un des précurseurs les plus authentiques de ce que nous appelons aujourd'hui "agent de développement économique". Le 28 Décembre 1952, lorsqu'il fut décoré de la médaille d'Officier de la légion d'honneur, l'administration françzise lui adressa cet éloge : "Albert Ateba, chef supérieur des Eton-Est, excellent chef, qui commande avec tact, intelligence et autorité, une grande région peuplée de plus de 80.000 habitants. A su, par son énergie et son activité, amener ses ressortissants à étendre progressivement le les cultures industrielles et vivrières, développer le cheftel, à améliorer les villages. A contribué à faire de sa région l'une des plus belles et de des plus prospères de la subdivision de Yaoundé".

Il reçut également le mérite indigène de 3e, 2e et 1ère classes ainsi que l'étoile noire du Bénin. Albert Ateba mourut le 9 Décembre 1962; il laissait comme héritage à ses descendants une maison en briques et tuiles, 115 moutons, 1200 chèvres, 2 machines à coudre, 2 machines à écrire, cinq cacaoyères, 2caféières et 200 orangers. A la fin de sa vie, affaibli par l'âge, il manqua d'autorité. L'unique femme qu'il avait épousée lui avait donné deux fils et deux filles. L'un de ses fils, Martin Nono, lui succèda, mais en qualité de simple chef de groupement. Les Esselo surent gré à Albert Ateba Ebé d'avoir créé Obala en en faisant un centre commercial.

Les Manguissa et le Commandement indigène.

D'après les traditions Manguissa, les Manguissa étaient anciennement appelés Eton-Ka; ce serait grâce à leur chef supérieur Zogo Fouda Ngono qu'ils obtinrent de se faire appeler Manguissa.

Ce Zogo Fouda Ngono, né vers 1873, fut certainement le chef supérieur le plus célèbre et le plus populaire du territoire Eton-Manguissa. Cela est dû à son tempérament fort et autoritaire, mais aussi à son hospitalité proverbiale et au côté pittoresque de sa vie domestique(il épousa exactement 802 femmes, et à sa mort, il y en avait encore 568 qui vivaient avec lui). Avant l'accession de Zogo au commandement indigène, les Manguissa avaient connu un grand chef coutumier, Elugu Zogo, notable qui habitait à Mbenenga, près de Saa. Choisi par les Allemands et le peuple en raison de son grand prestige social et son tempérament fort, Zogo prit le commandement en 1906. Mais; à ce qu'il semble, il n'était pas Manguissa de naissan-

co; tout le monde s'accorde à dire qu'il était un ressortissant du clan Eton Mvog-Kani; en effet, son père, Mbantonga Minfoumou aurait épousé une fille de la tribu Manguissa; mais ce fut pour son malheur car l'épouse abandonna le domicile conjugal et rentra dans sa famille; Mbantonga jugea alors bon de quitter sa tribu Eton et son clan Mvog-Kani pour aller s'installer auprès de la famille de sa femme. C'est ainsi que l'un des fruits de cette union matrilocale, Zogo Fouda Ngono, naquit en plein coeur du pays Manguissa. A cause de l'excellent accueil qu'il reservait aux administrateurs coloniaux Zogo Fouda Ngono attira la subdivision à Saa(notons au passage que la ville de Saa, métropole des Manguissa, n'est pas construite sur le territoire Manguissa, mais sur le territoire Eton, dans le village Nkolmosseng du clan Monye-Mbassa).

Comme tous les autres chefs indigènes de cette époque, Zogo Fouda devait s'être montré docile envers les administrateurs coloniaux; il avait eu cet honneur de ravitailler ~~régulièrement ces~~ derniers ~~en~~ vivres et bétail.

N'étant jamais allé à l'école, il était illetré; par ailleurs il ne se convertit à la religion chrétienne que sur son lit de mort(il reçut le prenom de Joseph). Zogo Fouda Ngono mourut le 16 Novembre 1938 de l'hypertension arterielle. Il laissait principalement comme héritage, à ses 508 femmes et au 40 fils et 60 filles qu'il avait eux, deux maisons à étage, un camion, une voiture de tourisme, trois machines à écrire et deux machines à coudre.

Comme Jean Tsanga Manga et Albert Ateba Ebé, Zogo Fouda Ngono fut décoré du mérite indigène du 3e et 2e classes et fut élévé à l'ordre de chevalier de l'étoile noire de Bénin. Il fut remplacé, non par un chef supérieur, mais par un simple chef de groupement. Ajoutons pour finir que ces trois chefs supérieurs furent nommés régulièrement chaque année assesseurs auprès des tribunaux de races.

L'ORGANISATION ADMINISTRATIVE DU TERRITOIRE ETON :

On se souvient qu'en 1916, il existait au Cameroun 9 circonscriptions administratives. En 1935, le territoire fut divisé en 17 régions, chaque région étant divisée en plusieurs subdivisions. Avant 1937, la région Nyong et Sanaga, qui incluait tout le pays Beti, comprenait quatre subdivisions : Yaoundé, Akonolinga, Mbalmayo, et Nanga-Eboko. L'organisation administrative du pays Eton commença véritablement avec la création de Saa, le 22 Janvier 1929, comme poste administratif. Plus tard, le 10 Mai 1937, Saa était érigé

en subdivision et regroupait les tribus Eton (avec ses deux groupements Eton-Est et Eton-Ouest) et Manguissa. L'arrêté du 12 Mars 1938 devait préciser la limite entre la nouvelle subdivision et la subdivision-mère: cette limite fut fixée au km 28 de la route de Yaoundé-Obala; les villages Ewondo de Nkolnguem (chef: Obolo Messi) de Nkol-vene (chef: Ayoa Ta) et de Nkol-FoulouII (chef: Elanga Embolo), furent rattachés au groupement Eton-Est, tandis que les villages Eton de Mfom-Akak (chef: Tsala Ayissi) de Nkomotou I (chef André Essono) furent rattachés au groupement Ewondo du chef Jean Ndengué Atangana.

La même année 1938 vit la création, par l'arrêté du 21 Mai des centres d'Etat-Civil indigène, leur siège et leur ressort, ainsi que la désignation des officiers d'Etat-civil. Voici ce qu'il en fut de la subdivision de Saa:

1- Pour toute la tribu Manguissa, le centre d'Etat-civil demeurait à Saa et l'officier en était Zogo Richard.

2- Pour le groupement Eton-Est:

- le groupement d'Obala, avec les villages: Obala, Nkometou II, Nkol-Foulou III eut pour centre Obala, et pour officier Mr Mbala Laurent.

-Le groupement Nkol-feb, villages: Nkolfeb, Koudandeng, Lengom, Nto: centre Nkolfeb; officier M. Essimi (Lazare).

-Le groupement Efok, villages: Efok, Loua I, Loua II, Ngongo, Yemkout, Ntsan, Mbele I, Mbele II, Komo, Yemesoa I, Yemesoa II, Lekié, Niga, Kokodo I, Kokodo II, Eyen-Meyon, Tala, Nkol-Tomo II; centre Efok; officier: Fegue Ambassa.

-Le groupement Kougda, villages: Kougda, Poupouma, Nkoltomo I, Elon, Nkogbong, Ngomo, Elanga, Nkolvé, Essong, Ebolmongo, Mbomekak: centre Kougda; officier: Ateba Nganana.

-Le groupement Endinding, villages: Endinding, Nkot-Abang, Zoatoupsi, Ekabita, Abondo, Elig-Ngomo, Essong, Endama, eut pour centre Endinding, et pour officier M. Ayissi (François).

- Le groupement Bikogo avec les villages: Bikogo, Mebomo, Nkolobang I, Nkolobang II, Okok, Akak, eut pour centre Bikogo, et pour officier M. Noah Ambassa (Bonaventure).

-Le groupement Lebamzip: centre Lebamzip; officier Mr Onambele (Jean).

-Le goupement Nkolbogo: centre Nkolbogo; officier M. Onguéné (Henri).

-Le groupement Nkoltsa, villages: Nkoltsa, Nkolmvak, Nkolzomo, Melik, Nkoldzana I, Nkolbiba, Nkolvé, Nkoldzana II, Nolmeki, Edjen ....(à suivre)/.

Nkolbekomo, Nkol-Mefon, Nkolbogo II, Nkollessono, Nkolang I, Nkolang II Mban, Mengon, Momo, Nkolawono, Nlonzok : centre Nkoltsa; officier Lucas Ndongo.

- Pour le groupement Nkomendamba, villages : Nkomendamba, Yamessoum I, Yamessoum II, Mindzomo, Mvog-Dzigi, Nkolmendouga : centre Nkomendamba; officier Onomo (Barthélémy).

- le groupement Nkolkossé, villages : Nkolkossé, Bilik-Bilil, Nkolmetolo, Lendong, Niga, Melen, Ekomé, Ngoksa, Koan : centre Nkolkossé; officier Atengué Awono.

- Pour les villages Nkolzoa I, Nkolmesseng, Mbazoa, Nkolzoa II, Ekalam Minkou, Nkolzomo, Man, Zobojo, Ebonga, Endoum : centre Nkolzoa, officier?

A partir de cette période, l'organisation administrative du territoire Eton-allait s'effectuer avec une certaine lenteur. Après Saa, Okola, dans le territoire Eton-Ouest, allait aussi être érigé en subdivision en 1952 par l'arrêté N° 36-37 du 3 Juillet. Il comprenait alors 5 groupements : Mvog-Nama II, Eton-Beti, Mvog-Namenyé III et Mvog-Beti.

EN 1954, Obala à son tour devenait poste administratif; il comprenait 7 groupements : Obala, Endinding, Efok, Mendoum, Nkolfeb, Menyada, Batchenga et deux cantons : Nkol-Endouma et Loua. Dix ans plus tard, Evodoula, créé district le 2 Septembre 1962, fut érigé en arrondissement autonome en 1964 par le décret n° 64 DF 220 du 30 Juin. Il comprenait deux groupements : Mvog-Menyé II, et Ntsas. Quant à Monatélé enfin, c'est an 1964 qu'il fut créé arrondissement, avec comme groupements : Abam-Ngoe, Ekot, Eyen-Mengon, Nkolkossé et Mvog-Menyé I. A la même date et par le décret 64 DF 219 le nouvel arrondissement était érigé en chef-lieu de préfecture, par suite de l'éclatement de l'ancien département- région Nyong-et-Sanaga qui vit la création du département de la Lékié. Mais Monatélé ne devait être utilisé co comme chef-lieu de département qu'à partir du 12 Février 1968, l'arrondissement d'Obala ayant assuré ce rôle entre temps.

CHAPITRE IV

Le Caractère Tribal Eton

Ce Chapitre a pour objet d'esquisser une étude de ce qu'on peut appeler le caractère tribal Eton. Une recherche de ce genre, pour être quelque peu satisfaisante, doit être menée sur la base d'un certain nombre d'approches successives. En particulier, elle doit tout d'abord s'appuyer sur une base théorique : qu'entend-on généralement par l'idée de caractérologie ethnique, qu'est-ce qui lui assure quelque réalité, et quelles en sont les conditions de recevabilité? Ensuite, une recherche spécialisée sur le caractère ethnique de l'ensemble du groupe pahouin permettra de détacher de ce fond commun le tempérament propre à la tribu Eton.

I - La Notion de caractérologie ethnique.

a) Aperçu historique du problème.

Par la notion de caractérologie ethnique, on entend l'idée que les individus d'un même groupe naturel possèdent des traits psychologiques caractéristiques et relativement stables. Cette idée du reste est contenue dans l'étymologie même du mot ethnie, le terme grec "ethnos" signifiant toute classe d'êtres d'origine ou de conditions communes. Par rapport à quel groupe humain définit-on la notion de caractérologie ethnique ainsi entendue? Il s'agit d'un groupe culturel, national ou ethnique, c'est-à-dire un groupe auquel tous les membres ont conscience d'appartenir, du fait qu'ils possèdent en commun une langue, des institutions, des croyances et des coutumes, bref une culture. Le problème de la caractérologie ethnique relève tout entier du problème plus général des rapports entre la culture et la personnalité. La reflexion autour de ce couple conceptuel devait constituer le centre d'intérêt de la recherche ethnologique, lorsqu'apparut, autour de 1930, l'école d'ethnologie psychologique, avec en particulier Margaret Mead, Ruth Benedict et Ralph Linton. C'est ainsi qu'en 1929, Margaret Mead, dans son ouvrage "Coming age in Samoa", (1) se proposait d'étudier le lien entre certains traits psychologiques des individus et la nature particulière des modèles socio-culturels du groupe. L'une des conclusions pratiques fut que, étant donné la nature des institutions et les moeurs à Samoa, les jeunes

---

1 - Traduit en français avec d'autres textes de l'auteur, sous le titre de "Moeurs et Sexualité en Océanie", Plon 1963 .

Samoans des deux sexes n'avaient par exemple aucun conflit à résoudre pendant l'adoloscence, contrairement à ce qui se passe dans la société américaine. Mais l'étude la plus significative des premiers travaux sur les rapports entre la culture et la personnalité fut sans doute "Pattern of culture" de Ruth Benedict. L'ouvrage partut en 1934 et fut traduit plus tard, sous le titre assez inadéquat de "Echantillons de civilisation".(1) L'idée maîtresse de l'ouvrage est qu'il existe, dans chaque groupe culturel, un type prédominant de personnalité que l'ethnologue doit s'attacher à découvrir; ce type de personnalité, qui est donc approuvé implicitement par le groupe est isomophe aux caractéristiques psychologiques fondamentales de la culture. C'est ainsi qu'étudiant la vie sociale des Indiens Pueblo et des Dobu, l'auteur trouve, pour caractériser la personnalité culturelle de l'un et l'autre groupe, des concepts empruntés au vocabulaire nietzschéen : les Indiens Pueblo ont une culture apollonienne, marquée par la sérénité qui imprègne toute la vie sociale, dans laquelle tout est ordonné et réglé; les Dobu au contraire, ont une culture de type dionysiaque, caractérisée par une intense angoisse, car toute leur vie sociale n'est qu'une lutte contre les dangers qui assaillent l'individu de toutes parts.

D'après cette analyse, l'individu refleterait donc le tout de la culture. Se penchant alors sur le problème de la génèse de cette personnalité-reflet, R. Benedict avance l'idée qu'à la naissance, tout individu apporte des virtualité très diverses, et qu'il revient au milieu culturel d'en choisir certaines pour les actualiser, notamment en présentant au sujet des "patrons"(patterns) à suivre pour pouvoir être adapté à la vie du groupe. " Le type culturel de toute civilisation, écrit-elle, utilise un certain segment du grand arc des buts et motifs humains potentiels, de même que toute culture utilise certains matériaux techniques ou des traits culturels. Le grand arc duquel sont répartis les comportements possibles de l'homme est bien trop vaste et plein de contradictions pour qu'une seule culture puisse utiliser un segment considérable. La première condition est la sélection. Sans sélection, aucune culture ne pourrait même être intelligible, et les buts qu'elle choisit et fait siens sont beaucoup plus importants que le détail particulier de la technologie ou que la formalité du mariage qu'elle choisit aussi d'une façon semblable."

Les thèmes impliqués dans ce passage, que ce soit l'apprentissage culturel, l'existence probable d'une personnalité culturelle typique, l'intervention des mécanismes sélectifs ... ont été approfondis par de nombreux autres ethnologues, tels Whiting, Bateson et surtout Kardiner, toujours

---

1 - Gallimard 1950.

dans le but d'élucider les rapports entre la culture et la personnalité. Les idées de Ruth Benedict devaient rapidement s'avèrer simplistes, voire grossières, sur le plan tant psychologique que sociologique, du fait qu'elle postulaient l'isomorphisme de la culture et de la personnalité, mais sans que l'auteur se soucie de définir les mécanismes psychologiques qui rendent possible cette saisie de la culture par l'individu.

Dans le but de rendre compte de ces mécanismes, on se tourna d'abord vers les théories de l'apprentissage ; d'après les idées du célèbre ouvrage de Miller et Dollard : "Social Learning and imitation"(1946), on put penser que l'acquisition par l'enfant de la personnalité typique du groupe s'effectuait par le seul processus classique de la formation des habitudes, avec renforcement des réponses recompensées et élimination des réponses punies. Ce point de vue parut aussi insuffisant, dans la mesure où l'on posait que la personnalité, réalité très complexe, ne pouvait se ramener à des apprentissages moteurs. Si on veut voir aussi en elle, comme cela semble bien plus satisfaisant, une "intériorité" c'est-à-dire à la suite de Kardiner, un système acquis d'attitudes, de pulsions, de sentiments et de perceptions, il faut expliquer cette intériorisation des normes et des valeurs du groupe par l'individu. Aussi les anthropologues n'allaient pas tardér à faire appel à la psychanalyse; en effet, celle-ci permettait d'abord, avec ses concepts relatifs à la génèse de la personnalité individuelle(identification, introjection, incorporation ...) de comprendre la manière dont l'individu se conforme en partie aux modèles de son groupe. Ensuite, avec le "principe de réalité", répondant Freudien de la notion durkheimienne de "contrainte sociale", la psychanalyse montre comment les contraintes institutionnelles concourent à la formation des conduites très différentes des simples habitudes; en effet, elle montre comment la libido, la pulsion qui joue un rôle primordial dans la génèse de la personnalité et l'équilibre psychique de l'individu, en se heurtant aux contraintes de la société, peut-être écartée par la censure, inhibée rejetées dans l'inconscient ou sublimée, suivant les mécanismes de défense employés par le moi contre les pulsions. En s'intéressant ainsi à la psychanalyse, les anthropologues du même coup ouvrirent cette dernière aux problèmes posés par les diversités culturelles. Aussi, l'on tenta, avec des concepts s'apparentant au néo-freudisme de traduire le problème des rapports culture-personnalité, de la sorte, on parla tantôt du caractère national(Fromm), tantôt de personnalité de base(Kardiner) et tantôt enfin de personnalité modale. Les chercheurs qui utilisaient cette dernière expression s'attachaient à définir les traits communs de comportements des membres d'un groupe, traits inférés directement de l'analyse sta-

tistique; les théoriciens du "caractère national" eux, rapportaient le même modèle aux seules sociétés modernes complexes, tandis que Kardiner, avec sa "personnalité de base", voulait définir l'idée d'une assise psychologique commune aux membres d'un groupe et sur laquelle les individus, suivant le tempérament de chacun, brodent des variantes personnelles. Mais il est clair que la préoccupation de tous ces auteurs était de définir une réalité à la fois individuelle et culturelle, empiriquement observable et logiquement déductible.

Un coup d'oeil rapide sur la recherche de Kardiner permettra de voir et les difficultés que cette entreprise a soulevées, et les conditions qui rendent recevable la notion de personnalité moyenne, et, partant, celle de caractérologie ethnique.

Pour aboutir à cette notion de personnalité de base, Kardiner n'avait commencé par une approche expérimentale; il partait tout simplement d'une déduction logique; dans une même société, tous les enfants sont soumis aux mêmes disciplines de base et sont éduqués en fonction d'un même système de valeurs ethniques; il en resulte naturellement, conclut l'auteur, que tous les membres d'un groupe présenteront des caractéristiques psychologiques communes. Ce sont donc ces influences sur le moi, que l'auteur appelle institutions primaires, qui sont responsables de la formation de cette personnalité de base.

La théorie de la personnalité de base ainsi définie a soulevé bien d'objections. D'abord, comme le soulignait Linton, il est clair qu'il s'agit là d'un concept abstrait, du même ordre que celui de culture, et qui n'est au fond qu'une déviation du concept classique de personnalité. Balandier [illegible] dans "Ethnologie et Psychiatrie"(1) notait déja en 1948 que la notion de personnalité de base recouvre, non l'idée d'un dénominateur commun à tous les membres d'un groupe donné, mais celle d'une déduction qui consiste à inférer de la totalité des institutions primaires d'une société, toutes les conséquences psychologiques possibles; de la sorte, la personnalité de base ne peut être que la totalité de ces conséquences. Or, a-t-on fait remarquer, aucun individu n'est en contact avec l'ensemble des institutions primaires de ~~ce~~ son groupe; pendant l'enfance, période au cours de laquelle se forme la personnalité de base, les individus ne sont mis en contact qu'avec une partie des modèles socio-culturels et de la vie de la vie de la société, en fonction du statut subculturel des parents. En effet, les membres d'un groupe se répartissent en fonction d'un certain nombre de catégories sexuelles, d'âge et socio-professionnelles qui définissent autant de statuts à l'intérieur desquels les individus participent à la culture.

1 - Balandier(J) Ethnologie et Psychiatrie, critique IV, 1948.

De cette critique, il ressort que, comme l'avait explicité Linton, seules les catégories jouissant d'un même statut subculturel sont justiciables d'une même personnalité de base. Est donc posé ainsi le principe de l'existence de plusieurs personnalités de base au sein d'une même société. Ce type d'objection a été également formulé à l'encontre de toutes les théories psychosociologiques qui, à propos par exemple de la pathogénie des affections mentales, émettent l'idée d'une action standard de la société en tant qu'entité globale sur les individus. Kardiner avait cependant pressenti cette critique relative à la diversité des statuts, mais il estimait que cette diversité "ne contredit pas le fait que, dans toute culture, tous les individus sont soumis à des disciplines déterminées, c'est-à-dire qu'une culture crée une orbite dans laquelle se meuvent tous les individus qui la composent, orbite formée par les institutions auxquelles sont soumis les individus et dans laquelle on trouve des différences marquées relatives au sexe, au premier-né, et au statut..." Plus tard, lorsqu'il passa de l'étude des civilisations primitives à celles des civilisations contemporaines modernes, l'auteur montra bien comment chaque classe sociale détermine un type spécial de personnamité de base, même s'il tentait de démontrer qu'au fond, toutes ces personnalités sont similaires.

Par ailleurs, pour répondre aux critiques de Linton qui trouvait que le concept de personnalité de base ne pouvait avoir de consistance qu'avec le concours d'une approche de type biographique permettant de vérifier sur le terrain son existence, Kardiner ecrivit les " Frontières Psychologiques de la société"(1). Dans cet ouvrage, l'auteur étudie des biographies d'indigènes : celles-ci montrent qu'il existe bien dans une société des caractéristiques psychologiques communes dues à l'action des mêmes institutions primaires, mais qu'elles sont toujours enchevêtrées dans des traits particuliers qui ressortissent au tempérament et à l'histoire personnelle des individus. Cette approche biographique, bien que forcément limitée du fait que la totalité des individus composant la société ne peuvent pas être étudiés de cette manière, permet cependant, dans une grande mesure, de corriger la première impression d'abstraction que donnait l'idée de personnalité de base.

Enfin, pour répondre à la troisième critique qui lui avait été faite de négliger la psychologie expérimentale en éliminant délibérement de la recherche la place des fonctions cognitives sous pretexte qu'elles ne sont d'aucun intérêt pour la sociologie, Kardiner, en étudiant les indigènes d'Alor, s'était livré à une approche expérimentale en administrant à des

1 - The Pschological Frontiers of Society "New York 1945"

à des sujets le test de Rorschach; les résultats, affirma-t-il, confirmaient ceux obtenus par ailleurs de par la simple déduction de la personnalité de base à partir des institutions primaires de la culture.

De cette manière donc, l'idée de personnalité de base, dans la mesure de son acceptabilité, c'est-à-dire appréhendée dans le cadre d'un pluralisme de personnalités statutaires fondé sur la diversité des statuts subculturels, est le résultat d'une triple approche : analytique, biographique et expérimentale. Ainsi l'entreprise de Kardiner, comprise comme exemple, révèle tout à la fois l'importance et l'extrême complexité du problème des rapports culture-personnalité, et à travers lui, celui de l'idée de caractérologie ethnique.

b. Essai de synthèse:

Si l'unité de l'espèce humaine sur le plan de la réalité psychique est un fait, comme l'avaient déja pensé les théoriciens de l'évolutionnisme unilinéaire et de l'animisme, et comme devait le réveler, sous d'autres formes l'anthropologie moderne, cela ne supprime pas cependant un autre aspect de la réalité, celui de la diversité des caractères tant collectifs qu'individuels. Par ailleurs, c'est un fait d'observation courante que les groupes ethniques présentent, à travers les membres qui les composent, un ensemble de traits communs relativement stables : un fond commun d'aptitudes, une originalité qui se reflète dans la création artistique, dans le parler, dans le maintien général ainsi qu'une communauté de sentiments hérités d'un passé historique commun et d'un même milieu naturel et humain de vie. Il existe donc une caractérologie ethnique. Mais il importe de se garder de concevoir cette notion d'une manière rigide, c'est-à-dire comme une identité absolue de façons d'agir et de sentir chez tous les individus d'un groupe. L'irréductibilité des idiosyncrasies individuelles et leur eventuelle importance dans la dynamique sociale ont été fortement soulignées dans les travaux ethnologiques récents. Certains auteurs de ces travaux ont par exemple reproché à Ruth Benedict de sélectionner et d'exagérer ceux des traits d'une société qui confirmaient l'idée qu'elle se faisait de son génie tribal et de négliger ceux qui semblaient indiquer une impulsion contraire; son procédé, a-t-on dit, reste valable dans la mesure où il donne d'une culture son orientation générale; mais il peut induire en l'erreur lorsqu'il doit présider à l'interprétation de toute la gamme des comportements culturels et individuels d'une société.

Linton enfin a laissé sur ce problème une page célèbre : " aussi soignée, écrit-il, qu'ait été la préparation de l'individu, aussi

réussi son conditionnement, il demeure un organisme distinct avec ses propres besoins et avec ses capacités de penser, de sentir, et d'agir en toute indépendance. Il conserve même son individualité à un dégré considérable. Son intégration à la société et à la culture ne va pas plus loin que les réponses apprises, et même si chez l'adulte celles-ci englobent la plus grande part de ce que nous appelons la personnalité, il y a encore une grande partie de l'individu qui y échappe. Même dans les sociétés et les cultures les plus étroitement intégrées, il n'ya pas deux individus rigoureusement semblables" (1). C'est donc à l'intérieur de ce cadre théorique qu'il faut comprendre la notion générale de caractérologie ethnique et situer ce que nous dirons et du caractère ethnique pahouin et du caractère tribal Eton.

c . Le caractère ethnique pahouin.

Autant il nous est impossible de dire quoi que ce soit de l'esprit pahouin avant la migration du groupe, autant nous pouvons étudier, dans les détails le caractère de groupe après sa sédentarisation, grâce aux très nombreux documents accumulés par ceux qui l'ont étudié depuis le commencement de la marche migratoire. A lire ces documents, on s'aperçoit très rapidement que la longue durée du mouvement migratoire des Pahouins et leur épreuve quotidienne de lutte et de qui-vive ont profondément marqué la personnalité des membres du groupe et développé en eux un esprit spécifique.

Mettant en rapport le tempérament des Pahouins et leur histoire, Largeau écrivait : " les Fang sont depuis les siècles en voie de migration à main armée; ils n'ont jamais connu ces périodes de calme où se perfectionnent les institutions en même temps que les moeurs et le langage"(2). Si Largeau parle de la sorte, c'est qu'effectivement, la seule réalité que vivait et dont vivait quotidiennement le groupe, durant la longue période de migration, était la guerre :"les Fang, écrit le Père Trilles à ce propos, sont partout, on les voit sur toutes les rivières, au confluent des fleuves, sur le sommet des collines, étager leurs villages fortifiés, partout prêts à la lutte, prêts à la guerre"(3). Partant par ailleurs du principe que la langue c'est le peuple, le même Trilles étudie le langage Fang en le comparant, à titre d'exemple, à celui des Pongwé, pour faire ressortir à quel point la rudesse

---

1 - Linton(R) "The culture background of personality", traduit par Lyotard (A) sous le titre "Le Fondement culturel de la personnalité" Monographies Dunod, 1968 Paris, P.25

3 - Trilles(RP) chez les Fang, in "Missions Catholiques" T. 30 Janv.Déc 1898

2 - P. 53 Largeau, Encyclopédie Pahouine, Paris 1901, E. Leroux, édit.

des Pahouins se répercute au niveau de leur parler : "Alors que les Pongwé, anoblis et efféminés, ont une langue douce et riche en voyelles comme l'italien par rapport au français, le Fang, encore rude et sauvage, fils de la forêt et de la nature indomptée, a un langage dur et brisé d'aspirations: quatre, cinq, six consonnes y etreignent une unique syllabe tels " Ntsi, Mbork, Ntsor ..."; les mots sont brefs et accentués fortement et souvent monosyllabiques. Pour chasser, pour voir, pour désigner sa proie, il faut le mot rapide, énergique; dans les langues voisines, le Fang prendra les mots qui lui manquent, dont il a besoin, mais il les change.... Le Fang aime les formules brèves, sans trop de cérémonial."(1)

Par ailleurs, la manie migratoire des Fang dont nous avons parlé plus haut à propos de l'enchevêtrement des divers groupements de la structure sociale est aussi pertinente à la compréhension de l'esprit pahouin; à ce peuple instable, il fallait toujours du mouvement. Par ailleurs, ce nomadisme Fang a eu des incidences assez importantes sur les moeurs du groupe. D'après le témoignage de Largeau, les Pahouins, autrefois respectueux des vieillards, les tuent maintenant dès qu'ils leur deviennent à charge; il en fut de même pour les enfants débiles ou atteints de quelque malformation physique congénitale : on les noyait tous tant pour éviter des bouches inutiles aux familles que pour un but proprement eugénique.

Enfin, tous ces facteurs historiques et psychologiques expliquent d'une part l'esprit d'indiscipline et d'insoumission des Pahouins et d'autre part, la réputation des terreur et l'admiration/l'administration dont ils étaient l'objet. Un rapport administratif daté de 1922 faisait état des difficultés que rencontrait l'administration coloniale avec les Pahouins; d'après ce rapport, le désir le plus vif du Pahouin était de se soustraire à toute autorité, naturelle ou de source étrangère; devant la perception de l'impôt, les recrutements et les prestations de toutes sortes, les membres du groupe réagissaient toujours par des dérobades en fuyant vers des lieux d'accès difficile pour les répresentants de l'administration. Dans son rapport de tournée en Guinée Espagnole en 1933, G. Le Dentu montre comment ce pays où il n'y a ni recencement, ni prestations, ni justice et impôt indigènes, ce pays où l'on peut donc vivre dans une totale indépendance, exerce un grand attrait sur les groupes résidant au Gabon et particulièrement sur les Pahouins.

Jusqu'en 1935, malgré un contrôle très strict et une politique systématique de regroupement des villages pratiqués par l'administration coloniale, les rapports officiels continuent à signaler ces réactions de dérobade chez les Pahouins : beaucoup des districts et villages entiers primitivement installés au bord des grandes routes automobiles retournent aux anciens cam-

---

1 - Tr[illegible] p. cit. P. 105.

rements de brousse; jusqu'en 1940, on pouvait encore noter le phénomène : dans l'un des cantons de la subdivision de Mitzick, de nombreux villages disparurent à l'issue d'une tentative de recrutement pour le compte d'une exploitation minière de l'Ogooué. Pour réaliser à quel dégré les Pahouins, avec leur esprit d'insoumission, mirent en torture l'administration coloniale, il faut sans doute se reporter à cette page de Balandier : "La préoccupation dominante(de l'administration coloniale), une sorte de leit-motiv est celle d'avoir une emprise réelle et complète sur une société qui se dérobe, et qui n'est pas organisée pour permettre un contrôle, même indirect. Les récriminations contre la mobilité des lignages et la "manie migratoire" contre les fuites, les "vagabondages" et la "population flottante", les tentatives visant à récupérer les villages cachés dans les régions difficilement accessibles, manifestent le désir de donner une base en quelque sorte physique à la domination politique, d'avoir tous les groupements "bien en main" selon une expression souvent utilisée. Entreprise toujours déçue, de même que les tentatives faites pour imposer une hiérarchie administrative, et par le truchement de celle-ci, un contrôle qui soit efficace jusqu'au moindre hameau. Les critiques mettent en cause la psychologie même du Fang": (esprit anarchiste refusant toute subordination à une autorité quelconque, naturelle ou de source étrangère).

On se rend finalement compte que les Pahouins n'acceptent la politique de regroupement de villages que dans la mesure où ils y trouvent leur compte ainsi c'est lorsqu'ils réalisent que la culture de cacao et du café offre des perspectives économiques intéressantes qu'ils acceptent de s'y adonner et de commencer à se sédentariser par le fait même.

Cet esprit de combativité(1), de conquête et d'indépendance a créé du Pahouin une image comme un être à la fois aux moeurs épouvantables, mais combien valeureux de part ses qualités de courage, d'énergie d'ingéniosité et de ténacité! A la suite du Père Trilles pour qui donc " chez les Fang, tout respire la guerre, la lutte, la tribu prête au combat" et de Mr De Quatre Fages qui ,pour assigner une origine aux Pahouins, évoque le souvenir des Gaggas, peuplade féroce et pillard qui ravageait le Haut-Congo au XVII Et XVIIIe siècles, Largeau écrivait : " L'abord des Pahouins est brusque et paraît empreint d'une brutale franchise; mais leur mauvaise foi, dans leurs mutuelles transactions, n'est que trop évidente : ils oublient vite la parole donné et pardonnent rarement un outrage ou ce qu'ils considèrent comme tel. Après au gain, leur activité en dehors de la chasse, s'exerce surtout à se procurer, par l'échange, des fusils, de la poudre, des tissus .... destinés à augmenter le nombre de leurs femmes"(2).

---

1 - Cf :P.35 le sous-chapitre : "Les conditions de la marche migratoire des Pahouins".

2 - Largeau, Op. Cit. P. 15.

un peu plus loin l'auteur qualifie les Pahouins d'atrocement féroces, tandis que Du Chaillu, comme nous l'avons dit ailleurs, voit en eux " une race remuante et entreprenante qui s'efforce de prendre possession de tout le littoral."

Sous la plume de Griffon du Bellay(1), les Fang ont" un caractère ombrageux et versatile servi par une industrie et une énergie que bien peu de Noirs possèdent." Enfin pour Compiègne, les Fang sont cruels, tandis que Marche les qualifie d'insolents et L. Martrou de "race remuante et nombreuse, féroce et sauvage".

Cependant, cette liste sinistre et épouvantable des défauts du groupe pahouin n'est qu'une quantité négligeable à côté des éloges qu'on a fait pleuvoir sur lui. Largeau qui, comme nous venons de voir, n'était pas particulièrement tendre à l'endroit de ce peuple remuant, ne peut s'empêcher toutefois de les admirer. A propos d'abord de leur type physique, il écrit " Nos Pahouins sont de beaux hommes à la figure énergique, à la mine éveillée et intelligente, grands et vigoureusement charpentés, avec généralement une propension à l'embonpoint, surtout chez les femmes". Passant maintenant au plan des qualités morales, l'auteur poursuit : " les Pahouins sont en somme, beaucoup plus intelligents et même plus actifs et laborieux que le commun des nègres du Gabon et du Congo. Ils sont aussi plus prévoyants. Dans l'échelle des races, ils sont par rapport aux autres nègres, ce que les Aryens sont aux Sémites et aux Rouges; ils sont aptes à recevoir une certaine culture intellectuelle et à exercer toutes les industries. Les quelques essais tentés dans les missions, notamment à la mission de Talagouga, dans l'Ogooué, et la mission de Libreville, ont donné la preuve qu'on peut en tirer des forgerons, des serruriers, des charpentiers et même des cordonniers habiles".

Quelques pages plus loin, l'auteur exprime la même idée en des termes à peine différents : "Les Pahouins sont des êtres atrocement sauvages, nous l'accordons; mais comme nous venons de le démontrer, ils sont actifs et intelligents. Nous avons observé, dans la race noire les mêmes graduations que dans la race blanche avec les divisions plus nombreuses: à notre avis, les Pahouins sont intellectuellement ceux qui occupent le sommet de l'échelle". Du Chaillu, de son côté, trouve les Fang énergiques, fiers, belliqueux et courageux, pour le marquis de Compiègne, dont le témoignage remonte à 1875, les Pahouins sont une belle race des hommes grands, bien faits avec un air d'énergie indomptable. Fourneau, en 1884, admire la vitalité conquérante des Fang, et enfin, le même Largeau décrit avec des accents idylliques quelques-uns des aspects de la vie sociale des Pahouins. Il fait remarquer :

1 - Cité par Compiègne.

qu'ils aiment passionnément la musique et les danses et admire ensuite leur parler : "les Pahouins, écrit-il, aiment les discussions et les débats publics; ils sont curieux par instinct et cherchent à connaître la nature et le pourquoi des choses : les beaux parleurs sont nombreux parmi eux, quelques-uns sont même doués d'un véritable talent oratoire, qu'ils cultivent avec soin, et s'expriment dans un langage élévé et c'est surtout par là que "les ndzoe" ou chef(littéralement : orateurs) (1) acquièrent le prestige qui assure leur autorité. Ils parlent avec volubilité, ont le verbe haut, la parole vibrante, le geste noble et impératif, et s'expriment avec une véhémence telle que lorsqu'ils discutent entre eux, dans leurs fréquents et interminables palabres, on les dirait prêts à en venir aux mains".

Parce que doués de tant de qualités et dans le cadre de la mentalité ethnocentrique de l'époque, les Pahouins sont apparus aux chercheurs comme un peuple qui, de par son origine, devait transcender la civilisation négro-africaine. D'après Louis de France(2), les Pahouins sont les descendants de la colonie franque qui, d'après le témoignage de Diodore de Sicile, franchit les Pyrénées au IIIe siècle avant notre ère et qui, traversant les Espagnes, la Méditerranée et les grands déserts, serait venue, vingt-deux siècle plus tard, peupler la colonie que Brazza a donné à la France. Mr Schweinfurth r... rapproche les Pahouins des Mombuttu, des Dika et des Nyam-Nyam ou Sandelis qui vivaient dans le bassin du Haut-Nil, c'est-à-dire dans la région de la Haute-Egypte, non loin de l'Ethiopie. Cette hypothèse, que P. Alexandre devait par la suite qualifier de romantique, a été acceptée presque telle quelle par le P. Trilles, sur la foi des ressemblances culturelles entre ces peuples et les Pahouins. De son côté, l'administration coloniale n'est pas restée indifférente aux qualités que recelait le groupe. " Les Fang, disait Mr Brazza, sont pour notre colonie française du Gabon, le peuple de l'avenir."(3) Au Gabon la main d'oeuvre pahouine était particulièrement recherchée , en raison de sa qualité, pour le chantiers d'exploitation minière et forestière. Un rapport de l'administration Guibert, sur le procès-verbal de la réunion du 7 Mars 1918 déclare : " le Pahouin, débarrassé malgré lui des ses palabres (de femmes), ne serait plus alors(ce qu'il n'est aujourd'hui que par intermittence) qu'untravailleur robuste, in-

---

1 - De "adzo" : dire

2 - cité par Mgr Martrou.

3 - Cité par le P. Trilles op cit. P. 69

telligent et indispensable au développement économique du Gabon". On comprend ainsi que le groupe pahouin, plus qu'aucun autre, ait été profondément affecté par la grave crise démographique qui sévit au Gabon à la suite de la politique de recrutement.

Au Cameroun l'administration coloniale allemande ayant remarqué les qualités des pahouins, décida d'assurer leur prépondérance sur toutes les autres tribus et ethnies du Sud du pays, et de s'appuyer sur eux pour l'efficacité de leur administration. " Les Fang de la région de Yaoundé étaient considérés par les Allemands comme les meilleurs indigènes de tout le Cameroun Sud. Ils étaient les plus intelligents de tous, les plus ouverts. les plus empressés devant le Blanc dont ils désiraient passionnément apprendre la langue. On les recherchait de partout pour leur vivacité d'esprit, leur robustesse, leur ardeur au travail. On les embauchait de préférence comme boys, manoeuvres, porteurs et soldats" (1). Aussi, c'est avec eux que les Allemands, après l'occupation du port de Douala et des autres ports à la fin de 1914, tentèrent d'organiser une résistance qui se prolongea jusqu'au premier Janvier 1915. Après le départ des Allemands, les Français, déjà familiers avec les Fang au Gabon, ne pouvaient qu'hériter des Allemands cette préférence à l'égard de ceux du Cameroun sur les autres groupes du pays. C'est ainsi qu'ils firent de Yaoundé la Capitale politique du pays et travaillèrent, par le biais des missions chrétiennes, à l'expansion de la langue Ewondo.

A travers cette brève enquête ethno-historique l'on voit donc comment le tempérament original des Pahouins avant la migration a interféré avec l'épreuve de la migration, pour créer et développer dans la personnalité pahouine un esprit spécifique. On comprend aisément en effet qu'un peuple, habitué pendant plus d'un siècle à résoudre presque quotidiennement des problèmes de conquête, de défense, de subsistance, de déménagement et de campement, ait acquis un esprit d'ingéniosité, de vivacité, de rudesse et d'insoumission qu'il semble difficile de tenir de la simple nature sans une expérience de ce genre et qui devait encore se manifester longtemps après la sédentarisation.

Certains travaux expérimentaux entrepris par les chercheurs pour déceler les caractéristiques psychologiques des Pahouins pourraient peut-être corroborer l'ensemble de ces considérations. Mr Stoerkel, chef de psycho-technique et d'orientation professionnelle a effectué en 1949-1950 des enquêtes au Cameroun. Ces dernières ont permis de caractériser les Pahouins comme ayant une adaptabilité motrice, une attentivité et une capa-

---

1 - Perrault(G) les Fang de Yaoundé, cahiers d'Outre-mer, Revue géographique de Bordeaux et de l'Atlantique, n° 5, P. 327 2e année Janvier-Mars 1949.

cité d'intégration supérieures dans l'ensemble à celles des autres groupes voisins; on a par ailleurs évalué, à l'aide des tests d'intelligence, la capacité intellectuelle des écoliers et lycéens pahouins en comparaison avec d'autres africains du même âge; les résultats ont fait ressortir chez les premiers un QI et un âge mental supérieurs à ceux de seconds. Il va de soit qu'il fuat accueillir avec beaucoup de réserves aussi bien les résultats que le sens même de ces travaux, en effet en dehors des problèmes classiques de la représentativité de l'échantillonnage, des conditions de protocole et de l'adaptabilité des tests à la mentalité et aux modèles socio-culturels du groupe et de la classe sociale, l'on doit encore s'interroger sur le bien fondé de l'entreprise qui consiste à administrer des épreuves psychologiques techniques à des membres d'une population pour étudier les caractéristiques psychologiques de tout le groupe, et comparer, sous ce rapport, ce groupe avec d'autres groupes. Nous sommes au contraire intimement persuadés que même avec l'échantillonnage le plus représentatif, on aboutit à des résultats sans grande signification tant qu'une investigationethno-historique et ethno-géographique n'aura pas définit au préalable la nature du génie ethnique de chaque groupe. S'il en est ainsi, il reste cependant que les travaux auxquels nous venons de faire allusion peuvent servir d'appoint pour la recerecherche dont il est question ici.

Cet esprit de combativité, de conquête et d'insoumission, cette allure de vivacité et de rudesse, et cet idéal de culture de l'énergie physique et mentale, toutes choses qui apparaîssent maintenant comme constituant l'assise de la personnalité pahouine, se retrouvent dans les modèles traditionnels d'éducation. Le jeune Pahouin en particulier était élèvé dans le culte de la virilité, ce qui, impliquait le rejet de tout modèle de conduite, ou qui était l'apanage du monde féminin, ou que l'on pouvait tolérer chez ce dernier(poltronerie, mesquinerie, commérage...) Passée la prime enfance et dès qu'avait pris fin la période de promiscuité sexuelle, le jeune garçon rejoignait les adultes mâles dans le corps de garde, l' "aba". Il ne pouvait désormais séjourner licitement dans la cuisine de sa mère. Parvenu à l'adolescence, il commençait à subir les diverses initiations que connaissait le groupe, et qui comportait toutes de redoutables épreuves. Dans le rite "melan", le jeune homme devait passer une nuit, seul, en présence des crânes des ancêtres disposés sur l'autel familial, afin de recevoir de ces ancêtres en songe, une visite au cours de laquelle ils devaient lui révéler un surnom et lui imposer de nouveaux interdits. Dans le rite "so", qui constituait l'initiation la plus solennelle mais aussi la plus redoutable, le jeune homme recevait, entre autres choses et surtout, une formation guerrière à travers les terribles épreuves qu'on l'obligeait à affronter. Enfin, dans la vie sociale adulte, le jeu favori qui suscitait toujours l'engouement populaire, était celui de la lutte corps à corps, le "mesing". Ces "mesing" qui opposaient entre eux les clans d'une tribu, étaient le milieu où les mâles

récoltaient le plus de gloire puisque le "Zingui", le plus grand lutteur du clan, était l'un des personnages les plus populaires de la région.

d) Le caractère tribal Eton.

Cet idéal de la personnalité Pahouine telle que nous venons de la décrire, c'est sans doute les Eton et les Manguissa (assimilés de plus en plus aux Eton) qui s'en approchent le plus parmi les Pahouins du Cameroun. Ceci est perceptible d'abord dans le cadre des jugements que se portent les unes sur les autres les tribus Pahouines: c'est ainsi qu'il est admis couramment que les Ewondo, beaux parleurs, fins dans leurs manières et habiles politiciens, sont par ailleurs mous, paresseux et efféminés; que les Boulou, ingénieux, talentueux et industrieux, sont d'une lascivité et d'une sensualité quasi pathologiques; mais que les Eton et Manguissa, exubérants, francs, combatifs et sans feinte, sont impulsifs, portés à la stupidité et bagarreurs.

Le plus étonnant dans tout ceci est que, si les autres tribus sont portées à refuser de se reconnaître dans ce portrait qui est fait ainsi de leur personnalité et de leurs moeurs, les Eton, eux, semblent y souscrire entièrement. Bien plus, ils paraissent vouloir s'efforcer de prouver qu'il en est bien ainsi. En effet, lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes en tant que groupe tribal, ils ne manquent pas de rappeler, selon la circonstance, tel ou tel trait de cette personnalité qu'on leur prête, soit pour s'en glorifier, soit pour expliquer leur conduite, soit pour s'adresser des reproches entre eux.

C'est ainsi qu'il existe bon nombre d'expressions forgées et très souvent utilisées dans leur vie sociale par les Eton, et dans lesquelles, apparemment, ils inventorient les traits de leur caractère tribal. Ainsi, "aled ne ane mó Eton" c'est avoir la tête dure comme un Eton", c'est-à-dire faire preuve de vertus de combativité, d'énergie et de persévérance. De même, "elode no Eton a dam", c'est, dans une affaire, un palabre ou une querelle, savoir faire trêve de paroles inutiles au profit de l'action, c'est-à-dire d'une solution radicale (1). Cette solution radicale, bien entendu, ne consiste pas toujours, ni même souvent à en venir aux mains: la plupart du temps, il faut porter le cas devant l'autorité compétente, de manière que les parties belligérantes puis-

---

(1) Effectivement les Eton se moquent des Ewondo qui ont l'habitude, au cours des querelles, de perdre le temps en discussions vaines ou chez qui les beaux discours et la jactance constituent un bel exutoire leur permettant d'éviter le moindre affrontement direct.

.../...

sent s'expliquer à leur souhait et qu'il ne subsiste aucune équivoque entre elles.(2).En revanche,l'on rencontre des expressions par lesquelles les Eton semblent vouloir discréditer eux-mêmes leur personnalité;ainsi "olede pula Eton adam,olodo no Eton a dam",c'est, suivant les circonstances,se montrer impulsif,primesautier,irréfléchi,ou vouloir pousser la discussion jusqu'à la bagarre.Enfin,l'un des passe-temps les plus favoris des Eton consiste à évoquer,pour en rire à gorge déployée,des bévues commises par leurs congenères.Tel le cas de l'un d'eux qui,ayant assisté à une démonstration de descente en parachute,monta au sommet d'un arbre fort long pour en redescendre par les airs avec un parachute d'un nouveau genre,un ... parapluie; tel aussi le cas de cet autre qui,voulant ou réparer sa montre ou la mettre à l'heure,ne trouva rien de mieux à faire que de la mettre à côté d'une autre qui fonctionnait normalement en disant:"biem mintañan,min mina dzemnengan" (vous les affaires des Blancs,arrangez-vous entre vous)".

Qu'y a-t-il de fondé dans tout cela?Une appréhension scientifique des choses ne saurait évidemment pas se fonder sur des opinions populaires;mais il semble cependant qu'il y ait quelque chose à en retenir. Que les Eton soient ainsi combatifs,énergiques,persévérants dans le labeur,gros travailleurs,la chose est authentique et n'a rien qui doive surprendre.Si on est d'accord que les expériences de l'histoire d'un groupe peuvent marquer significativement la personnalité de ses membres,au point de développer en eux certains traits de caractère et certaines dispositions mentales,le tempérament Eton,pour ce qui concerne les traits mentionnés ci-dessus,se comprend aisément à la lumière de leur passé historique.Nous avons vu plus haut que la marche migratoire des Pahouins,dans leur ensemble,s'était placée sous le signe de la conquête.Pour ce qui est en particulier des Eton,ils constituent l'une des tribus Pahouines que cette expérience a marquées le plus.

Il y a d'abord le fait du triple itinéraire que la tribu avait emprunté et qui leur avait valu des expériences multiples:double traversée de fleuve pour la colonne qui avait passé par le pays Bafia-Yambassa,affrontement de cette colonne avec ces deux groupes... expériences qui ont pu marquer à certaines autres tribus.Nous pouvons mettre aussi à contribution,pour expliquer ces aspects de la person-

---

(2) C'est ainsi par exemple que les Eton de l'Arrondissement d'Okola sont célèbres pour leur manie de porter le moindre différend au tribunal.

.../...

nalité Eton, le fait de nombreuses guerres que cette tribu a dû livrer, à partir du début de la migration jusqu'à l'établissement sur son actuel territoire d'habitat; il y a lieu de citer ainsi la guerre que l'ensemble des Beti avait livrée, au moment où ils atteignent la vallée de la Sanaga, aux Bouleu qui séjournaient encore dans cette région; en dehors de cette guerre dans laquelle les Eton ont combattu aux côtés des autres Beti, il en existe au moins deux autres que les Eton ont livrées tout seuls, en tant qu'entité tribale: il s'agit des guerres qui les ont opposés aux Mengueissa et aux Bané.

Tout ceci laisse supposer dans l'âme de la tribu Eton une prédisposition naturelle à la combativité, à l'endurance, prédisposition qui a trouvé un terrain d'épanouissement dans cette expérience de la migration. Qu'il en subsiste donc, après la période des luttes intertribales, quelque chose dans la personnalité des Eton, et que ce quelque chose se reflète dans leur conduite quotidienne, la chose peut s'admettre.

Pour ce qui est en particulier de la tendance des Eton à la combativité, il faut noter même, non seulement qu'elle est entretenue dans la vie sociale, mais même que le petit mâle y est éduqué depuis son plus tendre âge. Dans le cadre général du groupe Pahouin, les récipiendaires du rite "so" étaient systématiquement entraînés à la combativité; afin de les aider à acquérir de l'audace et de l'énergie, et de leur faire éprouver la plus grande aversion pour la défaite et l'humiliation, les ancêtres avaient institué dans ce rite diverses épreuves permettant aux initiés de s'essayer à la lutte. C'est ainsi que lorsque deux jeunes initiés se querellaient verbalement, un troisième devait venir obligatoirement pour les mettre au défi l'un contre l'autre; pour cela, il suffisait qu'il crache sur le revers de la main et qu'il tende celle-ci aux querelleurs en disant: "kubkub ya suñ nso ngôn" (deux poules se disputent une graine de courge). Aussitôt le plus hardi posait les doigts sur les crachats et les frottait sur son adversaire: la lutte corps à corps s'ensuivait automatiquement.

Les Eton chérissent particulièrement cette coutume; sous la forme que nous venons de la décrire, elle est couramment pratiquée par les jeunes mâles; sous la forme qui consiste à exciter, d'une manière ou d'une autre, des personnes qui se disputent, pour qu'elles

…/…

adoptent la "solution radicale" pour qu'on en finisse.C'est certainement pour cette raison que les Eton sont réputés avoir la virilité dans le sang,la virilité se manifestant entre autres critères,par l'aptitude à affronter directement le conflit.Cet aspect des choses pousse l'homme Eton à bannir de sa conduite les modèles spécifiquement féminins ou tout au moins que l'on tolère chez la femme:mesquinerie, commérage,poltronerie...

Ce même trait de caractère a une conséquence,celle de faire des Eton des hommes de franchise et de droiture;il est bien reconnu en effet que l'Eton,bouillant comme on vient de le dire,est d'un autre côté sans feinte et sans rancune,exubérant et généreux.Cela n'a rien d'étonnant si tant est que l'épreuve la plus difficile,quand on est lié à quelqu'un,est de ne pouvoir pas savoir ce qu'il pense et ce qu'il veut:l'Eton,spontané et direct,épargne à ses associés cette épreuve.Il est à remarquer que c'est pour cette raison justement que les Eton ne sont généralement pas considérés comme de bons politiciens.

Il convient aussi de noter que le tempérament Eton,tel qu'il qu'il nous apparaît jusqu'à présent,se fait sentir sur le parler de ce groupe.Le dialecte Eton passe pour être l'un des plus durs à l'oreille parmi tous ceux qui se rencontrent dans le groupe Pahouin.Ceci est d'autant plus remarquable que les Ewondo,l'une des tribus frontalières des Eton,ont un parler que tout le monde s'accorde à trouver merveillement doux,chantant et mélodieux;et que les Manguissa ont un parler suprênement pittoresque.Cette impression de rudesse provient de ce que le dialecte Eton emploie de préférence les consonnes qui produisent un son dur,là où,pour le même mot,le dialecte Ewondo utilise des consonnes douces (ainsi,le "peg" Eton pour le "feg" Ewondo, ou encore le "de" Eton pour le "ye" Ewondo),soit alors évite de diminuer l'effet de dureté d'un mot en y ajoutant comme le fait l'Ewondo une consonne qui l'adoucisse (tel le "dam" Eton pour le "dzam" Ewondo).A tout le moins,il est reconnu que,à entendre les Eton causer entre eux,même si la conversation n'est pas conflictuelle,l'on a souvent l'impression qu'ils se disputent.C'est certainement pour cette raison que tout le monde s'accorde à voir dans le dialecte Eton la langue qui convient au commandement,tandis que l'Ewondo servirait à merveille (ce qui se fait déjà en partie) comme langue philosophique, liturgique et par conséquent,d'enseignement.

.../...

Qu'en est-il maintenant de la stupidité et de l'impulsivité qu'on prête aux Eton?Nous avons laissé entendre au début de ce sous-chapitre que les Eton semblent et souscrire à ce portrait psychologique que les autres tribus pahouines brossent d'eux,et même vouloir démontrer qu'il en est bien ainsi.Que faut-il en espérer?

Pour ce qui est premièrement de la manière dont les Eton acceptent le jugement que l'on porte sur leur personnalité tribale,il faut savoir que cela entre dans le cadre du jeu social appelé "pianga".Le "pianga" Eton est un jeu social très prisé (1) consistant à tourner tout en dérision,y compris sa propre personne,afin d'amuser et de faire rire.Le sens philosophique de ce jeu est double;il a une première signification qui est morale dans la mesure où il obéit à la même logique et à la même finalité que le "castigat mores ridendo".Ainsi,l'Eton tournera en ridicule toutes les manières d'être et de faire qui lui paraissent inconvenantes,dans le but de susciter de l'aversion contre ces dernières.Cette crainte du ridicule qu'inspire ce jeu du "pianga" aide effectivement les sujets à se conformer aux normes sociales et à cultiver la bienséance.

Le "pianga" apparaît aussi comme une école de virilité;l'Eton, en se livrant à ce jeu,remet en cause sa personnalité tribale,ou tout au moins porte sur elle un regard critique;il en perçoit les limites en lui-même comme dans ses congénères,et il a le courage d'en faire état, même devant les non-Eton.De la sorte,les Eton semblent étrangers à tout ethnocentrisme tribal.Et ceci semble d'autant plus frappant que la disposition inverse semble se rencontrer intensément dans les autres tribus pahouines.Les Ewondo par exemple qui n'arrêtent pas de se moquer des Eton et de faire montre de leur supériorité par rapport à ces derniers au nom de leur "beau parler",de leur intelligence et de leur manières raffinées,n'oseraient pas reconnaître leur paresse manuelle et leur jactance,toutes choses devenues pourtant presque proverbiales.Le "pianga" se revèle ainsi comme l'une des manifestations du regard critique et viril que l'Eton s'efforce de jeter sur toute réalité à commencer par lui-même.

Cest donc à l'intérieur de cette double considération qu'il faut appréhender le fait que l'Eton souscrive au caractère tribal qu'on lui prête et semble vouloir dénigrer lui-même sa propre personnalité tribale.Tout ceci invite donc à ne pas voir dans le jeu "pianga", seul

---

(1) Certains clans comme les Essele passent pour en avoir acquis une haute maîtrise.

.../...

modèle social à travers lequel l'Eton porte ces sortes de jugements sur lui-même, la perte de tout illusion sur soi ou la méconnaissance des limites de la personnalité tribale des groupes voisins. L'Eton, comme on le verra par la suite, a pleinement conscience des ressources et des potentialités de sa psychologie propre et sait porter un regard critique sur celle des autres tribus.

Le "pienga" enfin a une signification anthropologique. En effet, il s'insère tout entier dans la catégorie de la "parenté à plaisanteries" dont nous parlerons systématiquement plus loin (1). En principe, personne ne s'offense ni ne s'offusque des critiques et des injures qui lui sont adressées dans le cadre de ce jeu. Celui-ci répond donc encore à un autre but: permettre aux membres de la communauté d'exprimer leur (ce qui est un facteur très important d'équilibre psychologique de l'individu) et faire écouler en même temps cette agressivité dans la douceur: de la sorte, la paix et la cohésion sociale sont préservées. Effectivement, les Eton sont parmi les tribus pahouines, l'une de celles qui sont les plus expérimentées dans l'art de résoudre les tensions psychologiques; ils le disent couramment: "rien de tel que de faire savoir à son compagnon, un jour ou l'autre, dans telle ou telle circonstance, ce qu'on pense de lui dans le fond de son coeur". C'est pourquoi aussi, dit-on couramment, les amitiés avec les Eton sont durables et profondes: l'Eton, exubérant, sans feinte et sans artifice, incapable de parler à démi-mots, ou de ruminer sans les extériorer de sombres pensées, foncièrement inaccessible à la rancune, s'attire une grande sympathie (2)

Qu'en est-il maintenant de cette stupidité des Eton en tant qu'elle leur est prêtée par les autres? Bon nombre d'expressions proverbiales véhiculent cette idée selon laquelle les Eton sont passablement privés d'intelligence et se montrent irréfléchis dans leurs comportements. Aussi l'expression "mekut n'Eton, akut man Eton" (littéralement: ces fous d'Eton) laisse croire que les Eton véhiculent leur stupidité partout où ils vont, et impriment du cachet de cette déficience dans tous leurs actes et réflexions. Quant à l'expression "Awono Eton", elle assimile l'homme Eton au boeuf (Awono est un des noms typiques de la tribu Eton), animal docile jusqu'à un certain dégré et qui, une fois irrité pour une raison qu'on ne connaît pas, refuse subitement de suivre son guide et

---

(1) Voir le chapitre sur le système de Parenté des Eton.

(2) Certes, cet état de choses conduit assez souvent à un franc-parler incontrôlé, à une impulsivité et à une brutalité regrettables; nous ferons état plus loin de cet aspect de la psychologie des Eton.

.../...

prend alors tout chemin qui s'offre à lui.C'est la raison pour laquelle,lorsqu'un Eton énervé se révolte d'une manière ou d'une autre,il est de coutume qu'on dise:"Awono Eton ate nkol" (le boeuf a rompu sa corde).

Pour apprécier ce jugement courant sur les Eton,il importe de savoir une première chose:c'est que ce jugement semble s'appuyer en tout et pour tout sur la manière dont les Eton se sont comportés autrefois envers des objets ou des modèles importés d'Occident (1).Et dans ce cas,l'explication est claire:les Eton,par rapport à bon nombre d'autres tribus,sont entrés tardivement en contact avec les Européens et les modèles occidentaux (2).Or,en dehors du fait que les anecdotes ont le caractère des légendes pures (n'étant ni datées,ni attribuées à des individus précis),l'on ne peut juger de l'intelligence d'un individu ou d'un groupe d'individus sur la manière dont il peut se comporter vis-à-vis de modèles importés qui sont foncièrement étrangers à son expérience traditionnelle.Or,aucune de ces anecdotes qui prétendent accréditer la stupidité des Eton ne fait état de la qualité de l'intelligence des Eton en tant que celle -ci joue sur les modèles ou objets de leur expérience familière,c'est-à-dire culturelle (3).

Ensuite,ce même jugement sur la personnalité tribale des Eton, quand bien même il serait valide pour le comportement réel des Eton vis-à-vis des objets et des modèles européens,n'a qu'une valeur strictement historique.Il se fonde en effet sur les premiers moments de la rencontre des Eton avec la civilisation occidentale.A l'heure actuelle,personne ne s'aviserait de dire que l'Eton,de par la nature de sa personnalité tribale,soit moins à l'aise que les ressortissants des autres tribus pahouines ou des autres ethnies camerounaises dans la manipulation des modèles techniques et intellectuels apportés par l'Occident.

Tout ceci nous invite donc à conclure que cette "stupidité" des Eton n'est qu'un mythe ou une plaisanterie qui est le fait de la raison populaire.Mythe ou plaisanterie en soi inoffensif,comme le sont tous les modèles de ce genre;mais pris à son compte personnel par quelqu'un qui entend s'en servir pour fonder en raison quelque chose sur le caractère tribal des Eton ou pour légitimer une conduite vis-à-vis des membres de ce groupement,le jugement véhicule par ce mythe et cette

---

(1) Nous en avons parlé au début de ce chapitre.

(2) Cf notre chapitre sur le contact des Eton avec l'administration coloniale allemande.

(3) A cet égard,les Yanda,groupement au sein du monde Beti,seraient authentiquement stupides:on les tourne en effet en ridicule pour la raison qu'un Yanda a dansé au son d'un sifflotement.

.../...

plaisanterie devient alors le fait d'un vulgaire et ridicule ethnocentrisme tribal.L'ethnologie a bien mis en lumière ce fait qu'il n'y a pas de différence de nature entre les hommes:la raison connaît donc les mêmes lois et le même fonctionnement chez tous les individus et tous les groupes humains;tout ce qui peut apporter quelque différence ici,c'est exclusivement la matière sur laquelle elle s'exerce.

Loin donc d'être stupides de par leur personnalité tribale, les Eton ont rigoureusement les mêmes dispositions intellectuelles que les ressortissants de n'importe quelle autre tribu,ethnie ou nation,en Afrique comme ailleurs.Si l'on s'en tient d'ailleurs aux faits réels, l'on peut affirmer sans aucun risque d'être contredit,que les Eton ont fait éclater ouvertement et sincèrement leur génie,leur ingéniosité,et leur fermeté de caractère.En effet,d'abord ils n'ont jamais été de reste lorsqu'il s'est agi,au Cameroun,d'investir un secteur de la vie du pays réclamant les diverses ressources morales et intellectuelles.Les Eton se sont rencontrés parmi les premiers élèves de l'Ecole Supérieure de Yaoundé et des Petit et Grand-Séminaire du Cameroun.Et de nos jours, la tribu Eton,pour ce qui est du nombre et de la qualité de ses intellectuels,n'a rien à envier aux autres ethnies ou tribus du Pays (1).

Enfin,il convient de reconnaître que les Eton sont de gros travailleurs manuels.Outre le fait que la région Eton est celle qui produit le plus de cacao,première richesse nationale du pays,il y a cet autre que la Lekié,Département des Eton,est la mamelle nourricière de Yaoundé.L'ardeur au travail des Eton est certainement un facteur avec lequel le pays doit compter,et qui est du même ordre que le génie des Bamiléké en matière d'économie.

Tout ceci n'empêche cependant pas que les Eton,dans leurs comportements,et comme nous l'avons souligné plus haut,donnent l'impression d'être impulsifs,irréfléchis et brutaux.Loin que tout cela soit le résultat d'un manque d'intelligence,il faut plutôt y voir le signe d'une vivacité,d'une spontanéité et d'une virilité de caractère.Ces qualités,nous les reconnaissons,ont des revers parfois très regrettables:en particulier,elles n'ouvrent pas souvent l'Eton au sens de souplesse,de finesse et de la diplomatie.Mais nous estimons que c'est autant avec lesquelles un pays doit compter.

---

(1) Les premiers intellectuels du Cameroun semblent d'ailleurs été tous des Eton:tels les Abbés Tobie Atangana et Théodore Tsalla qui ont été des chercheurs et ethnographes de grande classe.

CHAPITRE V

Esquisse Généalogique de la Tribu Eton.

A - Idée Générale

En écrivant ce chapitre, nous nous sommes proposé de reprendre certaines données de l'article sur la génèse de la tribu Eton, afin de faire état, par le biais de cette étude des généalogies, de quelques aspects de sa structure sociale actuelle. Et comme nous l'avons dit bien de fois, nous faisons, dans plusieurs chapitres de cette recherche, une oeuvre de pionnier. Aussi nous parlons d'esquisse à propos de cette étude car la seule source d'informations dont nous disposons est constituée par les traditions qui circulent à ce sujet. Ces récits généalogiques ainsi que cela ... nous est apparu antérieurement deviennent plus ou moins mythiques vers la 10e ou la 12e génération dans l'ordre ascendant.

Cet état de choses, joint au fait qu'avec le groupe pahouin, nous avons affaire à une société à structure essentiellement lignagère et donc qui, comme toutes les autres sociétés segmentaires de ce type, cultive à un haut point la connaissance des généalogies, nous a poussé à adopter une double position à l'égard de ces traditions relatives aux généalogies. Prémièrement, nous avons cru bon de faire commencer la génèse de la tribu Eton comme nous l'avons fait antérieurement, par les deux personnages que sont Etono et Bidzogo Mbama. Ceci revient donc à rejeter comme purement légendaire, ou en tout cas invérifiable, l'existence des personnages qui précèdent ces derniers dans le procès de la génèse des Eton. Cela ne veut pas dire que nous ne tenons Etono et Bidzogo Mbama pour des personnes ayant absolument existé; il nous gênerait nullement qu'ils n'aient pas existé et ce d'autant plus que leur personnage sur plusieurs plans(place dans la généalogie, destinée de leurs descendances, leurs propres actes ...) est toujours entouré d'un halo d'indétermination. L'intérêt pour nous est que les traditions tribales des Eton leur attribuent un impact réel sur la constitution du groupe, en faisant d'Etono l'ancêtre fondateur-éponyme des Eton, et de Bidzogo Mbama, l'ancêtre des Eton-Beti. Secondement, nous tenons pour absolument certains, les personnages qui commencent par la fondation des clans jusqu'aux ancêtres les plus récents que nous ne connaissons que par les noms. Pourquoi cela?

Cela provient de l'importance que les Pahouins accordaient à la connaissance des généalogies. En effet les généalogies, que l'on appelait

"binden, minkas ou mebatan" constituaient la pièce maîtresse de l'instruction et de l'éducation qui étaient données aux jeunes mâles. Cet enseignement des généalogies était ordonné à plusieurs fins; en premier lieu, il visait à faire connaître à l'enfant les noms de ses ancêtres masculins et féminins du lignage; dès que cette première connaissance était acquise, le jeune Pahouin devait ensuite apprendre leur filiation, leurs liens de parenté, d'alliance, d'affinité ainsi que leur biographie. Des véritables examens sanctionnaient cet enseignement; dans le rite "melan" par exemple, le récipiendaires devaient se montrer capables d'identifier les crânes des ancêtres de leur lignage et de les placer dans l'ordre généalogique exact. Plus tadr, à l'occasion du stage préparatoire à la circoncision, les aînés devaient encore, par l'entremise des moniteurs du stage, vérifier chez les futurs circoncis l'exacte connaissance des généalogies et du système dde parenté du groupe; l'étape de la circoncision était en effet très importante à ce propos du fait que, socialement, la circoncision apportait au jeune homme, entre autres choses, la levée de l'interdit du coït; aussi il était de la plus haute importance que le sujet qui avait ainsi accès à la vie sexuelle sache quelles femmes lui étaient interdites. Enfin d'autres initiations, telles que le "ngil" et le "so" exigeaient des récipiendaires des connaissances plus étendues encore en matière de généalogies et sur la composition des groupement sociaux.

Les résultats de cet entraînement des jeunes mâles à la connaissance des généalogies de leurs groupements sociaux étaient fort remarquables. Tous les ethnographes ont noté la maîtrise et la fierté avec lesquelles les jeunes Pahouins se rattachaient à leurs plus lointains ancêtres. Le P. Trilles écrivait à ce sujet : " les Fang, plus peut-être que les autres tribus Bantou, conservent le culte et le souvenir des aïeux (...). A peine sorti de la première enfance, le jeune Fang, dès l'âge de 7 à 8 ans, apprend son "mebatan" (c'est son premier enseignement), c'est-à-dire les noms des aïeux dont il est issu et c'est là en même temps la marque de sa filiation et de la noblesse de son origine. Interrogez n'importe quel bambin et vous le verrez répondre : je suis fils d'un tel, jusqu'aux premiers ancêtres de la tribu, où il s'arrête pour dire : et celui-là était le fils de Nzamé, c'est-à-dire Dieu, et avant je n'y étais pas, ni moi, ni personne". (1) E. Trezenen écrivait de son côté : "lorsqu'un jeune Pahouin récite sa généalogie(chaque enfant y est habitué depuis son jeune âge, souvenir d'une nécessité qui permettait au voyage de se faire connaître comme membre certain d'une tribu),

---

1 - Trilles(le p.) les légendes des Bena Kanioka et le folklore Bantou, in Anthropos, E. IV 1909, p. 945.

il termine la liste de ses ancêtres par X, fils de Nzamé "(1). Enfin, on lit sous la plume de Mgr Martrou : "le jeune Pahouin de 20 ans sait déja se rattacher par une série d'une dizaine d'ascendants, au père de l'"etuna"(famille), fils de telle tribu. Et le vieillard gardien mélancolique des traditions qui s'effacent, remonte par 30 ou 35 générations à l'ancêtre lointain, énumérant en passant les familles issues et dispersées un peu partout" (2). Quant aux jeunes Pahouines, elles n'étaient pas soumises, comme les garçons, à cet enseignement des généalogies, la raison principale en étant qu'elles devaient se marier hors du groupe clanique dont elles faisait originaires. Mais lorsqu'une jeune pahouine se mariait, elle se f.it rituellement réciter par sa belle-mère, sur le pas de la porte de la maison de son mari, la gén éalogie de la famille de ce dernier.

Ces généalogies tenaient par ailleurs une place considérable dans la vie sociale adulte. On les récitait presque quotidiennement, aux occasions les plus diverses, et en particulier lorsqu'on rencontrait un étranger. C'est ainsi qu'Aloys Horn nous confie qu'il avait l'habitude de demander à ses interlocuteurs Pahouins qu'ils le dispensent d'avoir à écouter ces interminables " mebatan" ...

Tout ceci montre donc que l'on doit accorder un crédit entier à une bonne partie des récits généalogiques traditionnels, c'est-à-dire à partir de la fondation des clans; à propos de cette époque en effet, tous les récits s'accordent pour parler de personnages dont l'existence ne fait pas de doute.

B . <u>Les généalogies Eton de l'origine à la formation des Clans</u>

En accord avec ce que nous venons de dire plus haut, nous commençons la génèse de la tribu Eton, du point de vue généalogique, par le personnage d'Etono, presenté par un certain nombre de traditions comme l'ancêtre-fondateur-éponyme des Eton(3). Cet Etono à un descendant du nom

---

1 - Trezenen(E): notes ethnographiques sur les tribus Fang du Moon-Ogooué, in Journal de la société des Africanistes, vol I 1936, p.67.

2 - Martrou(Mgr L.) la langue Fang et ses dialectes, in Journal de la société des Africanistes, 1936, fascicule I, pp. 206-211.

3 - Voir dans le sous-chapitre précédent, et aux pages 61-65, ce que nous avons dit et de la formation de la tribu Eton, et des personnages Etono et Bidzogo Mbama.

de Bidzogo Mbama dont les douze fils fondent les douze principaux clans de la fraction Eton-Beti.(1) Nous avons dit, dans le sous-chapitre relatif à la génèse de la tribu Eton, pourquoi les Eton-Beloua ne peuvent être considérés comme originellement apparentés aux Eton-Beti. Nous ne saurons probablement rien de très précis des circonstances, de l'époque et du lieu de la formation de ces clans. Aussi, laissant tous ces problèmes en suspens, nous nous contenterons du simple fait que, avant la traversée de la Sanaga par les Eton, la tribu se trouve déjà structurée en un certain nombre de clans à l'origine desquels se trouvent des personnages bien réels, quelle qu'ait été la nature exacte de la contribution de chacun à la génèse du clan dont on lui impute la fondation, ainsi que la nature du lien de parenté qui le rattache et à l'ancêtre présumé fondateur-éponyme de la tribu et aux autres ancêtres claniques.

C . Des clans à la formation des lignages.

Il n'est pas question, dans ce sous-chapitre, d'étudier les généalogies de tous les clans, à partir de l'ancêtre-fondateur jusqu'aux patriarches des lignages. Un tel travail serait fastidieux et certainement sans grand intérêt. Aussi, nous avons choisi un seul clan, le clan Essele, pour cette étude qui nous montrera donc la file ininterrompue des ancêtres des membres de ce clan, depuis le fondateur jusqu'aux chefs actuels de quelques familles lignagères. Le choix que nous avons fait de ce clan Essele n'est pas arbitraire; en effet, outre qu'il occupe un territoire très vaste et discontinu, il comprend un grand nombre de phratries, de sous-clans et de lignages; de la sorte, du point de vue de la structure sociale, il présente un système complet; par ailleurs, le clan Essele se trouve être, en raison de la célébrité de son fondateur et des fondateurs de ses structures sub-claniques, l'un des clans les plus connus de la tribu Eton, sinon le plus connu. Si nous limitons ainsi ce sous-chapitre à un seul clan, il nous sera cependant loisible dans le chapitre relatif à la structure sociale, de faire l'inventaire de quelques structures subclaniques des principaux clans Eton.

A l'origine donc du clan Essele, se trouve le nommé Atenanga Biyele, fils aîné de Bidzogo Mbama, né de Biyele Mbe, première épouse de ce dernier. Atenanga Biyele épouse quatre femmes, qui lui donnent cinq fils la prospérité de ces cinq fils devait être légendaire, au point qu'elle constitua la devise tambourinée "ndan" des Essele : Atenanga Biyele, bongo betan, ve zog zog "(Atenanga Biyele a eu cinq fils, tous d'une prospérité telle qu'elle soutient une analogie avec la prospérité physique des éléphants). Voici quels sont les cinq fils d'Atenanga Biyele:

---

1 - Voir P. 60, la liste de ces clans et de leurs fondateurs.

- de sa première femme, Ngone Baha est né :

1) Atangana Ngeni.

de sa seconde femme, Bissegole-Ngomo, sont nés deux fils :

2) Tsanga Bissegele et

3) Ayissi Bissegele(1)

de sa troisième femme, Ebassa-Assolo, est né un fils :

4) Assolo-Ebassa.

de sa quatrième femme, Messina Atenanga est né un fils :

5) Mbia Atangana(2).

Qelles ont été les destinées de ces cinq fils d'Atenanga Biyele? Chacun d'eux se trouve à l'origine d'un groupement familial quelconque :

Atangana Ngeni tout d'abord, fonda la phratrie Menye-Ngeni(3) qui comprend les sous-clans suivants : Mvog-Andebanga, Mvog-Bessaton, Mvog-Melon, Mvog-Ngoura..

Tsanga Bissegele, quant à lui, est à l'origine de la phratrie Menye-Tsanga; celle-ci comprend comme sous-clans : Nomo-Kouli, Eka-Kouli et Tsa-Kouli

Ayissi Bissegele fonde de son côté la phratrie Menye-Ayissi qui comprend quatre sous-clans : Mvog Atangana-Pé, Mvog Ombezé-Anaba, Mvog Atengoni, Mvog Nomo-Ebeni.

Assolo Ebassa par ailleurs, fonde le sous-clan Mvog Mbia.

Suivons maintenant la seule descendance de l'aîné des fils d'Atenanga Biyele, Atangana Ngeni; ce dernier épouse une femme, Abodo Messi, dont il a quatre enfants :

- Bessaton (4) fondateur du sous-clan Mvog-Bessaton.
- Atangana Bela, fondateur du sous-clan Mvog Ngoura.
- Melono Molé(5) fondateur du sous-clan Mvog-Melon.
- Andebanga fondateur du sous-clan Mvog-Andebanga.

Quelles les descendances de ces quatre fils d'Atangana Ngeni?

---

1 - certains l'appellent Andzongo Messina

2 - certains l'appellent plutôt Ngomo

3 - Le terme de phratrie désigne habituellement un groupe formé par la réunion de plusieurs clans ou "sibs" dont les membres se considèrent comme les uns aux autres liés par une règle de filiation unilinéaire. Chez les Eton, et en général chez les Pahouins, il existe un groupe de ce genre, mais seulement a niveau des sous-clans; c'est donc en ce sens que nous utilisons ici le terme phratrie.

4 - Son vrai nom aurait été, à ce qu'affirment certaines versions, Tsimi Abodo

5 - signalons ici une obscurité: d'après certaines versions, Melon-Molé aurait été plutôt la femme d'Atangana Bodo, deuxième fils d'ATangana Ngeni; elle aurait mis au monde deux fils : Noah-Melono, fondateur du sous-clan Mvog-Tsimi-Nkoùo et Atangana Melono, fondateur du sous-clan Mvog-Melon.

Bessatono d'abord, engendre quatre fils :

1) Belo Nanga
2) Atangana Manga
3) Assam Tihi
4) Bessa Bela

De son côté, Atangana Bela engendre cinq fils :

1) Bissono
2) Ndelua
3) Zip
4) Nkonlog
5) Ongolo Bela.

Quant à Melono Molé, quatre fils naissent de lui :

1) Andela
2) Nké
3) Toupana
4) Tsimi Nkono

Enfin Andébanga engrendre trois fils :

1) Ndzana Andebanga
2) Nanga Andebanga
3) Noah Andebanga.

La plupart de ces personnages se trouvent à l'origine de groupements familiaux intermédiaires entre les sous-clans et les lignages.

Poursuivons les généalogies du côté de Bessatono. L'un des fils de ce dernier; Atangana Manga, a quatre fils :

1) Bessa Mvogo
2) Ndzigi Ekoro
3) Kede Nanga
4) Ndzina Mvogo.

Ces quatre fils d'Atangana Manga, selon toute vraisemblance, n'ont que transmettre la lignée généalogique, n'ayant pas été à l'origine d'un groupement familial spécifique. En revanche, les descendants de certains d'entre eux devaient se placer à l'origine des lignages. Ce fut an particulier le cas pour certains fils de Bessa Mvogo; ce dernier, avec deux femmes a eu cinq fils (1) :

- de sa première femme, Adinga Metila, deux fils lui naissent :

1) Onana Adinga
2) Ayissi Adinga

---

1 - Certains prétendent qu'il en a eu sept, mais c'est peu sûr.

- De sa deuxième femme, Matono, il a trois fils :

3) Bikele Awana

4) Bessa Tuah

5) Bessa Bidzogo.

De cette génération, Onana Adinga et Ayissi Adinga, sont connus particulièrement pour avoir fondé deux lignages qui vivent encore de nos jours Mvog Onana Adinga et Mvog Ayissi Adinga.

Continuons la généologie par Onana Adinga; ce dernier a épousé deux femmes qui lui ont donné six fils :

De sa première femme Ndzié, sont nés :

1) Noah Nana

2) Bidzogo

3) Ayissi Ndzié

- de la deuxième femme Kouna, sont nés trois fils

4) Olinga Kouna

5) Biogolo Kouna

6) Adinga Kouna.

Etudions maintenant la descendance des trois premiers fils d'Onana Adinga :

a) Noah Nana a eu, avec ses trois femmes, sept fils :

- de la première, Mbala sont nés :

1) Ombolo Noah(1)

2) Ndzié Mbala (2)

3) Bessala.

- de la deuxième femme, Nkelene, sont nées uniquement des filles :

4) Bikobo

5) Ananga

6) Ngaga

- de la troisième femme, Ananga, est né :

7) Onana Noah.

b) Bidzogo, avec ses deux femmes, a eu trois fils :

- de sa première femme, Meliga, est né :

1) Engolo Meliga(3)

- de la seconde femme, Tsogo, sont nés :

2) Mani Tsogo

3) Ngah Tsogo(4)

1, 2, 3, 4, sont encore en vie.

c) Ayissi, a eu trois fils :

1) Onana Ayissi

2) Ayissi (Romain)

3) Ateba (Sébastien)

Terminons par la descendance de ces quatre fils de Noah Nana.

a) Ombolo Noah avec ses deux femmes, a eu quatre fils et une fille :

- de la première femme, Tama, sont nés trois fils et une fille :

1) Ayissi Tama

2) Noah Tama (1)

3) Mbala Tama(1)

4) Abomo Tama(1)

- de la seconde femme, Manga Mossolo, est né :

5) Ombolo Manga (1).

b) Dzié Mballa, quant à lui, n'eut avec sa femme qu'une fille :

Nkongo (1)

c) Bessala quant à lui, a engendré, avec sa femme Nganomo deux fils :

1) Noah Nganomo(1)

2) Ndzié Nganomo.(1)

d) Enfin Onana Noah a engendré avec ses deux femmes, deux fils :

- de la première femme, Ewolo, est né

1) Noah Ewolo

- de la deuxième femme, Mbele(1), est né :

2) Eyalla Mbele (1).

Essayons de traduire tout cela dans un tableau; il s'agit donc d'un tableau généalogique qui part de la formation des clans et suit le clan Essele, selon une filiation unilinéaire en ligne masculine, pour atteindre un lignage encore vivant de nos jours. Pour les commodités de la présentation, nous omettons de faire figurer les femmes pour marquer les relations d'époux.

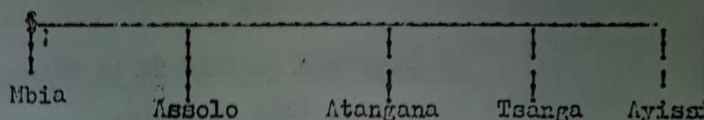
---

1 - Encore en vie .

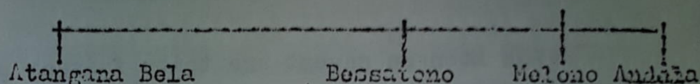
Formation d'un clan

Atenanga Biyele

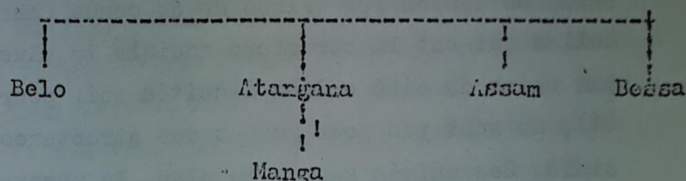
Formation de phratries ou de sous-clans



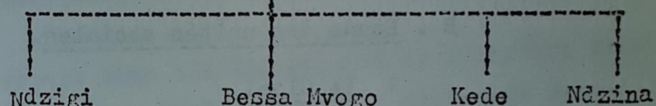
Formation de sous-clans



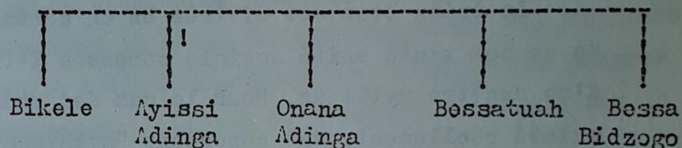
Formation de groupements familiaux intermédiaires : les hauts lignages



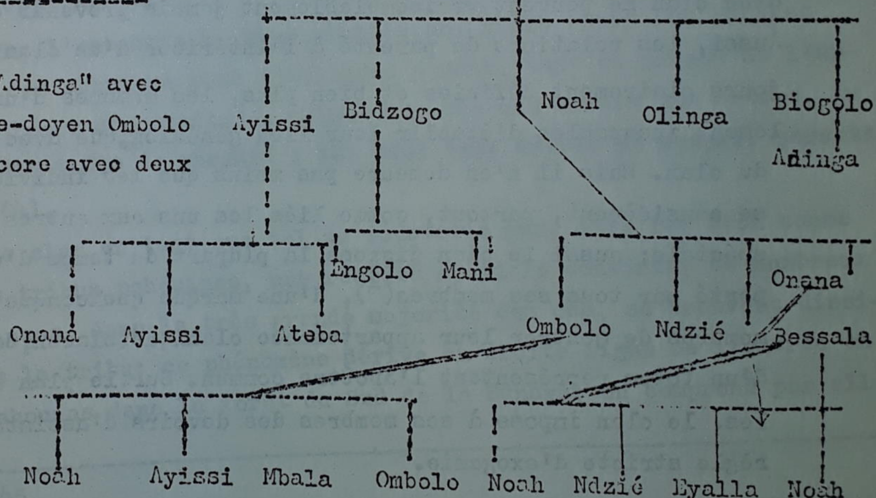
Scissiparité d'un lignage



Formation de lignages



Lignage "Onana Adinga" avec comme patriarche-doyen Ombolo Noah continue encore avec deux générations



CHAPITRE VI

La Structure Sociale de la Tribu Eton.

A. Idée Générale.

Les Eton se savent une tribu faisant partie du complexe ethnique Pahouin. De toutes les tribus de ce monde Pahouin, ils constituent l'une de ces celles qui ont la structure sociale la plus complexe; celle-ci ne compte pas moins de cinq ordres d'unités qui, pour n'être pas toujours organiques (1), ne sont pas pour autant des structures sans fonctions dans la vie sociale. Ces unités sont : le clan, la phratrie, le sous-clan, le haut lignage, le lignage simple. Etudions ces diverses unités l'une après l'autre.

B. Etude des unités sociales.

1 Le Clan.

La tribu Eton est divisée en un certain nombre de clans. On appelle de ce nom toute unité sociale composée d'individus issus unilinéairement d'un ancêtre mythique. Pour le cas des Eton, cet ancêtre, bien qu'ayant existé réellement, est cependant "mythique" en ce sens que les membres d'un clan ne peuvent vraisemblablement jamais provenir d'un seul ancêtre. Aussi, les relations de parenté à l'intérieur d'un clan ne sont pas toujours clairement définies et bien plus, les membres d'un clan sont généralement incapables d'établir leur lien généalogique avec l'ancêtre-fondateur du clan. Mais il n'en demeure pas moins que les individus d'un même clan se considèrent, partout, comme liés les uns aux autres par une parenté spéciale; aussi le clan dispose la plupart du temps d'un nom patronymique porté par tous ses membres(2), d'une marque quelconque permettant à ses membres de montrer leur appartenance clanique(blason, tatouage ...) et d'un totem représentant l'ancêtre commun. Sur le plan des relations sociales, le clan impose à ses membres des devoirs d'assistance mutuelle et une règle stricte d'exogamie.

---

1 - On appelle groupement organique un type de groupement : 1) dans lequel ses membres(ou une certaine proportion de ceux-ci) entreprennent occasionnellement ensemble une action collective. 2) qui a un chef ou un conseil représentant le groupe dans son ensemble. 3) qui a une propriété collective(par exemple quand une terre appartient à un clan ou un lignage.

2- Chez les Bantou de l'Est en particulier, c'est un grand compliment et une grande marque de politesse que d'appeler quelqu'un, non par son nom personnel, mais par son "isibongo" c'est-à-dire son "nom d'éloge", qui n'est autre chose que le nom ancestral, le nom légué par le héros fondateur et éponyme du clan.

Ainsi défini, le clan constitue, chez les Eton comme dans les autres tribus pahouines, la structure sociale fondamentale, il a été de tout temps l'unité politique normale et a toujours présidé aux programmes de regroupement des villages dans le cadre des mouvements de reconstruction sociale (1). Il est aussi la plus grande unité sociale chez les Pahouins à être désigné par un terme générique : chez les Fang du Gabon, ce terme est "Ayon" et le nom propre du clan a une morphologie caractéristique : au préfixe "esa"(Père) ou à ses formes dérivées(esi, eso, eba ...) est ajouté le nom de l'ancêtre-éponyme du clan. Chez les Beti, le terme générique est "Mvog". La formation des noms de clans se fait ainsi selon la manière suivante : à ce terme générique "Mvog" on ajoute le nom propre du clan, on aura ainsi : Mvog-Belinga, Mvog-Dzou, Mvog-Kani ...(2). Mais il est à noter que la morphologie des noms de clan ne suit pas toujours cette règle, en particulier chez les Eton; en effet, il existe dans cette tribu de nombreux noms de clans qui ne sont pas précédés par "Mvog" : tels Essele, Medoum; Bekassa.

Le clan chez les Pahouins groupe tous les descendants de l'ancêtre fondateur suivant le principe de filiation patrilinéaire, les étrangers adoptés et assimilés au groupe et au clan, dans quelques tribus seulement, les enfants naturels des filles nées dans le clan. Le clan Pahouin par ailleurs dispose assez souvent d'une devise tambourinée(Ndan), et d'interdits propres (biki). Dans quelques clans seulement, l'impact de l'animal totémique sur la vie du clan est visible(3).

Par ailleurs, l'exogamie la plus stricte est de règle entre les membres d'un même clan; ces derniers sont d'ailleurs soumis, tant au niveau de l'appelation qu'au niveau des attitudes effectives des uns envers les autres, au principe classificatoire de parenté : ils sont tous frères et soeurs, parents et enfants ....(4).

Enfin le clan en tant que tel ne constitue pas, chez les Eton comme dans les autres tribus pahouines, une réalité spatiale continue; de nombreux fragments claniques, dans la très grande majorité des cas, se trouvent disséminés à travers la tribu; ce phénomène dérive en droite ligne de l'entrée en désordre des Pahouins dans la forêt du Sud de la Sanaga, on comprend par ail-

---

1 - cf pp. 44-45

2 - Certes le terme "Mvog" se rapporte aussi au sous-clan et au lignage. Mais en principe lorsqu'on demande à quelqu'un "one man mvog dze"(de quel "mvog" tu es originaire) il répond ordinairement en donnant son clan.

3 - la question du totémisme chez les Pahouins est l'une de plus obscures qui soient dans l'étude de cette ethnie.

4 - Voir Chapitre suivant : le système de parenté des Eton.

leur qu'étant donné un tel état de choses, il n'y ait jamais eu , au niveau du clan, d'organisation traditionnelle politico-économique. Certes, on connaissait les "Bisulan", réunions périodiques qui, rassemblaient les membres d'un clan sous la présidence de l'aîné(Ntol); mais ces dernières n'ont pris une importance significative que dans le cadre idéologique du programme de reconstruction sociale.

Les clans de la tribu Eton sont fort nombreux et sont d'une importance numérique et territoriale très inégale. Il ne saurait être question ici de les dénombrer tous. Nous ne citerons que les principaux, et pour ce faire, nous opérerons dans le cadre du découpage traditionnel de la tribu Eton entre Eton-Beti et Eton-Beloua(1).

Les Eton-Beti comprennent essentiellement les clans suivants :

- Essele
- Mvog-Kani
- Menye Mbassa
- Tom
- Mvog Ebodé
- Bekassa
- Mvog Onankoa
- Menye Mbanga
- Menye Dzolo
- Mendoum
- Benyagda

Quant aux Eton-Beloua, ils comptent comme principaux clans :

- Endo
- Ntsas
- Mvog-Beloua (ou Mvog Namenye)
- Engab
- Abam
- Ngoe
- Mvog-Mvondo
- Ezok
- Adzi
- Essakos

---

1 - Ce découpage, dont nous avons expliqué l'origine et le sens dans le chapitre relatif à la génèse de la tribu Eton, est de moins en moins utilisé au niveau du langage et ne correspond absolument à aucune réalité pour ce qui est des attitudes effectives des deux fractions l'une envers l'autre.

- Ossingela
- Edima
- Ekot
- Ezek
- Endig (1)

Ces clans diffèrent les uns des autres sous plusieurs rapports. Au point de vue d'abord de l'importance numérique, comme nous l'avons dit plus haut, on en rencontre qui ont un volume de population considérable et couvrent un territoire fort étendu; c'est le cas par exemple des clans Essele et Mvog-Namenye. certains autres au contraire, comme les Menye-Kolo ou les Menye-Ndia, occupent un très petit territoire et ont une population très faible. Sous le rapport maintenant de la continuité de la zone territoriale occupée, les clans Eton diffèrent aussi entre eux. Si généralement il est difficile, comme nous l'avons déja dit, de trouver des clans dont les membre occupent un territoire continu, il est aussi un fait que certains clans sont beaucoup plus dissiminés que d'autres à travers la tribu. C'est le cas notamment des Ngoe qui n'ont même pas un territoire spécifique, leurs membre étant répartis dans les territoires d'autres clans. Mais quoi qu'il en soit, ces différences entre les clans n'affectent en rien ces derniers dans leur nature que nous venons de l'étudier.

b. La Phratrie.

On rencontre de temps en temps chez les Eton une structure sociale intermédiaire entre le clan et le sous-clan. A cette structure, nous donnons le nom de Phratrie, bien que, dans son acception ethnologique courante, ce terme désigne plutôt un groupe constitué par un ensemble de clans. Ces phratries Eton sont des groupes familiaux constitués par un ensemble de sous-clans; elles ont habituellement comme fondateurs les fils des fondateur des clans. C'est le cas notamment des phratries du clan Essele Menyé-Ngeni, Menye Tsanga et Menye Yissi fondés respectivement par Atangana Ngeni, Tsanga Bissegele et Ayissi Bissegele, tous, fils d'Atenanga Biyele, l'ancêtre du clan Essele(2).

Quelle est la fonction de la phratrie Eton? Il est difficile de répon-

---

1 - Notons qu'il y a des controverses au sujet de ce découpage. Certaines personnes par exemple rangent les Mvog-Ebodé et les Mvog-Onankoa parmi les Eton-Beti, alors que pour d'autres il ne fait aucun doute que ces deux clan font partie intégrante de la fraction Eton-Beloua.

2 - Voir ... page de la composition sous-clanique de ces phratries.

dre à cette question et il est fort probable que cette unité sociale soit sans fonction(1). En effet, d'une part, elle ne constitue pas un groupement organique; d'autre part, il n'y a aucune règle sociale, matrimoniale ou autre, liée à l'existence de la phratrie en tant que telle. Au niveau la vie sociale quotidienne, les gens généralement n'évoquent la phratrie qu'à titre de référence spatiale; en effet on dit volontiers: "je me rends dans le territoire des Menye-Ngeni"; de la sorte, il est très rare d'entendre quelqu'un personnaliser la phratrie, en se présentant par exemple comme un ressortissant Menye-Ayissi ou en disant que les Menye-Tsanga sont ceci ou cela. Aussi nous pensons que la phratrie sert essentiellement de cadre de référence spatiale; parmi les unités sociales de la structure sociale Eton, en dehors naturellement des lignages, la phratrie est en effet le groupement le plus homogène et le plus c continu du point de vue spatial. Il faut à coup sûr voir dans cetteréalité la raison pour laquelle l'administration coloniale française, dans l'organisation du commandement indigène, a fait de ces phratries les unités les plus opérationnelles et les plus durables: la phrayrie Menye-Ngeni a ainsi constitué le groupement Endinding, la Phratrie Menye-Ayissi, le groupement Nkolfeb et la phratrie Menye Tsanga, le groupement Obala.(2)

c . Le sous-clan.

Chaque clan ou phratrie Eton est di subdivisé en plusieurs sous-clans; ceux-ci ont un très grand rôle dans la vie sociale et plus particulièrement dans les règles matrimoniales. La génèse des sous-clans ne s'opère pas suivant un processus uniforme, tantôt l'on trouve des sous-clans issus directement du clan et donc fondés par les fils de l'ancêtre clanique(c'est le cas par exemple du sous-clan Mvog-Assolo, fondé par Assolo Ebassa, fils d'Ateranga Biyele, fondateur du clan Essele), tantôt l'on a des sous-clans issus d'une phratrie(comme les sous-clans Mvog-Bessatono, Mvog Melon; Mvog ANdobanga ... qui proviennent de la phratrie Menye Ngeni).

Chez les Eton, le terme générique "Mvog", s'il est parfois utilisé devant le nom propre du clan, est toujours de rigueur pour les dénominations des sous-clans. A l'intérieur des sous-clans, il existe des relations de solidarité et de coopération beaucoup plus étroites entre les membres que celles qui existent au niveau d'un clan ou d'une phratrie. Ceci est telle-

---

1- Nos informateurs n'ont pu nous donner aucun éclaircissement à ce sujet.

2 - Il va de soi que nous émettons ces considérations à propos du clan Essele, sans préjuger de ce qu'il en est dans les autres clans.

men t vrai et d'autant plus frappant que, bien que le sous-clan, tout comme le clan lui-même, ne corresponde pratiquement jamais à une réalité spatiale homogène et continue, il a presque toujours à sa tête un aîné "Ntol", nommé par ce groupement en raison de sa sagesse et de son habilité à manier le verbe, pour diriger les conseils, présider aux cérémonies et régler les palabres.

Par ailleurs, les groupements sous-claniques sont fortement personnalisés; chaque sous-clan se fait une opinion des autres et sait ce que ces derniers pensent de lui; certains sous-clans sont réputés sorciers, d'autres querelleurs, d'autres orgueilleux....

Pour ce qui est maintenant des règles matrimoniales, le sous-clan joue un très grand rôle, car l'appartenance sous-clanique d'un individu peut constituer un empêchement dirimant à une union matrimoniale en dehors des limites de son clan. En effet, un jeune homme ou une jeune fille, né dans le sous-clan A d'un clan X, ne peut épouser une personne née d'une femme mariée dans un clan Z mais issue du même sous-clan A du clan X. Ainsi toute personne née d'une fille originaire du sous-clan Mvog-Bessaton du clan Essele, mariée dans le sous-clan Mvog-Ndzomo du clan Mvog-Kani est objet de tabou sexuel pour toute personne originaire du sous-clan Mvog-Bessaton du clan Essele. Par ailleurs, aucun individu ne peut épouser une personne originaire du sous-clan de sa mère, et cette interdiction frappe ses descendants jusqu'à peu près à la quatrième génération; de la sorte, l'arrière-petit-enfant peut se marier avec une personne originaire du sous-clan de son arrière-grand-mère maternelle.

Un clan Eton compte en moyenne entre quatre et six sous-clans. A cette règle générale, le clan Essele fait exception car on lui reconnaît au moins treize sous-clans : Mvog Andobanga, Mvog Bessaton, Mvog Melon, Mvog-Ngoura, Mvog-Nomo-Kouli, Mvog-Eka-Kouli, Mvog Tsa-Kouli, Mvog Atanga-Pé, Mvog Ombézé-Anaba, Mvog Atengoni, Mvog Nomo-Ebeni, Mvog-Assolo, Mvog-Mbia). Pour ce qui est des autres clans, voici l'inventaire sous-clanique de quelques uns d'entre eux (1).

Les Mendoum comptent quatre sous-clans :

1) Mvog Messi
2) Mvog Odzol
3) Mvog Tiga
4) Mvog Menyetome

1 - Sous réserve d'omissions dues à une information mauvaise ou insuffisante

- Les Mvog-Ebodé, cinq :
  1) Mvog Bitouga
  2) Mvog Fouda
  3) Mvog Eveng
  4) Mvog Nkó
  5) Mvog Ndzeng .
- les Tom, deux :
  1) Mvog Ambomo
  2) Mvog Ndzeng
- Les Bekassa, deux :
  1) Mvog Ngoumoutsogo
  2) Mvog Awabila
- les Mvog Onankoa, cinq :
  1) Mvog Bitouni
  2) Mvog-Betsi
  3) Mvog Nyas
  4) Mvog Eban
  5) Mvog Amoa
- Les Mvog-Kani , trois :
  1) Mvog Etogo
  2) Mvog Ndzomo
  3) Mvog Bedzig

d. Le Haut-lignage.

Nous appelons de ce nom une structure intermédiaire entre le sous-clan et le lignage. Le haut-lignage dans le clan Essele par exemple, est issu du sous-clan et a donc pour fondateur, le fils de l'ancêtre du sous-clan. Il en est ainsi des hauts-lignages Mvog Atangana-Manga et Mvog-Assam qui dérivent du sous-clan Mvog-Bessaton. Ya-t-il une fonction sociale assignée à ces hauts-lignages? A première vue, il semble bien que non, en effet, le haut-lignage ne constitue pas un groupement organique et par ailleurs aucune règle sociale n'est liée à son existence. Selon toute vraisemblance, il jouerait le simple rôle d'intermédiaire entre le sous-clan et le lignage en maintenant les divers lignages d'un même sous-clan dans un esprit de corps.

e . La Famille lignagère.

Le sous-clan ou le haut-lignage est divisé en lignages. Le lignage, qu'on appelle aussi famille large ou étendue, comprend un ensemble d'indivi-

dus, vivant sur un même territoire et descendant effectivement, suivant une règle de filiation unilinéaire, d'un ancêtre commun historiquement connu et généalogiquement situable; de la sorte, chacun des membres d'un lignage peut, en fait ou en théorie, prouver et le lien généalogique qui l'unit à l'ancêtre-fondateur du lignage et le lien de parenté qui l'unit à n'importe quel autre membre du lignage.

Ordinairement, l'ancêtre fondateur du lignage remonte à quatre ou cinq générations, et les vivants ont de lui et de ses successeurs un souvenir réel. Cellule de base de la vie sociale, le lignage est aussi, chez les Pahouins l'unité la plus organique de la structure sociale sous le triple rapport de la vie politique, économique et religieuse. En Eton, le terme lignage se traduit génériquement par "Nda-bot" ou mieux encore "ayom". Le lignage est doté d'un patrimoine économique indivis(essentiellement un terrain) et a toujours à sa tête un patriarche qui est l'un des doyens d'âge de la classe d'âge de la génération aînée; il doit pour meriter d'être élever à ce rang, avoir fait preuve d'un certain dégré de sagesse et savoir bien manier le verbe. Doit lui succéder comme chef de lignage, non l'aîné de ses fils, mais celui qui, parmi ses frères, c'est-à-dire parmi les gens de sa génération, remplit le mieux les conditions requises pour la succession. En outre, le lignage est, parmi toutes les unités sociales au-dessus de la famille élémentaire, la seule qui jouisse de la possession d'un territoire continu; tous ses membres habitent un même quartier de village, de sorte qu'un village Eton n'est en fait qu'une suite des concessions lignagères.

Sur le plan religieux et dans le cadre général de l'ethnie pahouine, l'"esa", le patriarche-doyen du lignage était le prêtre du culte des ancêtres, gardien du "biéri", l'autel portatif familial contenant les crânes des aïeux; c'est lui aussi qui présidait les cérémonies cultuelles et qui organisait les rites d'initiation.

Sur le plan maintenant de la vie économique, le patriarche-doyen du lignage était dans la tradition, le gérant des biens de son groupement; les terres, les récoltes et le bétail étaient commis à sa garde pour qu'il les redistribue et assure les dépenses relatives au paiement des dots, à l'occasion du mariage des jeunes mâles du lignage.

Sur le plan politique enfin, le patriarche était traditionnellement le chef du lignage; il s'occupait de l'arbitrage des cas de litige entre les membres de son lignage et assurait l'équilibre politique dans les rapports de ce dernier avec les autres groupements.

Un lignage Eton compte en moyenne six générations à partir de l'ancêtre-fondateur, dont généralement deux mortes. C'est exactement le cas du lignage auquel nous avons abouti en étudiant les généalogies du clan Essele; ce lignage dont le nom est "Mvog Onana-Adinga", a pour fondateur Onana Adinga petit-fils d'Atangana Manga, fondateur du haut lignage Mvog Atangana Manga, et frère d'Ayissi Adinga, fondateur du lignage "Mvog Ayissi-Adinga". Le lignage Mvog Onana-Adinga compte actuellement six générations dont deux sont mortes, à savoir celle du fondateur et celle qui suit cette dernière. Son volume numérique est de quinze familles élémentaires totalisant une soixantaine d'individus.

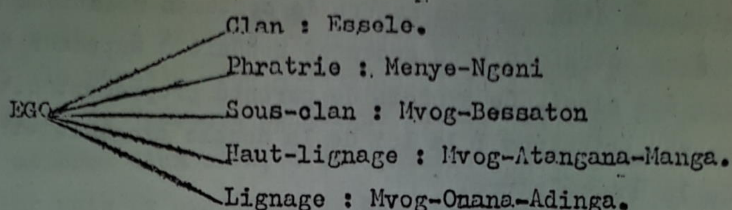
Soulignons pour terminer que les membres d'un lignage Eton ont conscience de l'étroite parenté qui lie les uns aux autres à un dégré éminent. La coopération et la solidarité y atteignent le maximum d'intensité et d'efficacité, de plus, des rites spécifiques s'y déroulent en dehors même de la vie cultuelle. Ainsi les membres mâles d'un lignage même lignage mangent ensemble et rituellement, la chèvre des fiançailles offerte par le jeune homme qui se fiance officiellement à une fille de leur groupement; aussi l'expression "manger ensemble la chèvre des fiançailles" (adini kabni ngon), très couramment utilisée chez les Eton, sert à prouver ou à rappeler l'étroitesse de la parenté qui relie deux ou plusieurs individus appartenant au même lignage.

f . La Famille élémentaire.

Elle comprend les époux et leurs enfants. La famille élémentaire, chez les Eton, ainsi que dans le reste du monde Pahouin, ne constitue pas comme en Occident, la cellule sociale de base; ce rôle est rempli par la famille lignagère, de laquelle les familles élémentaires tiennent leur existence et leur consistance. Ainsi, d'une jeune fille qui se marie, on ne dit pas qu'elle va épouser un tel, mais qu'elle "part en mariage chez les X(nom du clan, ou si l'on veut préciser davantage, nom du sous-clan ou du lignage).

Nous avons ainsi décrit la structure sociale de la tribu Eton. L'extrême complexité de cette dernière est l'un des éléments principaux avec lesquels il faut compter pour l'intelleigence de la vie sociale des Eton comme du reste des Pahouins.

Voici un schéma présentant tous les groupements auxquels appartient un Ego et dont il tenir compte dans la conduite sociale. (Nous partons du clan Essele pour atteindre le lignage Mvog Onana-Adinga).



L'appartenance à chacun de ces groupements oblige l'individu à des règles sociales soit positives(charges à remplir, attitudes à observer devant certaines personnes ...) soit négatives(interdictions ayant trait à l'activité sexuelle, au mariage, à l'animal ou à la plante totémique...).

CHAPITRE VII

Le Système de Parenté des Eton.

I . Idée générale.

Le système de parenté d'un groupe est un élément de l'ensemble de sa structure sociale et consiste en des relations sociales de personnes à personnes; ces relations se traduisent par les comportements et les réactions des uns envers les autres, de sorte que le système de parenté d'une société n'est qu'un appareil complexe de lois, d'usages et de types de conduites entre parents.

D'une façon générale, il existe un lien de parenté entre deux personnes si l'une descend de l'autre ou si les deux descendent d'un ancêtre commun, à condition toutefois que l'on ne restreigne pas la descendance à la pure relation physique. Par ailleurs l'étude d'un système de parenté requiert la reconnaissance du principe de la bilatéralité de la famille, principe selon lequel la famille, en tant qu'unité sociale, est reconnue des deux côtés paternel et maternel.

La parenté occupe dans la société Eton comme partout en Afrique Noire une importance capitale. Principe de base de toute organisation politique, économique et magico-religieuse, pièce maîtresse de l'éducation et de l'instruction qui sont données à l'enfant, elle constitue, à travers ses implications éthiques, et juridiques, l'un des niveaux stratégiques où l'on peut le mieux lire la mentalité et la vision du monde des Africains.

Les Eton et les autres Pahouins vivent du principe de filiation patrilinéaire; mais l'existence d'un certain nombre de coutumes relatives à un avunculat qui dut être autrefois très accentué conduit à supposer qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Le système de parenté proprement dit des Eton repose sur deux grands principes : la loi de la double exogamie et la forme classificatoire de la nomenclature.

1) La loi de la double exogamie.

Elle découle du principe de la bilatéralité de la famille énoncé plus haut; d'après cette loi, un jeune homme ou une jeune fille ne peut se marier, du côté paternel, ni dans son clan d'origine, ni avec une personne née d'une femme originaire de son sous-clan; du côté maternel, le mariage est interdit avec une personne née dans le sous-clan d'origine de la mère; ici l'interdiction affecte les descendants du sujet jusqu'à un certain nombre de générations : en effet ce n'est que l'arrière-petit-fils qui peut se marier avec une personne issue du sous-clan de ses arrière-grand-mères.

2) La Forme Classificatoire de la Nomenclature de Parenté.

Contrairement à la parenté descriptive en vigueur en Occident par exemple et qui permet, avec un petit nombre de termes spécifiques, de désigner les parents du premier ou du deuxième dégré(père, mère, oncle, tante...) tous les autres parents étant désignés par les composés de ces termes, de façon à montrer les échelons intermédiaires de la relation qui les lie, le système classificatoire, très répandu en Afrique Noire, fait appliquer à certains collatéraux les termes qui s'appliquent aux parents en ligne directe. Ainsi suivant le système, on appellera "père", tous les "frères" du père, c'est-à-dire tous les hommes de la même génération que lui et compris dans une même unité sociale. De la même manière, on appellera soeur, toutes les femmes issues de la génération des parents.

Le principe de parenté classificatoire joue à partir du lignage jusqu'au clan.. Etant donné d'une part les caractères mythiques(1) des ancêtres des groupements à partir du clan jusqu'au haut lignage, et fictif(2) du lien de parenté qui relie entre eux tous les individus qui les composent, et

---

1- Mythique, non pas que l'ancêtre n'ait pas existé, mais parce qu'il est impossible que les membres de ces groupements soient tous issus de lui.

2 - Un individu est, théoriquement en fait, incapable de démontrer le lien de parenté qui le rattache à n'importe quel autre membre de ces groupements dont il fait partie.

d'autre part, le principe de descendance unilinéaire en ligne masculine qui régit la parenté dans latoute la tribu, nous proposons de désigner par l'expression de "parenté agnatique idéale" le lien de parenté qui unit entr eux les membres d'un clan, d'une phratrie, d'un sous-clan et d'un haut lignage. Par voie de conséquence, son répondant, l'expression de "parentéc cognatique idéale" nous servira pour désigner le lien de parenté unissant les fils et les filles d'une famille élémentaire et les membres du sous-cla d'origine de la mère, ainsi que le lien de parenté unissant entre eux les membres d'un sous-clan quelconque et les personnes nées, dans les clans étrangers, de femmes issues de ce même sous-clan. Nous désignerons par ailleurs du terme de "lignage agnatique" le lien de parenté qui unit tous les individus d'un même lignage.

Il est à noter que, dans le cadre de la terminologie classificatoire de parenté, alors que le frère du père est appelé "père" et la soeur de la mère "mère", il y a toujours, sauf dans des cas très rar un terme différent pour désigner la soeur du père et le frère de la mère. Chez les Eton, le principe qui préside à cette différenciation est ce que Radcliffe-Brown appelle l'unité du groupe des siblings, principe selon lequel le groupe en question peut constituer une unité, non en soi comme il en est dans les relations de ses membres les uns avec les autres, mais vis-à-vis d'une personne qui lui est étrangère et qui lui est liée par une rela tion spécifique avec l'un des membres; de la sorte, la soeur du père appartie au groupe des siblings du père et est donc une parente de la même catégori que le père et les frères du père, aussi est-elle appelée "père femelle"(Nya songo); il en va de même du frère de la mère qui est un parent comparable à la mère et à la soeur de la mère; il est appelé "mère mâle"(Nya Ndo

Ce fait montre donc qu'un homme est considéré comme ayant la mê relation sociale avec le fils de sa soeur qu'une mère avec son fils. Naturellement, de cette différenciation entre les frères et soeurs du père et ceux de la mère, il s'ensuit une distinction nette entre les cousins paral les et les cousins croisés(respectivement fils et filles du frère du père et de la soeur de la mère et ceux de la soeur du père et du frère de la mè Chez les Eton cependant, cette distinction n'est pas suivie d'une pratique spécifique; il n'existe par exemple pas d'union préférentielle entre les cousins croisés comme cela se pratique communément partout chez les Bantou d la région des grands lacs.

Il existe par ailleurs un type particulier de nomenclature qui se rencontre chez les Eton comme dans bon nombre d'autres sociétés à

travers le monde et en particulier chez les Omaha, les Bai, les Kitara et les Masaï. L'individu Eton, en vertu du principe de filiation patrilinéaire, appartient au sous-clan et au lignage de son père; mais il demeure en liaison étroite avec le sous-clan et le lignage d'origine de sa mère et cette parenté, que nous avons proposé d'appeler "parenté cognatique idéale" joue pour lui, toute sa vie durant, un rôle important immédiztement après la parenté "agnatique idéale" et le lignage agnatique. D'après la nomenclature qu'il utilise, tous les membres du groupe d'origine de sa mère sont considérés comme appartenant à une catégorie : les femmes sont pour lui des mères(femelles) et les hommes des mères mâles. Pour chacune de ces personnes, l'Eton est le fils ou le fils de sa soeur. Aussi, le sujet est-il traité avec des égards tout particuliers lorsqu'il séjourne dans la parenté d'origine de sa mère : il peut s'emparer des biens des mères-mâles les plus directes, et dans les festins publics et les fêtes, les fils des soeurs(bo bekal) qui sont présents ont toujours une place à part.

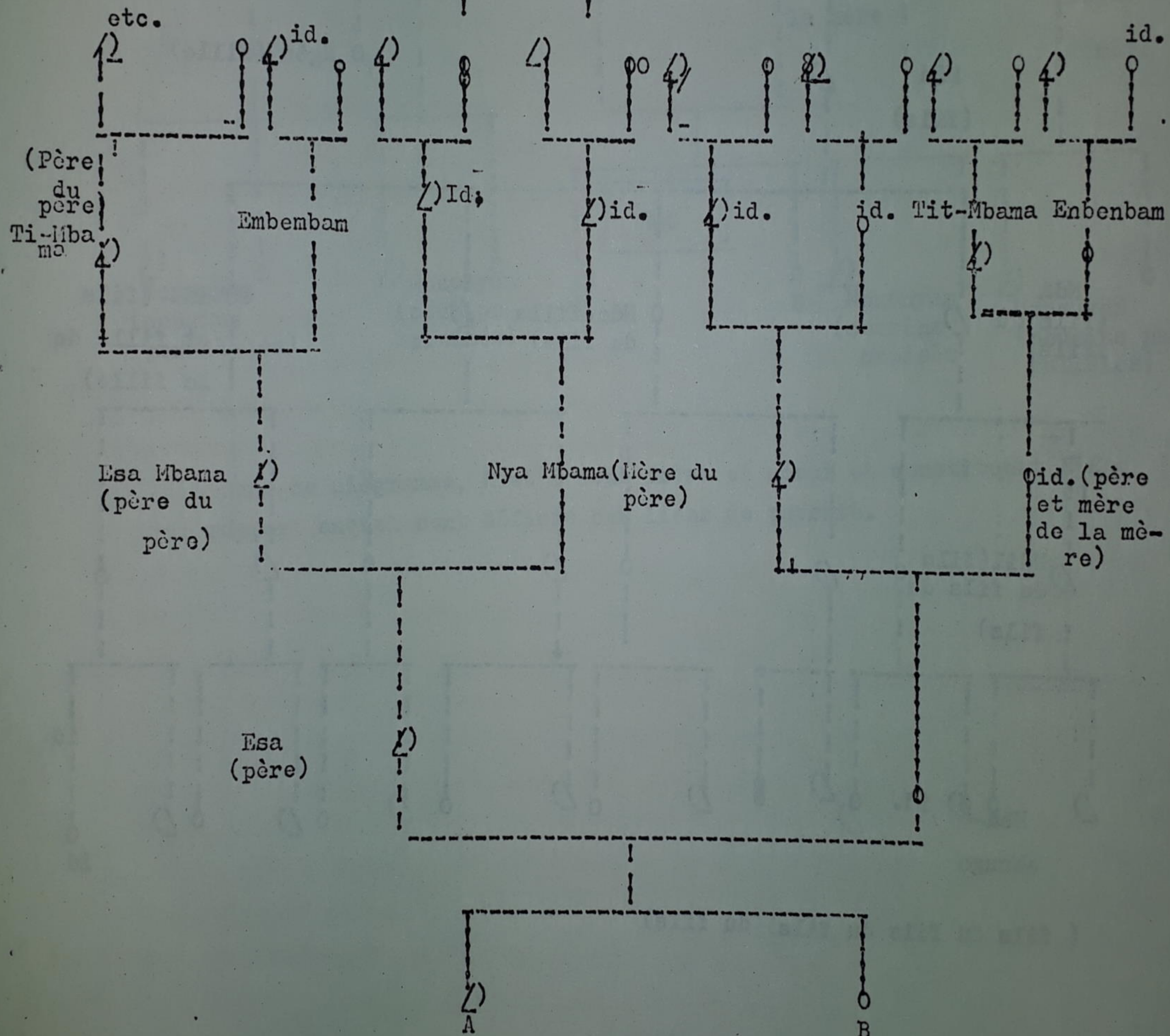
Il importe de signaler enfin, dans l'étude du système de parenté Eton et Pahouin, la catégorie dite " parenté à plaisanteries". On désigne généralement par cette expression un ensemble d'individus qui, dans un groupe, se soumettent à des prestations réciproques : échanges des cadeaux, de services, defense de nuire à l'allié ... on reconnaît aussi une parenté à plaisanteries au fait que les individus ainsi liés ont l'obligation de plaisanter entre eux et très souvent de s'injurier grossièrement, sans qu'une querelle s'ensuive. Dans la plupart des cas, il s'agit moins d'un groupement que d'une relation à l'intérieur de la société. Tandis que certains groupes ont institué cette parenté à plaisanteries à l'intérieur de l'alliance matrimoniale(entre mari et les frères ou soeurs de sa femme; entre l'épouse et les jeunes frères de son mari...) ou au niveau des générations (entre grands-parents et petits-enfants; entre neveux et oncles ...) ou enfin sous la forme d'un lien entre deux familles n'ayant par ailleurs aucune relation matrimoniale, les Eton l'ont établie uniquement entre les classes d'âge d'un même village.

L'événement social qui fondait cette parenté était le "so", puissant rite d'initiation à but social, éducationnel et religieux. Les jeunes mâles qui avaient été reçus au "so" la même année étaient à tout jamais liés entre eux par une fraternité spirituelle, dont le nom était "avus". Ils devaient se rendre mutuellement tous les services que se rendent habituellement les frères et devaient en plus observer scrupuleusement quelques interdictions dans leur vie les uns envers les autres : ne pas se battre, ne pas se critiquer, ne pas se prendre les femmes... A l'occasion, ils s'échangeaient des

injures à caractère parfois sexuel, ce qui avait pour but de preserver la paix dans la communauté villageoise du fait que l'agressivité entre les mâles trouvait de la sorte une voie d'écoulement pacifique.

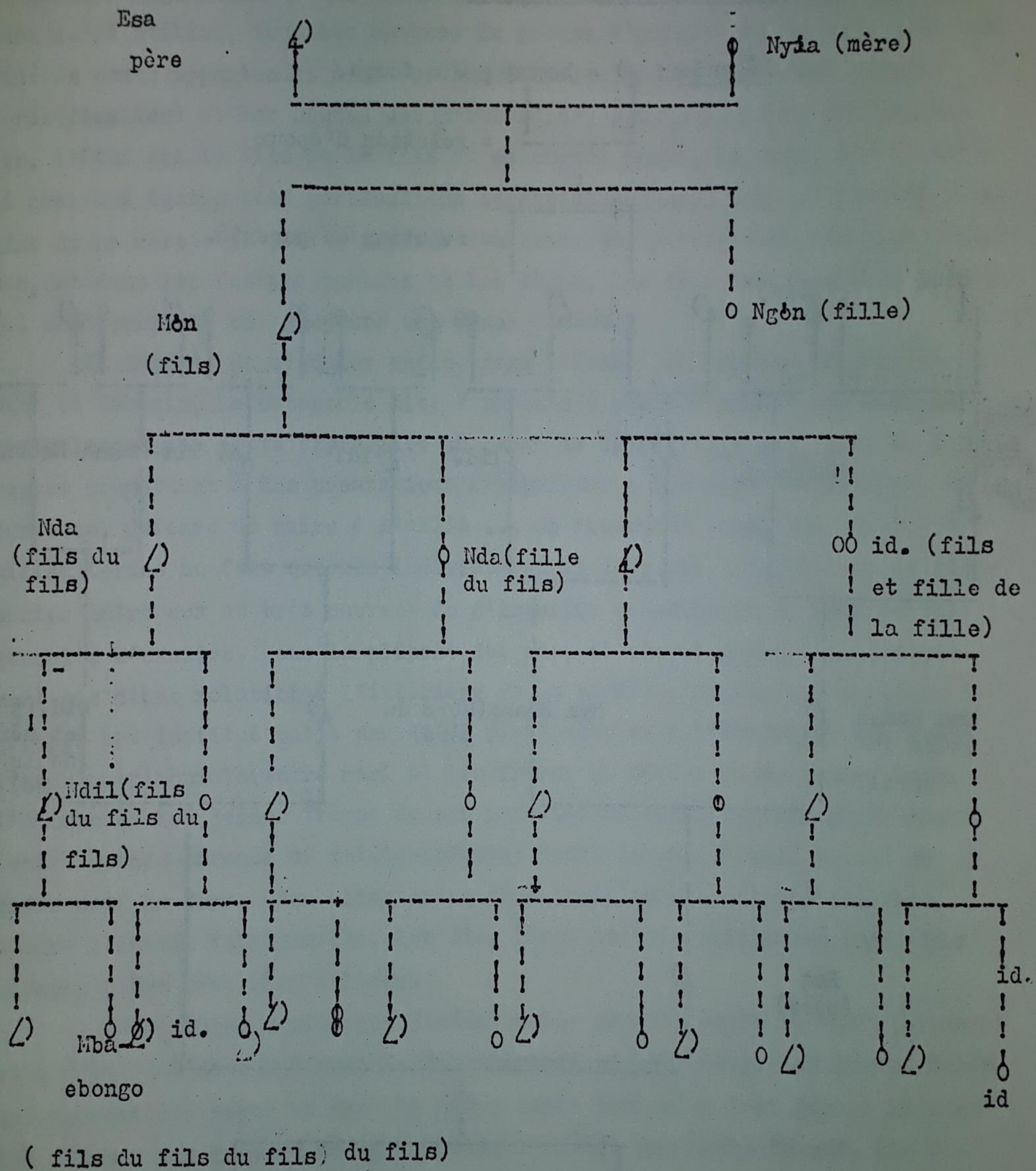
Voici quelques schémas du système de parenté des Eton.

Fif 1 : Terminologie de la parenté
Ligne ascendante directe.



Dans ce diagramme, A et B sont frère et soeur. Toutes les autres personnes sont leurs ancêtres biologiques; mais les seuls ancêtres reconnus socialement sont ceux indiqués par les triangles de gauche.

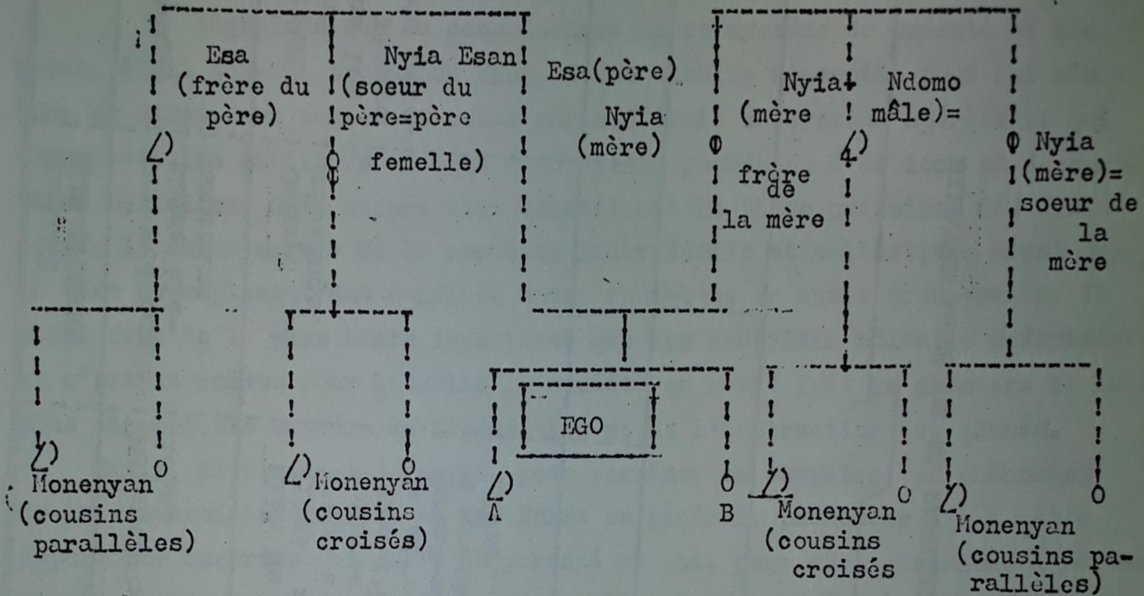
Figure 2. Terminologie de la parenté.
Ligne desendante directe.
même légende.



(fils du fils du fils) du fils)

Figure 3. Terminologie de la parenté

Collatéraux



Dans ce diagramme, A et B sont frère et soeur et constituent l'Ego par rapport auquel sont définis ces liens de parenté.

PARENTE AGNATIQUE		FAMILLE ELEMENTAIRE	PARENTE COGNATIQUE		
Parenté cognatique idéal	Linage agnatique	Parenté cognatique élémentaire	Parenté cognatique idéal	Linage cognatique	Parenté cognatique par provenance sous classique
Lien de parenté fictif reliant l'Ego à tous les membres du clan de la phratrie du [illegible] sous-clan et du haut linage d'origine du père.	Lien de parenté réel reliant l'Ego à tous les membres du linage d'origine du père.	Groupe des siblings.	Lien de parenté fictif reliant l'Ego à tous les membres du sous-clan d'origine de la mère, des 2 grand-mères et des 4 arrière grand-mères.	Lien de parenté réel reliant l'Ego à tous les membres du linage d'origine de la mère.	Lien de parenté fictif reliant l'Ego à toutes les personnes nées des femmes originaires de son sous-clan.

BILATERALITE DE LA FAMILLE

Par parenté agnatique ici, il faut entendre l'ensemble des individus qui descendent unilinéairement d'un même ancêtre selon l'unité sociale considérée (clan, phratrie, sous-clan ...), cette descendance étant comptée bien entendu, en ligne masculine.

Tandis que, sous le concept de parenté cognatique, nous subsumons l'ensemble des individus qui, sans faire partie d'un même clan, sont cependant parents, une telle parenté, cela de soi, ne pouvant reposer sur le principe de descendance unilinéaire.

Signalons que la connaissance de ce système de parenté si complexe, était dans la tradition Eton, d'une absolue nécessité pour les adultes; en effet, non seulement cette parenté était un système opératoire qui organisait les individus au sein d'un réseau coordonné d'actions et de réactions mutuelles, mais encore elle constituait le thème principal des discours, l'assise morale de la conduite individuelle et collective, ainsi que la base de règlement des conflits entre individus ou entre groupements. Il était donc de la plus haute importance que les individus mâles le maîtrisent et c'est la raison pour laquelle la société en avait fait la première et la plus importante matière de l'éducation et de l'instruction des jeunes.

Enfin, il convient de noter, pour terminer ce chapitre, un phénomène de la vie sociale des Eton et des Noirs en général, phénomène lié à cette importance accordée aux faits de parenté et qui, pour sûr, contribue à révéler la vision du monde des Africains : c'est la propension à assimiler toute personne rencontrée à une catégorie quelconque de la parenté. Pour un sujet quelconque, il y a ainsi dans le village où se marie la soeur, autant de beaux-parents, de beaux-frères ou de belles-soeurs, ou même tout simplement de pères, de mères, de frères et de soeurs qu'il s'y trouve de personnes de l'âge de ses parents ou de son âge. S'agit-il d'une région où on n'a aucune sorte de relation avec les habitants? Dans ce cas, les appelations se référant aux termes de parenté sont beaucoup plus usitées(et honorent infiniment plus) que celles d'"ami" ou de "monsieur" dont l'usage est significativement fort restreint dans toute l'Afrique Noire traditionnelle.(1)

Ce phénomène nous semble-t-il, ne peut s'expliquer que par le désir qui hante le noir d'englober tout le monde dans un réseau de relations de plus en plus vaste et de plus en plus étroit, ce qui a pour corollaire le

---

1 - les observateurs étrangers se montrent toujours amusés par ce phénomène et tentent de le ridiculiser sans se rendre compte qu'il s'agit là d'une caractéristique essentielle de la mentalité négro-africaine.

refus systématique de concevoir un individu, quelle que soit sa provenance, ou un groupe d'individus, comme n'ayant fondamentalement rien à faire avec soi. Cette dynamique de la mentalité négro-africaine est l'un des éléments avec lesquels il faut compter dans le procès du développement socio-économique des pays africains.

Conclusion

En terminant cette petite étude, nous sommes pleinement conscient d'avoir travaillé plus à soulever des problèmes et à émettre des doutes tout au long des divers sujets traités, et par conséquent, à faire état de nos lacunes dans la connaissance des réalités socio-historiques de la tribu Eton, qu'à instruire sereinement les lecteurs sur ces réalités en avançant des faits certains et en utilisant des concepts à propos desquels l'unanimité s'est déja constituée.

Etudier un être humain à un plan quelconque de son existence individuelle et collective est déja en soi une entreprise pleine de dangers: en effet, quoi que l'on fasse, la réalité humaine sera toujours plus complexe, plus riche et plus vivante que ce que l'on peut observer et traduire dans un langage limité. Ce danger multiforme de transformer ce qu'on étudie en une chose morte et de donner un semblant de subsistance à ce qui n'en a pas, s'est accompagné ici d'un autre : celui inhérent à tout travail de pionnier, et qui réside dans le fait de devoir avancer dans la tâche sans l'aide d'orientations et de critiques provenant d'autres chercheurs. Travailler ainsi en comptant sur nos seules forces et dans l'étude d'un sujet si neuf et si complexe aura donc été pour nous une très rude épreuve : au fait de savoir que, pour avoir travaillé dans de telles conditions, nous ne pouvions qu'approcher de loin la réalité des choses, s'ajoute la douloureuse conscience du caractère ingrat de notre entreprise; nos lecteurs auront beau jeu de critiquer ce travail, tant sur le plan des faits rapportés que sur le plan de l'appareil conceptuel utilisé ou proposé. Mais qu'ils ne s'en privent pas, car les discussions que, nous en sommes certain , soulevera cet ouvrage constituent le but essentiel que nous nous sommes fixé en l'écrivant; en effet notre espoir est que ces discussions, d'une part servent à susciter de l'intérêt pour les travaux de ce genre et d'autre part, nous aident à progresser dans l'intelligence des réalités socio-historiques des Eton que nous avons voulu étudier ici.

Le sens de ces travaux ne fait lui-même pas problème; l'Afrique Noire contemporaine, depuis des décennies, s'est résolument engagée dans la lutte pour son indépendance totale. Quels que soient les dégrés de sincérité et dévouement des divers protagonistes de cette lutte(gouvernements mouvements de libération, élites intellectuelles...), la nature et la portée des moyens qu'ils utilisent, une chose est certaine : le processus de libération amorcé est aussi légitime qu'irréversible car fondé sur la marche inéluctable de l'histoire des peuples : l'Afrique Noire, soumise hier

à une colonisation dont l'éthique était de la transformer profondément à l'image de la métropole afin qu'elle soit au service de cette dernière, a été l'objet d'intenses mutations de toutes sortes qui lui ont fait perdre jusqu'à son identité culturelle. Au moment donc où l'ensemble des peuples Africains s'éveillent à la conscience nationale et historique, une lutte pour la reconquête de leur continent se fondant sur une éthique de la redécouverte de l'identité culturelle négro-africaine devient une nécessité impérieuse qui requiert toutes sortes de sacrifices.

Dès lors, il semble que ce mouvement de contre-acculturation doive s'appuyer, dans tous ses aspects, sur une solide connaissance des traditions africaines, de façon que, une fois éliminés, les modèles socio-culturels imposés par l'agent colonial mais qui sont contraires à l'éthique sociale traditionnelle, on puisse opérer entre les valeurs ancestrales et les acquisitions positives de l'apport extérieur une synthèse originale et dynamique. De la sorte les études consacrées aux aspects de la vie sociale dans l'Afrique Noire precoloniale forment-elles la pierre angulaire des réformes que l'Afrique entend mettre en place pour se redéfinir culturellement à tous les plans de l'existence sociale et individuelle.

Cette recherche, oeuvre de pionnier, s'inscrit entièrement dans cette perspective, et principalement en lançant un appel à tous les chercheurs pour que ceux-ci, en étudiant l'Afrique-Noire, nous conduise à une intelligence de plus en plus pleine de ses réalités socio-culturelles, et à une conscience de plus en plus vive des valeurs anthropologiques qu'elle récele et avec lesquelles les africains ainsi que les autres habitants de la terre doivent compter dans le procès du progrès de l'humanité. Si cet appel est entendu, peu importe que nous ayons utilisé, en tant que pionnier, des méthodes expéditives et peu raffinées et que nous ayons combattu en solitaire dans un avant-poste de la science: le but de notre entreprise aura été atteint.

.../...

A P P E N D I C E.

NGILA, CHEZ BABOUTE.

En étudiant les origines des Pahouins, nous avons souligné le rôle que les pillards Babouté ont joué dans leur migration vers la forêt du Sud de la Sanaga et les côtes du Gabon. Nous avons, à cette occasion, cité nommément Ngila, chef Babouté, et avons fait état de la puissance qui était sienne à cette époque. Qui était donc ce Ngila?

Commençons par noter que "Ngila" est un terme générique désignant les chefs Babouté. Il provient de la déformation, sur les lèvres des Ewondo, du mot "ngrang" par lequel les Babouté désignent à la fois leur chef et son village. Le Ngila qui reçut C. Von Morgen à qui nous devons ces informations sur l'organisation sociale des Babouté à cette époque, s'appelait Gwomtché.

C. Von Morgen donc, a écrit, à la suite de ses voyages et explorations dans "l'arrière-pays" de 1889 à 1891, un livre, "A travers le Cameroun du Sud au Nord", livre dans lequel il raconte toutes les péripéties de ses pérégrinations. C'est ainsi qu'au chapitre V de cet ouvrage, l'explorateur relate un séjour qu'il effectua chez Ngila. Il en profite pour nous donner un bref aperçu de l'histoire des Babouté, pour nous décrire le personnage du Ngila et nous faire état de sa puissance.

Morgen nous apprend ainsi que les Babouté avaient émigré du Nord et n'occupent leur territoire actuel que depuis dix ans. Le père du Ngila qui reçoit l'explorateur avait été le chef supérieur de tous les Ngila; mais à sa mort, son empire fut divisé en deux parties: le fils aîné, Ngutte, reçut la moitié ouest, tandis que l'autre moitié revint à Ngila. Depuis cette époque, les Babouté de Ngutte s'appellèrent les Lointé, et ceux de Ngila les Ndumbe. Ces deux souverains sont tributaires de Tibati, situé au Nord; mais le chef de Tibati est sous la dépendance du chef Supérieur de l'Adamaoua, lequel à son tour, dépend de l'empereur de Sokoto.

Décrivant maintenant le personnage de Ngila, C.V. Morgen déclare que c'est "un affreux despote": "on redoute son nom aussi bien dans son propre pays que chez ses ennemis. Chacune de ses paroles est approuvée par ses sujets d'un "yom, yom", c'est-à-dire: "d'accord, d'accord"; une contradiction entraînerait la peine de mort immédiate. Seuls osent parfois manifester un avis différent du sien les membres de sa propre famille: sa mère, qui d'ailleurs, à la grande honte de Ngila, se trouvait presque toujours en état d'ivresse; sa soeur Tini, qui avait épousé son chef d'état-major; et sa fille Mku, une jeune fille splendide, qu'il avait donnée pour femme à un esclave afin de le récompenser de lui avoir sauvé la vie au combat. Il y

avait également dans le village plusieurs petits frères de la famille qui étaient chefs de quartier,ainsi que deux frères plus âgés auxquels Ngila avait confié de gros villages indépendants.Cependant,les gens qui avaient le plus d'influence sur lui étaient quelques puissants esclaves enrichis, ainsi que ses femmes préférées.Il faisait moins confiance aux membres de sa propre famille qu'à ses serviteurs qui étaient ses créatures et dont il n'avait rien à craindre ni pour sa vie,ni pour son trône".

C.Von Morgen se plaît à raconter tous les épisodes de son séjour chez Ngila qui montrent que celui-ci jouit d'une autorité absolue sur ses sujets;il a droit de vie et de mort sur eux.Ainsi,lorsque Ngila invite l'explorateur à faire devant lui et avec ses hommes des manoeuvres militaires,Morgen accepta,mais exigea du chef que les habitants évacuent la partie du villagevers laquelle ils devaient tirer;Ngila,impatient de voir les manoeuvres,dit à l'explorateur d'un air étonné:"Quel mal peut-il te faire qu'un des miens soit tué?".De même,au moment où Von Morgen allait prendre congé de son hôte,ce dernier se préparait à faire exécuter deux jeunes gens:une jeune fille(parmi les preférées de Ngila) et un jeune esclave:c'est que la nuit précédente,la jeune fille avait quitté sa case pour un rendez-vous avec cet esclave.C'est grâce à l'intervention de l'explorateur que les deux jeunes gens eurent la vie sauve.

Passant maintenant au plan de la puissance de Ngila,Von Morgen souligne que celle-ci est due d'abord à son armée forte et bien disciplinée.Aux dires du Ngila lui-même,cette armée est forte de deux mille hommes,dont environ deux cents armés de fusils à pierre,1000 d'arcs et de flèches,et de quinze cavaliers (ceux-ci,vu leur petit nombre,ne servant qu'aux parades tout en assurant aussi la fonction de porteurs de dépêches).

Von Morgen raconte comment cette armée exécuta des manoeuvres militaires devant lui."L'après-midi du premier jour,sur la grande pluie des manoeuvres,Ngila me montra sa puissance de combat sous la forme d'exercices guerriers.Pour commencer,après s'être excités en buvant de la bière de mil et du vin de palme,les sous-chefs dansèrent un par un devant le chef.A l'issue de cette danse sauvage pendant laquelle avec leurs yeux qui roulaient,et leurs dents blanches limées en pointe,ils ressemblaient à des fauves,ils se plaçaient devant le chef,et chacun lui adressait une brève allocution,qui voulait dire ceci:leur vie appartient à Ngila;il pouvait faire d'eux ce qu'il voulait;et,si jamais il leur arrivait de reculer au combat,ils le priaient de leur couper la tête aussitôt.Après quoi, le gros de la troupe,en colonnes et sur plusieurs rangs,avança vers le chef,au son des timbales et des cors.Quand finalement Ngila lui-même prit

la tête de son armée,mille poitrines éclatèrent en ovations en son honneur;les yeux des guerriers étincelaient,les armes étaient projetées en l'air,et ça et là une flèche ou une lance vola parmi les airs..."

Morgen nous apprend ensuite que la puissance est basée sur la richesse."Les richesses en ivoire de Ngila devaient être considérables;et même sans ajouter foi aux dires de ses gens qui parlaient de vingt cases toutes remplies,leur réalité était démontrée par le bas prix auquel il vendait ces précieux articles.Lors de mon arrivée,se trouvaient là plus de cent commerçants haoussas qui avaient fait un chemin de mille kilomètres depuis le nord pour acquérir ivoire et esclaves.Le chef de cette caravane Haoussa me dit un jour ceci:"il suffit d'aller une seule fois dans sa vie à Ngila pour devenir un homme riche;à Tibati,il faut y aller cinq fois,tandis que là-haut chez nous (il voulait parler du grand empire haoussa de Sokoto)il faut travailler toute son existence pour tout juste vivoter".

Comment s'enrichissait donc ainsi Ngila?Essentiellement par deux méthodes:le pillage et la chasse.Car il ne faut pas oublier que tout le pays sur lequel règnait Ngila était son domaine:à lui appartenait en effet tout l'ivoire trouvé dans le pays ou obtenu à la chasse.

Une question se pose maintenant:le Ngila rencontré par C.Von Morgen est-il un des chefs Babouté responsables de la traversée de la Sanaga par les Pahouins?Ceci est invraisemblable:en effet,C.Von Morgen fit ses voyages exploratoires à travers le Cameroun entre 1889 et 1891; or à cette époque,la migration Pahouine est presque terminée,alors que le Ngila que rencontre Morgen est encore dans la force de l'âge.Il faut donc croire que c'est le père de ce Ngila qui fut mêlé à la migration Pahouine.Nous avons vu comment l'explorateur évoque cette figure historique en soulignant qu'il avait régné sur tous les Babouté.

Terminons maintenant cette évocation de Ngila en faisant remarquer que si telle était la puissance d'un Ngila qui ne régnait [illegible] plus que sur une partie du peuple Babouté,on peut déviner la puissance qui était celle de son père,et comprendre par là que les Pahouins ne pouvaient pas s'affronter à lui.Ceci contribue à nous confirmer dans la conviction que les Pahouins,dans leur migration forcée,n'avaient pas eu besoin d'avoir affaire directement avec les Foulbé.

BIBLIOGRAPHIE

ETUDE ETHNOGRAPHIQUE SUR LES TRIBUS PAHOUINES ET MONOGRAPHIE DE LA SOCIETE PAHOUINE.

ALEXANDRE (P) et BINET (J) : Le groupe dit Pahouin (Fang-Boulou-Beti) P.UPF, 1958, Paris

ALEXANDRE (P) : Proto-histoiredu groupe Beti-Boulou-Fang; essai de synthèse provisoire. Cahiers d'études africaines n° 20, 4è cahier, vol. V, 1965

ALLEGRET (E) : Les idées religieuses des Fang, in Revue de l'histoire des religions, vol. 50, 1904, pp. 214-233

AVELOT (R) : Recherches sur l'histoire des migrations dans le bassin de l'Ogooué et de la région littorale adjacente. Bulletin de Géographie historique et descriptive, année 1905

- Ethnogénie des peuplades habitant le bassin de l'Ogooué Bulletin de la société d'anthropologie de Paris, 1906, t.XVII

BALANDIER (G) : Changements sociaux chez les Fang in "Sociologie actuelle de l'Afrique Noire", P.U F 2è edit. Paris 1963

avec PAUVERT : Les villages gabonais, Mémoire de l'Institut d'Etudes Centrafricaines, n°5, Brazzaville 1952

- Aspects de l'évolution sociale chez les Fang du Gabon Cahiers internationaux de sociologie, IX, 1950

BENNET (A) : Ethnological notes on the Fang, in Journal of the Anthr. Inst. of Great-Britain and Ireland, t.XXIX, 1899, pp. 90-95

BERTAUT (M) : Le droit coutumier des Boulou, Paris 1935

BERTON : Les races du Gabon, de Lastrouville à Samba. Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, t. IV, 1863

BINET (J) -: Aspects actuels du mariage dans le Sud-Cameroun, Penant, Paris, 1952, 62è année n°602

- Condition des femmes dans lar région cacaoyère du Cameroun, Cahiers Internationaux de sociologie, Paris, 3è année nouvelle série, vol. 15, Janvier-Juin 1956

- Le mariage et l'évolution de la société sud-camerounaise, l'Afrique française, Paris 62è année, 2è série, n°6 Juillet 1953

BINET : Mariage dans le Sud-Cameroun. Encyclopédie de la France et d'Outre-Mer, Paris, 3è année vol. I, n°27, 1952

- Le mariage en Afrique Noire. Les éditions du Cerc, Paris 1959
- Statut des femmes dans le Sud-Cameroun. Recueil de la Société Jean Bodin, 2è édition de la librairie encyclopédique Buxelles, 1956

BOT BA NDJOCK(H) : Prééminences sociales et système politico-religieux dans la société traditionnelle Boulou et Fang, Journal de la société des Africanistes, XXX, fasc.II 1960, pp. 151-171

BOUQUEREL (J) : Le Gabon, P?U.F Que sais-je? 1970, Paris

BRIAULT (M) : Dans la forêt du Gabon, Etudes et Scènes africaines, Grasset 1930

- Sous le Zéro équatorial, Paris, Blond et Gay 1928

BURTON (R.F) : A day among the Fangs, in the Anthropological Review, Londres 1863

COMPIEGNE(Marquis de) : L'Afrique équatoriale:
- Gabonais, Pahouins
- Okenda, Banguens, Osyebas

Paris, Plon 1875

COURNAIRE (P) : Notes sommaires sur les pratiques divinatoires des populations de la circonscription de Yaoundé, in Journal des Africanistes, VI, 1936

DARK(Ph) : Notes on the Eton of the Southern French Cameroons, in Man, 56, n° 132, Sptembre 1936

DUGAST (I) : Inventaire Ethnique du Sud-Cameroun, IRCAM, Mémoire I, série population, Paris 1949

DUMAS (R.P.) : La polygamie dans le Sud-Cameroun, Grands Lacs, Namur, 1946-1947, 62è année, n°s 4,5,6

DUVAL : Les nègres du Gabon, BUlletin de la société de Anthropologique de Paris, 1863

ENO-BELINGA(S) - Découverte de chantefables du Cameroun, édit. Klinchsieck, Paris 1972

- Littérature et musique populaire en Afrique Noire. édi. Cujas 1965

FERNANDEZ (J) : Christian acculturation and Gan witch-craft, in Cah. d'Etudes des Africanistes n°6, 1961

GREBERT (F) : - Au Gabon, Paris, Société des Missions évangéliques, 1948, 3è édition

- La Famille Pahouine en 1931, in Africa, 2 Av. 1932

LABURTHE - TOLRA (Ph) : Essai de synthèse sur l'histoire des populations dites Beti de la région de Minlaba (Sud-du-Nyong). Colloque Internationale du C.N.R.S. Paris 24-28 Sept 1973.

LAMBLIN : Contes Fang, in Bulletin de la Société de Bechreches Congolaises, 1925, n°7

LARGEAU (V) : Encyclopédie Pahouine, Paris 1901

LAVIGNOTTE (H): L'Evur, croyance des Pahouins du Gabon, Paris, Soc. des Missions évangéliques, 1936

LEROUX (L.G.) : Etude sur le Ngil, conférie Fang, in Bulletin de la Société des recherches Congolaises, 1925, n°6, pp. 5-10

MAIGNAN(Lieutenant) : - Notes sur le Fétichisme Pahouin, in Bull. de la S.R.C 1925

- Etudes sur les Pays Pahouins, Revue des troupes coloniales, 1912, pp. 547-562

MARTROU (P.L.) La langue Fang et ses dialectes, in Journal de la Soc. des Africanistes, t. VI, Fasc.I, 1936, pp 206-211

- Le nomadisme des Fang, in Revue de Géographie, t.III, 1909 Paris, pp. 497-524

- Les Eki des Fang : Anthropo, t. I, 1906, pp. 743-761

MBA (L) - Origine des Coutumes Pahouines, in Bull. Soc. Rech. Cong. 25, 1938, pp 48-51

- Essai de droit coutumier Pahouin, Ibid. 25, 1938, pp 5-47

MVENG (E) Les Bantou du Cameroun, in Histoire du Cameroun, Présence Africaine, 1963

NGOA (H) : Le Mariage chez les Ewondo, Paris 1968(thèse de 3è cycle)

ONDUA ENGUETE : Dulu bon be Afri Kara (Elat, imprimerie de la mission Protestante américaine à Ebolowa 1954)

PEDRALS (D.P) : L'Origine des Fang. Cahiers d'Outre-Mer, 1949, n°8

PERRAULT(G) : Les Fang de Yaoundé, in Cahiers d'Outre-Mer, 1949, pp 312-333.

TREZENEM (E) : Notes ethnographiques sur les tribus Fang du Moyen-Ogooué in, Journal Soc. Afric. VI, 1, 1936

TRILLES (H) : Chez les Fang, in Mission cath. t.30, Janv-Déc. 1898

Le Totémisme chez les Fang, Munster i.w, Bibliothèque Anthropos 1912

Proverbes, légendes et contes Fang, Bull. de la Soc. Neufchzteloise de Géographie XVI, 1905

- Au Pays Fang, Bulletin de la Soc. de Géogr. de Lille, 1902
- Légendes des Bene Kanioka et Folklore Bantu, in Anthropos 1909 et 1910 t.IV, pp 945-971
- Quinze ans au Pays Fang, Paris, 1912

TSALLA (Th) : Moeurs et Coutumes des Ewondo, Etudes Camerounaises, N°56, 1958.

- Henri Ngoa : " Colloque International sur la contribution de l'ethnologie à l'histoire des civilisations du Cameroun".C.N.R.S,Paris 24-28/9/1973 .

TABLE DES MATIERES.